





LETTRES

FAMILIERES

DE M. WINCKELMANN.

PREMIERE PARTIE.

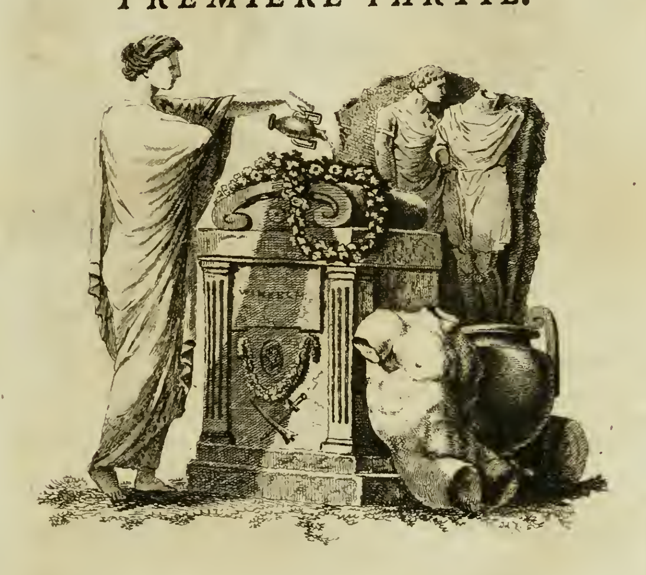


Angelica Kauffman del. Rome 1764 — J. L. Leutner fec. aq. forti Parisiis 181

IO. WINCKELMANN.

LETTRES FAMILIERES DE M. WINCKELMANN.

PREMIERE PARTIE.

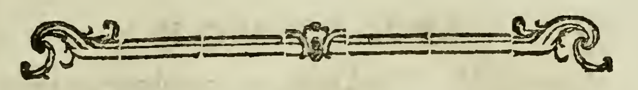


A AMSTERDAM,

Et se vend à PARIS.

Chez COUTURIER fils, Libraire, Quai & près les Grands Augustins, au Coq.

M. DCC. LXXXI.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

RIEN de ce qui vient de M. Winckelmann ne peut être indifférent aux Amateurs des Beaux-Arts & de l'Antiquité. Les Lettres de ce Savant célébre dont nous donnons la traduction, outre plusieurs particularités intéressantes touchant les Arts, les Artistes & les Monumens anciens découverts pendant son séjour à Rome, nous offrent des détails curieux sur sa vie également propres à nous faire connoître son caractere, & à nous tracer la marche qu'il a tenue pour parvenir à ce degré de savoir & de goût qui font l'étonnement de tous ceux qui étudient véritablement ses ouvrages. Ces détails sont d'autant plus précieux qu'ils peuvent servir à encourager ceux qui, tourmentés du besoin de s'instruire & de parvenir à la connoissance du Beau, se trouvent arrêtés dans leur carriere par la fortune & par les circonstances. On verra dans ces

Lettres M. Winckelmann, combattant tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon avancement, méditer Homere & Sophocle dans le ſilence de la nuit, après avoir paſſé toute la journée à remplir le rébutant emploi de Maître d'Ecole, ou à copier de vieux titres & de vieilles chroniques; on le verra ſans ſecours, ſans appui, ſans enſeignement, parvenir, dans un âge déja avancé, à un point qui le met au-deſſus de tous ſes prédéceſſeurs, & qui peut-être fera le déſeſpoir de tous ceux qui tâcheront de le ſuivre dans la même carriere.

La premiere Partie de ces Lettres, contenant celles que M. Winckelmann a écrites à ſes Amis en Allemagne, a été publiée par les ſoins de M. Daſſdorf, Bibliothécaire de la bibliothéque Electorale à Dreſde, qui les enrichies de pluſieurs Notes curieuſes & ſavantes. La ſeconde Partie, qui renferme celles à ſes Amis en Suiſſe, parut en 1778 à Zurich, chez les MM. Orell, Geſſner, Fuesſlin & Compagnie. Nous avons eu le bonheur d'en découvrir quelques autres qui n'avoient pas encore paru, & que les per-

ſonnes à qui elles ſont adreſſées ont bien voulu nous communiquer; préſent dont le Public ne peut que leur ſavoir gré; car ces Lettres, qui forment la fin de la ſeconde Partie, ne ſont ſans doute pas des moins intéreſſantes de ce Recueil. La Lettre à M. L. R. V. H., qui ſe trouve à la page 172 de la premiere Partie, eſt tirée de la *Bibliothéque des Beaux-Arts* qui s'imprime en allemand à Leipſig. C'eſt dans ce même ouvrage périodique que nous avons pris les *Remarques ſur l'Architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile*, qui forment la fin de la premiere Partie de ces Lettres.

Nous avons cru faire plaiſir au Lecteur de finir la ſeconde Partie par l'Extrait traduit d'une Lettre de M. H. Fueſſli au Traducteur Allemand des *Recherches ſur les Beautés de la Peinture de M. Webb;* morceau qui nous a paru d'autant mieux placé ici, qu'il peut ſervir de ſuite à la Notice de M. Winckelmann ſur ce qu'il y a de plus curieux à voir à Rome, qui le précede; & que Fueſſli a porté dans l'examen & la deſcription des ouvrages de l'Art le même

esprit que M. Winckelmann, qui avoit la plus haute estime pour la personne & pour les talens de ce Savant Zuricois.

Nous nous sommes procuré aussi l'Eloge de M. Winckelmann fait par le célebre M. Heyne, Professeur d'Eloquence & de Poésie à Gottingen, l'Ami de notre Auteur & son digne Emule tant dans la connoissance des langues savantes que dans celle de l'Antiquité.

Il ne nous reste plus qu'à faire observer que nous avons cru devoir rejetter une trentaine de lettres & retrancher quelques passages des autres, afin d'épargner au Lecteur des répétitions inutiles & des faits particuliers qui n'offroient aucun intérêt.

Si ce Recueil est reçu favorablement du Public, comme nous avons lieu de l'espérer, nous nous occuperons à en donner une troisieme Partie. Nous nous proposons aussi de publier sous peu un petit Ouvrage de M. Winckelmann intitulé : *Remarques sur l'Architecture des Anciens*, qui nous a paru du plus grand intérêt ; ainsi que la seconde *Lettre sur les Découvertes d'Herculanum* ;

laquelle, ſuivant l'Auteur même, eſt infiniment plus curieuſe que la premiere, dont la traduction a paru il y a quelques années.

M. Winckelmann étoit né à Stendal dans la vieille Marche de Brandenbourg. Après avoir été pendant ſept ans Profeſſeur au Collége de Seehauſen près de Salſwedel, il paſſa en Saxe, où il fit un ſéjour de ſept autres années, & fut le Bibliothécaire de M. le Comte de Bünau à Nothenitz. C'eſt dans ce temple des Muſes que M. Winckelmann, né avec toutes les qualités d'un excellent Bibliothécaire, acquit des connoiſſances très-étendues en tout genre de littérature.

Ayant quitté en 1754 le ſéjour de Nothenitz, M. Winckelmann ſe rendit à Dreſde, où il ſe lia avec les plus habiles Artiſtes & particuliérement avec M. Oëſer, Peintre excellent & l'un des plus grands Deſſinateurs de nos jours.

Ce fut cette même année 1754 que M. Winckelmann abjura le Luthéraniſme pour embraſſer la Religion Catholique Romaine. En Septembre de 1755, il partit pour l'Ita-

lie, & arriva à Rome le 7 Décembre de la même année. Son principal but en faiſant ce voyage étoit de voir la bibliothéque du Vatican & d'examiner les ruines d'Herculanum.

Depuis cette époque il ſera facile au Lecteur de ſuivre lui-même, dans ces Lettres la vie ſimple & laborieuſe de M. Winckelmann, & ſes différentes excurſions littéraires à Naples, à Florence, &c.

En Avril 1768 M. Winckelmann quitta Rome pour ſe rendre avec M. Cavaceppi en Allemagne & en Suiſſe. Arrivé à Vienne, M. Winckelmann, ſenſible à l'accueil gracieux qu'il reçut dans cette capitale, & comblé d'honneurs & de préſens, s'y arrêta plus long-temps qu'il ne ſe l'étoit propoſé. Saiſi tout-à-coup d'une inquiétude ſecrete & d'une envie extraordinaire de retourner à Rome, il reprit le chemin de l'Italie, en remettant à un autre temps le projet de voir ſes Amis d'Allemagne. Mais, hélas! ils n'ont pas joui de ce bonheur. En paſſant par Trieſte M. Winckelmann y fut aſſaſſiné le 8 Juin 1768 par un ſcélérat nommé Arcan-

geli, natif de Campiglio, ville du territoire de Piſtoia, dont il avoit fait la connoiſſance en route. Nous n'entrerons point ici dans les détails de cette triſte cataſtrophe, en nous contentant de dire qu'au milieu de la plus violente douleur, cauſée par cinq coups de couteau qu'il avoit reçus, M. Winckelmann conſerva toute la fermeté d'un Héros & toute la réſignation d'un Chrétien; & qu'il lui reſta encore aſſez de force pour recevoir tous les ſecours ſpirituels & pour dicter ſon teſtament, par lequel il nomma le Cardinal Alexandre Albani ſon Légataire univerſel. Quelques-uns de ſes manuſcrits paſſerent à Vienne, où l'on annonça dès-lors l'édition refondue de ſon *Hiſtoire de l'Art.*

Le projet de M. Winckelmann, en ſe rendant en Allemagne, étoit de faire traduire cet ouvrage en françois à Berlin, par M. Touſſaint, Auteur du livre des Mœurs, pour le faire imprimer ſous ſes yeux à Rome. Sa mort empêcha l'exécution de ce projet. Nous allons être dédommagés de cette perte par la traduction que M. Huber, ſi avantageuſement connu dans

la République des Lettres, doit nous donner en trois volumes *in-quarto* de l'*Hiſtoire de l'Art*, avec des vignettes & des culs-de-lamps exécutés ſur les deſſins de M. Oëſer. Cette édition, qu'on ne peut trop encourager, devoit déja paroître à Pâques. On vient de publier à Milan une traduction italienne de cet Ouvrage, faite par une ſociété de Gens de Lettres.



ÉLOGE

DE

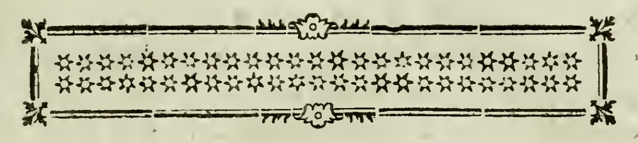
M. WINCKELMANN

PAR M. HEYNE,

Conseiller intime de la Cour Electorale de Brunswic et Professeur d'Éloquence et de Poésie a Gottingen, qui a remporté le Prix proposé par la Société des Antiquaires de Hesse-Cassel.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.



ÉLOGE

DE M. WINCKELMANN.

La demande qu'on a faite en propoſant l'Eloge de M. Winckelmann, qu'on y répondit en même-temps à cette queſtion : Où & à quel degré ce Savant trouva-t-il l'étude de l'Antiquité ? & à quel point laiſſa-t-il lui-même cette Science ? nous fait connoître avec plaiſir que l'objet principal de cette illuſtre Société eſt de déterminer quel eſt le mérite auquel M. Winckelmann eſt parvenu dans la connoiſſance de l'Antiquité, & quelle influence il a eu par-là ſur ſon ſiécle. Sous ce point de vue l'Eloge de M. Winckelmann peut devenir très-utile & de la plus grande importance pour l'étude de l'Antiquité en général. Car il n'eſt que trop connu que juſqu'à préſent on s'étoit peu ſoucié de ſavoir quel doit être le vrai but de cette étude, ou à quel point elle a été portée, & quel chemin il nous reſte encore à y faire. C'eſt à cette double queſtion que je tâcherai de ſatisfaire, en m'occupant plutôt à ſuivre M. Winckelmann comme un Scrutateur de l'Antiquité & comme un Connoiſſeur de l'Art chez les Anciens qu'à faire l'hiſtoire de ſa vie ; en rapportant tout à l'étude de l'Art & à l'influence

qu'il y a eu & qu'il peut encore y avoir. Je ne prendrai donc point le ton de Panégyriſte; je ne chercherai point à flatter l'oreille : l'utilité ſeule ſera le but que je me propoſerai.

L'étude de l'Antiquité, & particuliérement celle des anciens ouvrages de l'Art, exige la combinaiſon d'une infinité de connoiſſances, une grande force d'eſprit & des circonſtances heureuſes qui ſe trouvent rarement enſemble. De même que le Naturaliſte doit connoître & ſavoir préſent à ſa mémoire, dans un ordre méthodique, tous les objets que préſente la Nature, & que le Littérateur doit embraſſer d'un coup-d'œil toutes les productions du genre de Littérature auquel il ſe conſacre; de même l'Antiquaire doit avoir une connoiſſance parfaite de tous les monumens de l'Antiquité, ſuivant les différens degrés de leur importance; à laquelle il doit joindre l'aptitude d'expliquer tous ces objets & de déterminer l'art, le ſiécle, l'authenticité & le mérite de chacun en particulier. Quelles études immenſes ne demande point cette connoiſſance ? Il faut que l'Antiquaire poſſéde l'hiſtoire ancienne en général, & celle de Rome & de la Grece en particulier; il doit avoir fouillé dans la nuit des ſiécles les plus reculés; être pénétré des idées & des mœurs des temps héroïques; ne rien ignorer de tout ce qui tient aux différentes parties de la Fable & de la Mythologie; après quoi il faut qu'il paſſe à l'hiſtoire de

l'Art, des Artiſtes & des ouvrages de l'Art dans toute ſon étendue; & comme il ſe voit ſouvent forcé de tirer des éclairciſſemens des Médailles & des Inſcriptions, dont la connoiſſance tient d'ailleurs ſi intimement à celle de la Sculpture, il ne peut ſe paſſer d'en faire une étude profonde. Pour parvenir dans toutes ces ſciences à un certain degré de perfection, il doit préalablement avoir fait une lecture immenſe & raiſonnée des meilleurs Auteurs anciens Grecs & Latins, & particuliérement des Poëtes; & pour tirer quelque fruit de cette lecture, il eſt néceſſaire qu'il ſoit doué d'une Critique éclairée dans les langues ſavantes & d'une grande familiarité à les expliquer. Mais à cette vaſte connoiſſance de la Littérature ancienne, il doit joindre encore celle des principes de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture, & la partie méchanique de ces arts ne doit même pas lui être tout-à-fait étrangere. Il faut enfin qu'il ait beaucoup vu, qu'il ſe ſoit formé des idées juſtes par la contemplation des meilleurs ouvrages de l'Art, tant anciens que modernes, & qu'il n'ignore rien de tout ce qui a été penſé & dit ſur ce ſujet.

Au milieu de cette mer de ſciences ſon eſprit doit conſerver toute ſon énergie & toute ſa fraîcheur, pour examiner, comparer & juger; & le ſentiment du Beau, du Vrai & du Grand doit s'être épuré chez lui par la nature, par l'étude & par une longue méditation. Un coup-d'œil juſte

& sûr, une imagination ardente & prompte à s'enflammer, mais accoutumée à obéir à l'eſprit, une mémoire vaſte & heureuſe, jointe au don de diſtinguer facilement l'analogie & le rapport des choſes, & d'en aſſigner les différences, un goût délicat & épuré, qui dans chaque ſiécle & dans chaque ſtyle reſte fidele à la Nature, au Vrai & au Beau : voilà quelles ſont les qualités caractériſtiques d'un eſprit que la Nature a deſtiné à être un Antiquaire.

Il faut de plus qu'une étoile propice y ait joint encore d'autres avantages. On trouve bien partout les anciens monumens épars ; mais on ne les voit jamais tous raſſemblés dans un même lieu. Ce n'eſt pas l'Italie ſeule, mais l'Angleterre, l'Eſpagne, la France, l'Allemagne, que l'Amateur qui veut tout voir doit viſiter ; & alors même beaucoup de choſes lui reſteront encore inconnues. Cependant l'Antiquaire, tel que nous le concevons ici, doit au moins avoir vu & étudié les plus beaux ouvrages de l'Art, & s'être formé des autres une connoiſſance hiſtorique qu'il peut acquérir par les deſſins, les gravures, les copies, les pâtes & les deſcriptions.

De toutes ces qualités que peuvent donner la nature, l'amour de ſavoir & des circonſtances heureuſes, M. Winckelmann en poſſédoit peut-être plus que n'en a jamais eu aucun Antiquaire. La Littérature greque & latine, ainſi que la Critique

grammaticale des langues lui étoient devenues plus familieres qu'elles ne l'avoient été jusqu'alors aux Amateurs de l'Antiquité, tant par ses études comme Disciple que par les enseignemens publics qu'il donna lui-même comme Professeur ; car la Littérature greque, qui est l'ame & le flambeau de la science de l'Antiquité, est rarement le partage de ceux qui se piquent de l'étudier. Ce seul avantage suffisoit déja pour distinguer en plusieurs occasions M. Winckelmann des Antiquaires de l'Italie. Il avoit lu les meilleurs Auteurs anciens, il avoit formé son goût sur celui des grands modèles de la Grece, il s'étoit rempli l'imagination des tableaux d'Homere & de Platon, il avoit accumulé un trésor de connoissances mythologiques, historiques & poétiques, même avant qu'il eut songé à les appliquer aux ouvrages de l'Art des Anciens. Le loisir dont il jouit ensuite dans une grande & belle bibliothéque servit à lui donner une profonde érudition même dans les ouvrages de plusieurs langues modernes ; & la solitude, la beauté du lieu qu'il habitoit, les rêveries platoniciennes dont il nourrissoit son esprit ; tout servit à préparer son ame a l'enthousiasme que lui inspira la vue des chefs-d'œuvre de l'Art, & à le guider dans l'étude qu'il en fit. Ses premiers pas dans cette carriere annoncerent un homme de génie ; mais quel concours de circonstances ne fallut-il pas pour développer le germe qui reposoit en lui? La magnifique galerie

de tableaux de Drefde & le cabinet d'antiques de cette ville ; la converfation des Artiftes & des Amateurs, enfuite fon voyage à Rome, le féjour qu'il y fit, l'amitié de Mengs, fa demeure dans les palais & les maifons de campagne du Cardinal Alexandre Albani, fa place même de *Scrittore* au Vatican & celle de Préfident des Antiquités, furent autant d'avantages qui fervirent à lui procurer des matériaux ou à lui en faciliter l'ufage pour l'exécution du projet dont fon efprit laborieux étoit alors uniquement occupé. Maître abfolu de fon temps, il vivoit dans une entiere indépendance qui eft la vraie fource du génie, en fe contentant d'une vie frugale & réglée, & ne connoiffant d'autres paffions que celles qui pouvoient enflammer davantage fon efprit ardent. Une ambition active l'aiguillonnoit fans ceffe, quoiqu'il cherchât quelquefois à la couvrir d'une apathie ftoïque. S'il falloit ici faire connoître le caractere moral de M. Winckelmann, il feroit peut-être facile de tirer de ce que nous venons de dire, ainfi que de fes premiers pas dans le monde, de l'influence de l'étude & des différentes circonftances où il fe trouva, une entiere folution des qualités extraordinaires de ce grand homme. Mais nous ne devons nous arrêter pour le moment qu'à ce qui tient uniquement à l'Antiquaire & à ce qui le caractérife. — Une imagination prompte & active jointe à une excellente mémoire lui firent tirer des grands fruits de fon

étude

étude des ouvrages des Anciens ; & un zèle soutenu & infatigable le conduisit naturellement à des découvertes que personne n'avoit encore faites avant lui.

De la maniere dont on avoit dirigé en général jusqu'alors l'étude de l'Antiquité, il étoit impossible de donner à cette science une forme réguliere & d'en composer un tout. Après la renaissance des Lettres, on commença d'abord par s'occuper de la Topographie de Rome, & pendant long-temps les Inscriptions firent la seule ou du moins la principale occupation des Savans. D'autres se bornerent à la connoissance des Médailles ; d'autres encore n'eurent pour objet que les Vases & les Ustenciles, ou bien les Mœurs & les Usages des Anciens ; souvent on se contentoit d'une nomenclature latine des choses les plus communes ; & lors même qu'on commença à songer au véritable Antique, c'est-à-dire, aux ouvrages de l'Art des Anciens, on ne pensa pas au tout, mais on s'arrêta seulement à quelques objets particuliers. Il seroit naturel de croire que les Italiens auroient été les premiers à étudier & à décrire les grands & magnifiques ouvrages qu'ils ont chez eux, tels que le Laocoon, l'Apollon, la Niobé, &c., mais c'est ce qu'ils n'ont pas fait. Ils nous ont donné des dissertations aussi longues qu'ennuyeuses de petites figures & d'idoles de bronze qui n'offrent pas le moindre intérêt. Les explications & les éclaircissemens même que nous

avons d'eux combien ne s'écartent-ils point preſque tous du but & du goût qui marquent un Connoiſſeur éclairé ? La premiere regle de la ſcience de l'antique doit être de juger les anciens ouvrages de l'Art avec l'eſprit & dans l'idée que les anciens Artiſtes ont exécuté ces ouvrages. Il faut dont chercher à ſe transporter dans le ſiécle & parmi les Contemporains de ces Artiſtes, à ſe pénétrer de leur eſprit & de leur talent, & tâcher de connoître, autant qu'il eſt poſſible, le but qu'ils ſe ſont propoſé ; en regardant, par exemple, d'un œil différent un ouvrage particulier & un monument public, une copie & un original, une production des premiers temps & un chef-d'œuvre des beaux ſiécles de l'Art. La connoiſſance de l'Art, de ſon origine & de la maniere de le traiter eſt donc la premiere choſe que doit poſſéder un Antiquaire, lorſqu'il veut examiner & éclaircir quelqu'ancien monument. Il faut auſſi qu'il ait préſent à ſa mémoire toute la Fable, c'eſt à-dire, qu'il ſache ſaiſir l'idée des ſujets que les Artiſtes aiment à repréſenter ; & ſi cela ne ſuffit pas, il doit conſulter les autres Mythologies, les différens Cultes religieux & l'Hiſtoire, pour tâcher d'y découvrir l'éclairciſſement du ſujet qui l'occupe ; & lorſqu'il a trouvé ce qu'il cherche, il ne doit pas prodiguer plus d'érudition qu'il eſt néceſſaire pour en faciliter l'explication aux autres. S'il ne trouve rien qui ait quelque analogie avec l'idée de l'Artiſte,

ſans s'étendre alors en diſſertations inutiles, il faut qu'il ſe contente de dire en peu de mots pourquoi il ne peut pas donner cette explication. Mais il en eſt tout autrement de la plupart des Antiquaires : ils prennent au hazard quelques penſées qu'ils appliquent bien ou mal à propos au monument dont ils veulent parler, ſuivent les ſyſtêmes reçus de la Mythologie & de l'Antiquité; copient des citations inutiles ou qui ne prouvent rien; ſans avoir même une connoiſſance aſſez approfondie des langues & de l'Antiquité, pour comprendre la penſée des anciens Auteurs ou pour ſaiſir l'eſprit des anciens ouvrages de l'Art. Le plus ſouvent ils ne diſent pas un mot du mérite que l'Art donne à ces ouvrages; jamais ils ne parlent de leur grandeur ni de leur moindre application. Des compilations indigeſtes, ſans ſavoir, ſans goût & ſans jugement, voilà ce qui compoſe la plupart des livres qui parlent de l'Antiquité.

M. Winckelmann alluma au milieu de Rome le flambeau de la ſaine étude des ouvrages de l'Antiquité. Nourri de l'eſprit des Anciens, exercé dans la bonne critique, verſé dans la connoiſſance grammaticale des langues ſavantes, accoutumé à puiſer à la ſource même & à faire une lecture comparée des Auteurs Grecs, familiariſé avec les Poëtes & avec leurs Fables, il lui fut facile de porter plus de certitude dans ſes explications & dans ſes conjectures même. Il renverſa un grand

nombre de principes arbitraires & d'anciens préjugés. Son plus grand mérite est d'avoir indiqué à l'étude de l'Antiquité sa vraie source, qui est la connoissance de l'Art. Comme aucun Artiste n'avoit encore écrit sur les anciens ouvrages de l'Art, mais seulement quelques Savans qui à peine en avoient une connoissance superficielle ou un foible sentiment, on n'avoit jusqu'alors regardé comme digne de considération, que quelque particularité de la Mythologie, quelque cérémonie ou quelque usage inconnu, ou tout au plus l'explication de quelque passage d'un ancien Auteur qui y avoit plus ou moins de rapport; sans que le plus savant Antiquaire songeât à tourner ses regards sur l'origine de l'Art, ni sur la maniere de le traiter & de l'exécuter. M. Winckelmann porta avec lui en Italie le sentiment du Beau & de l'Art, sentiment qui lui fit d'abord admirer les chefs-d'œuvre du Vatican, & avec lequel il commença à les étudier; de sorte qu'il aggrandit bientôt ses connoissances; & ce ne fut qu'après avoir ainsi épuré son goût & conçu l'idée du Beau idéal, avec laquelle il s'éleva jusqu'à l'inspiration, & pénétra dans les plus grands secrets de l'Art; ce ne fut qu'alors, dis-je, qu'il commença à penser à la recherche & à l'explication des autres monumens, travail dans lequel il ne pouvoit qu'espérer de se distinguer par sa grande érudition.

Pendant ce même temps un autre Savant im-

mortel traitoit de la même maniere, en deçà des Alpes, la ſcience de l'Antiquité. Le Comte de Caylus avoit une connoiſſance profonde & étendue des Arts, il en poſſédoit le méchaniſme, il deſſinoit & gravoit ſupérieurement bien; talens qui ont donné à tous ſes ouvrages un mérite ſingulier. M. Winckelmann qui n'étoit point doué de ces avantages, avoit d'un autre côté accumulé une vaſte érudition claſſique que n'avoit point le Comte de Caylus; & tandis que celui-ci s'occupoit de petits objets dont il nous a donné de ſi excellentes explications, M. Winckelmann avoit ſans ceſſe ſous les yeux à Rome les plus grands monumens de l'Art chez les Anciens.

Cette même érudition claſſique qui mettoit M. Winckelmann ſi fort au-deſſus des autres Antiquaires, lui facilita les moyens de remplir ſon plan principal, d'écrire l'*Hiſtoire de l'Art.* Il chercha long-temps avant d'en ſaiſir la juſte idée; & ce ne fut qu'après pluſieurs eſſais qu'il trouva enfin la bonne route, comme on peut le voir par les lettres qu'il a écrites à ſes Amis. Il commença d'abord par un petit ouvrage ſur le goût des Artiſtes Grecs; tantôt il vouloit donner la deſcription des Galeries de Rome & de l'Italie; tantôt celle des Statues du Belvedere; enſuite il entreprit de traiter de la Corruption du Goût dans l'Art, de la Reſtauration des Statues, ou bien de l'éclairciſſement des Points les plus difficiles de la Mytholo-

gie. Tous ces différens essais le conduisirent enfin à faire son *Histoire de l'Art* & à donner ses *Monumenti ineditì.* Cependant on peut dire que ce premier ouvrage n'a même pas encore dans son plan général & dans la division des Parties & des Objets toute la clarté & toute la précision qu'on pourroit desirer; quoiqu'il embrasse d'ailleurs tout ce qui peut être essentiel à l'étude de l'Antiquité, & qu'il en est résulté le fruit heureux, que les idées, tant des Antiquaires que des Amateurs de l'Antiquité, se sont aggrandies & étendues en même-temps sur tout ce qui tient à l'Art. Une petite pierre gravée de peu d'importance, un magot de bronze, une vieille clef ne fixent plus aujourd'hui toute l'attention d'un Savant, & ne le conduisent plus à des conjectures aussi fausses que puériles pour donner à ces bagatelles une valeur qu'elles n'ont point. Chaque morceau de l'Antiquité, chaque classe, chaque espece est estimé suivant son importance & son utilité : on ne préfere plus ce qui est rare à ce qui est beau; les petites choses ne sont plus regardées que comme de petites choses, néanmoins on sait en tirer quelque avantage à la place qu'elles méritent d'occuper.

La description des Pierres gravées & des Pâtes du Cabinet de Stosch ne contribua pas peu à étendre les connoissances que M. Winckelmann avoit acquises en ce genre. Peu d'hommes jouissent de l'avantage d'avoir sous les yeux d'aussi grandes collections d'antiquités; quoique les empreintes que Lippert

nous a données des Pierres gravées, aient facilité aux Savans & aux Amateurs les moyens de mieux connoître & de mieux étudier la Beauté des antiques qu'ils n'avoient pu le faire jusqu'ici par de simples gravures. Ces empreintes ont servi aussi à étendre & à aggrandir considérablement les idées de l'Art & du Beau, & même l'étude entiere de l'Antiquité a reçu par-là un nouveau jour. C'est par les Pierres gravées qu'on peut parvenir à apprendre la Fable des anciens Artistes, & combien ces Artistes étoient féconds en idées. Le défaut de la connoissance contemplative du Beau que doivent se donner ceux qui ne peuvent aller visiter Rome & Florence, se trouve en quelque sorte réparé par les collections d'empreintes semblables à celle de Lippert. Le Comte de Caylus a connu aussi le prix de cette espece d'art : outre les pierres qu'il avoit dans son propre Cabinet, il dessina & grava à l'eau-forte celles du Cabinet du Roi de France.

C'est sur-tout par ses *Monumenti inediti* que M. Winckelmann paroît avoir cherché à mériter l'estime des Antiquaires. On remarque facilement dans cet ouvrage qu'il s'est donné beaucoup de peine à montrer une grande érudition, & à donner l'explication d'anciens monumens & particuliérement de bas-reliefs, dont on avoit regardé jusqu'alors l'éclaircissement comme impossible. Il semble qu'il ait voulu s'y conformer au goût des Italiens, en faisant une plus grande parade de savoir qu'il n'étoit

néceſſaire. Si la mort ne l'eût pas prévenu, nous aurions un ouvrage qu'on deſire depuis long-temps, ſavoir, une collection auſſi complette qu'il eſt poſſible des bas-reliefs découverts du temps de Santi Bartoli, ainſi que d'autres monumens anciens trouvés dans ces derniers temps, & dont la plupart des principaux appartenoient au Cardinal Alexandre Albani.

Je ne m'arrêterai point ici aux petits ouvrages de M. Winckelmann qui tous ont contribué à l'avancement de l'étude de l'Antiquité & à la connoiſſance du Beau, tant dans les idées que dans leur exécution, & qui ont ſervi en particulier à développer de plus en plus le germe du bon goût en Allemagne, & à y exciter même quelques Savans à ſe livrer à cette étude. L'enthouſiaſme & la chaleur avec leſquels il a parlé de la Beauté idéale du Torſe, de l'Apollon & d'autres grands ouvrages des Anciens, a excité l'attention de notre jeuneſſe & lui a inſpiré le ſentiment du Beau. On devoit naturellement s'attendre que ces efforts produiroient beaucoup d'écarts; mais au milieu de ces écarts même, il a paru quelques génies qui ſe ſont élevés d'un vol heureux, & qui ſans cela auroient, comme les autres, rampé ſur la terre.

La mort tragique de M. Winckelmann eſt une perte pour la ſcience de l'Antiquité & pour l'Art, ainſi que pour l'érudition ancienne en général; perte qui nous arrache encore en ce moment des lar-

mes. Cependant on peut douter ſi ce grand génie étoit deſtiné à jetter dans la ſuite une auſſi grande lumiere ſur l'Art qu'il l'avoit fait juſqu'alors. Pendant les dernieres années de ſa vie il avoit appliqué toute la force de ſon eſprit à éclaircir & à expliquer des anciens monumens qu'on avoit regardé comme n'étant ſuſceptibles d'aucune explication, & qui, en effet, ne le ſont pas non plus pour la plus grande partie. Frappé ſans doute par l'influence du climat de l'Italie, comme il paroît par ſes *Monumenti inediti*, il ſe livra dans la ſcience de l'Antiquité à l'art du preſtige & de la devination; il commença à ne plus expliquer mais à deviner; il ne fut plus un Commentateur des ouvrages des Anciens, mais une eſpece de Voyant ou de Prophête. Son imagination ardente ne lui permit pas toujours de faire uſage de la réflexion & d'un jugement ſain; & ce fut cette imagination brillante qui, ſuivant la marche de l'eſprit humain, fit regarder à M. Winckelmann les choſes qu'il n'avoit d'abord que ſoupçonnées ou jugées poſſibles, comme des êtres réels & véritablement exiſtans, auxquels il ne faiſoit qu'appliquer les nouvelles idées qui lui ſurvenoient, parce qu'il les y croyoit analogues. C'eſt de cette maniere qu'il trouva des analogies & des explications que perſonne n'avoit ſoupçonnées avant lui, & des reſſemblances & des beautés que d'autres yeux ne pouvoient découvrir.

Il réſulta encore un plus grand préjudice de

cette maniere de voir de M. Winckelmann & de ſon ſéjour en Italie : à meſure qu'il faiſoit des progrès dans la connoiſſance des caracteres de l'Art des monumens, il faiſoit des pertes dans la littérature & dans l'érudition claſſique. Le fond de ſes remarques, tirées des Anciens & particuliérement des Grecs, étoit en quelque ſorte épuiſé; il n'avoit plus le temps de lire, & les moyens néceſſaires lui en manquoient même ; de ſorte qu'il fut obligé d'y ſuppléer par une mémoire trompeuſe & par une imagination fantaſque. On eſt ſurpris en voyant la note des livres claſſiques dont il a fait uſage, combien les bonnes éditions lui ont manqué. Combien la lecture d'un Hérodote, d'un Thucidide ne doit-elle pas lui avoir été pénible? puiſqu'il n'avoit point d'autres éditions de ces livres que celles des Etiennes & de Baſle, qui ſouvent même ne ſont ſeulement pas diviſées par chapitres. Tandis que d'un autre côté les ouvrages qui paroiſſoient dans les autres parties de l'Europe ſur les Arts & ſur l'Antiquité lui reſtoient la plupart inconnus ; de ſorte qu'il ne lui étoit pas poſſible de ſuivre les progrès de la Littérature de nos jours. Nulle part ce défaut de moyens néceſſairement eſſentiels eſt plus frappant que dans la partie hiſtorique de ſon *Hiſtoire de l'Art*, laquelle péche continuellement par des anachroniſmes en tout genre.

Ces remarques me conduiſent naturellement au dernier point de la demande, ſavoir, quel che-

min il nous reste encore à faire dans l'étude de l'Antiquité ? Je diviserai cette question en deux membres, dont l'un a un rapport direct à ce qu'a fait M. Winckelmann, & dont l'autre porte plus sur l'objet en général.

Les réflexions que je viens de faire sur la maniere dont M. Winckelmann a traité l'étude des ouvrages des Anciens, en font naître plusieurs autres sur lesquelles l'attention des savans Antiquaires doit nécessairement s'arrêter. Les ouvrages de M. Winckelmann sont des ouvrages classiques, & son *Histoire de l'Art* est unique en ce genre. Le sort des Ecrivains célébres est en général d'être regardés comme des oracles : pendant long-temps on ne se permet pas le moindre doute sur ce qu'ils ont dit. Il semble qu'il en est de même des ouvrages de M. Winckelmann ; on diroit que toutes les assertions qui y sont avancées, sont autant de vérités imprescriptibles sur lesquelles on ne doit pas se permettre la moindre recherche. Cependant une critique juste & exacte de l'*Histoire de l'Art*, & un examen scrupuleux de ce qu'on pourroit tirer de ce livre, me paroît le premier pas qu'il faudroit faire dans l'étude de l'Antiquité.

La partie historique de cet ouvrage demande sur-tout à être entiérement revue & corrigée, parce que la plupart des jugemens de M. Winckelmann sur les anciens ouvrages de l'Art & la maniere dont il en détermine le style, portent

ſur des preuves hiſtoriques qui ſont viſiblement foibles & douteuſes.

Quoique M. Winckelmann nous ait tracé la route pour parvenir à une bonne explication des anciens monumens de l'Art ; il faut que nous ayons ſoin cependant de ne pas nous laiſſer égarer par ſon enthouſiaſme & par ſon penchant à deviner en matiere d'antiques, au lieu de les expliquer.

D'un autre côté l'étude de l'Antiquité offre une critique dont on n'a fait encore que très-peu d'uſage, quoiqu'elle ſoit juſte & néceſſaire. Lorſqu'on conſulte les anciens Auteurs ou qu'on veut éclaircir un ouvrage ou bien quelque paſſage difficile, le premier ſoin qu'on prend eſt de ſavoir ſi cet ouvrage eſt authentique ou ſi le paſſage qu'on conſulte n'a pas été altéré & corrompu ; il en eſt de même de l'étude des anciens ouvrages de l'Art. Avant de faire quelques autres recherches il faut commencer par ſavoir ſi ces ouvrages ſont véritablement anciens, ou ce qu'il y a d'ancien ; — quelles ſont les parties qui ont été ajoutées ou reſtaurées. — Cette maniere de procéder n'a pas encore été adoptée par-tout, & moins par les Antiquaires Italiens que par ceux des autres Nations. Ordinairement ils expliquent à un ouvrage antique l'ancien & le moderne tout enſemble ; & ils nous donnent l'idée de l'Artiſte moderne qui a reſtauré quelque monument pour celle de l'ouvrage

même (1); cependant il y a une grande différence entre l'un & l'autre, particuliérement aux ſtatues des femmes. Souvent les anciens ouvrages ont des parties défectueuſes, des attributs abſurdes, un coſtume ſingulier; & cela par la faute d'un Artiſte du ſeizieme ſiécle ou des ſiécles ſuivans, qui a oſé entreprendre de les reſtaurer ſans avoir la moindre connoiſſance du coſtume ou du génie des Anciens. On ne peut nier que l'Allégorie ne ſoit un champ fécond & utile pour l'invention, & qui mérite d'être cultivé ſoigneuſement par nos Artiſtes. M. Winckelmann nous a auſſi indiqué pour ce travail de nouveaux moyens qu'on ne peut ſuivre qu'avec fruit, en y employant cependant moins d'art & plus de ſimplicité qu'il n'a mis lui-même dans ſes recherches.

Le ſecond point de la demande a pour objet la queſtion en général : quel eſt le chemin qui nous reſte encore à faire dans l'étude de l'Antiquité? Nous nous trouvons déja, ainſi que je l'ai remarqué, ſur la bonne route pour conſidérer les anciens ouvrages de l'Art, comme des ouvrages de l'Art. On va déſormais former un tout autre ſyſtême des anciens monumens que nous poſſédons déja & de ceux qu'on pourra encore découvrir. Cependant le nombre des chefs-d'œuvre de l'Art

(1) Cavaceppi a cherché en cela plutôt à tromper les Amateurs de l'Antiquité qu'à leur donner des notions exactes de l'Art.

qui indiquent un génie créateur & la main du grand Maître, eſt très-petit encore & le ſera ſans doute toujours. Le ſort que nous avons éprouvé relativement aux anciens Auteurs, dont un ſi petit nombre d'écrits ſont parvenus juſqu'à nous; de ſorte que nous avons cent mauvaiſes productions modernes pour un ſeul bon ouvrage de la haute Antiquité : ce même ſort nous l'éprouvons auſſi relativement aux ouvrages de l'Art. Mais cette inégale quantité même de mauvaiſes productions, où l'on trouve ni art ni goût, ont une valeur & une utilité qu'on ne peut mettre en doute. Ce ſont ou des copies ou des imitations des plus anciens & des meilleurs ouvrages qui ne ſont pas parvenus juſqu'à nous; elles nous occupent utilement par la recherche de l'idée de l'Artiſte, par l'invention & par l'exécution d'un ſujet autrefois connu; elles nous donnent plus de matiere de comparaiſon; ſervent à étendre nos connoiſſances de l'Art & de la Fable, & nous aident enfin à parvenir plus facilement à l'intelligence & à l'explication des autres monumens. Quelle lumiere le Comte de Caylus n'a-t-il pas ſu tirer pour la partie méchanique de l'Art des productions les plus médiocres même! Chaque morceau qui nous reſte de l'Antiquité peut donc nous devenir utile; mais il faut que ce ſoit ſuivant le rapport ou l'analogie qu'il peut avoir avec les autres ouvrages de l'Art; & rien ne doit paroître abſolu-

ment à rejetter pour l'Amateur qui ſait obſerver d'un œil attentif & éclairé.

Mais malgré ces divers moyens l'étude de l'Antiquité ſera toujours trop vaſte pour qu'un ſeul homme puiſſe en embraſſer toutes les parties. Les monumens de l'Art que le temps a reſpecté, ſont diſperſés à Rome & dans les palais & les maiſons de plaiſance des grandes familles de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de l'Eſpagne & de l'Allemagne; tous les jours même on en découvre de nouveaux. Dans quelle immenſe quantité de livres ne doit-on pas en chercher les deſcriptions? & cela encore dans des livres dont la plus grande partie ne peuvent être lus ſans ennui & ſans dégoût. Un des premiers ouvrages qu'il feroit donc néceſſaire d'entreprendre pour l'avancement de l'étude de l'Antiquité, feroit une Notice ou un Répertoire de tous les anciens ouvrages de l'Art qui nous ſont connus. Cette Notice ne devra d'abord contenir que la partie hiſtorique & littéraire; c'eſt-à-dire, qu'il faudra donner une idée hiſtorique de ce qui eſt connu de chaque monument & du jugement qu'on en a porté; en indiquant l'Ecrivain chez qui on pourra en trouver la deſcription & le deſſin. Après qu'on aura une fois jetté le premier plan de cette eſpece de Catalogue, on pourra bientôt l'augmenter & en rectifier la critique, en y ajoutant quand on le voudra ou pourra les ſupplémens néceſſaires.

Le fecond moyen qu'il faudra employer, c'eft de tracer une bonne introduction à l'étude de l'Antiquité & à la connoiffance des anciens ouvrages de l'Art. Cette méthode doit contenir une idée concife des anciens monumens, fuivant leurs différentes claffes & efpeces, avec une indication générale des meilleurs ouvrages, en faifant connoître les raifons pourquoi ils méritent d'être regardés comme tels; enfin, une méthode pour procéder à l'examen & à l'explication des anciens ouvrages de l'Art, les idées les plus néceffaires de l'Art même, de la Fable, & de la partie méchanique ou de l'exécution, avec une analyfe de l'Hiftoire de l'Art (1). Déja on a fait les premiers pas dans cette nouvelle route; les Profeffeurs des Académies & des Univerfités d'Allemagne ont commencé à traiter méthodiquement l'étude de la belle Antiquité. Il ne refte plus qu'à déterminer avec précifion les limites dans lefquelles devront fe tenir à l'avenir, fuivant leurs différentes vues, les Amateurs qui voyagent, les jeunes Seigneurs

(1) M. le Profeffeur Bufching, avantageufement connu par fa Géographie, a commencé à nous donner un ouvrage conçu fur ce plan, intitulé : *Hiftoire & Principes des Sciences & des Beaux-Arts*. Nous n'en avons encore vu que la premiere Partie, qui comprend une introduction générale avec l'Hiftoire de la Sculpture & celle de l'Art de graver les Pierres fines. Nous favons même que M. Bufching a réfolu de refondre entiérement ce premier Effai. N. D. T.

curieux

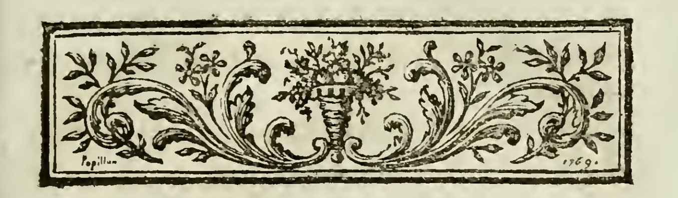
curieux de s'instruire & les Savans de profession.

Il manque aussi encore pour l'étude dont nous parlons, des traités sur les connoissances accessoires, & sur-tout un bon ouvrage sur la Fable. Nous avons, à la vérité, beaucoup d'écrits sur la Mythologie ; mais je ne sais quel mauvais esprit se saisit de tous ceux qui veulent traiter cette matiere. Ils commencent par établir quelque hypothese, suivant laquelle ils cherchent à dénaturer & à forcer le sens des anciennes fables ; & aucune de ces hypotheses n'a pris sa source dans l'esprit même de l'Antiquité. Il nous faut une Mythologie qui n'a été inventée que pour être racontée ; — la forme primitive ou ancienne sous laquelle chaque fable se présente chez les premiers Poëtes & sur les plus anciens Monumens ; nous devons connoître aussi les changemens & les additions que les Poëtes & les Artistes suivans y ont fait. La meilleure explication peut se tirer de cette méthode & de cette marche de raconter, en partant des temps de la premiere origine des fables & en les suivant dans les différens changemens qu'elles ont éprouvées.

Ici, ô immortel Winckelmann, je me transporte en esprit auprès de ta cendre, pour te consacrer, comme à un Héros bienfaisant, ce discours que je soumets au jugement de cette illustre Compagnie. J'ai parlé de toi & de ton mérite avec cette liberté que ta belle ame regardoit

comme le plus noble privilege de l'homme de Lettres. La plus belle couronne qui puiſſe orner ton urne funéraire, ſeroit ſans contredit (ſi le ſouvenir de ta mémoire pouvoit opérer cet heureux effet) que l'étude de l'Antiquité prit une forme plus ſage & plus utile : cette étude magnifique, que des Pédans ignorans & même des Savans inſtruits ont ſi cruellement dénaturée; étude cependant qui non-ſeulement peut ſervir à jetter un plus grand jour ſur l'Art de notre ſiécle, à perfectionner le Goût & à étendre nos richeſſes dans l'Invention; mais encore à échauffer l'imagination des jeunes Artiſtes & à réveiller en eux le ſentiment du Beau, du Vrai & du Grand, tant dans l'Art que dans la Nature & dans la Morale; étude qui, en la conſidérant ſous un point de vue plus étendu, peut nous conduire même à une connoiſſance plus intime de l'Antiquité, à une explication plus préciſe des idées des premiers temps & à l'art de les expoſer, particuliérement pour ce qui regarde les cultes & les uſages religieux, les raiſonnemens philoſophiques ſur la marche de l'eſprit humain, tant dans la ſpéculation que dans la pratique. C'eſt pour parvenir à ce but louable que S. A. S. Monſeigneur le Landgrave a fait aſſembler une conſidérable Collection d'Antiques & qu'Elle a inſtitué pour l'explication des anciens Monumens une Société au jugement de laquelle je ſoumets cet Ecrit.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis?



LETTRES

A M. LE COMTE

DE BÜNAU (1).

MONSEIGNEUR,

J'OSE ici faire avancer cette Lettre du fond de la poussiere d'école devant les yeux éclairés de Votre Excellence. Votre indulgence qui se communique aux besoins des gens de Lettres m'en-

(1) Cette Lettre, dont l'original a été écrit en françois, est remplie de fautes de langage. On ne l'a placée ici que pour faire connoître le point où M. Winckelmann se trouvoit alors. Encore étoit-ce beaucoup pour un Régent de Collége dans une petite ville d'Allemagne, livré à la seule étude des langues anciennes, de n'avoir point entiérement méprisé la connoissance des langues modernes, & d'en avoir appris assez, pour rassembler tant de phrases, dont une partie au moins prouve que la lecture des bons Auteurs lui étoit assez familiere.

Note de M. Dassdorf.

hardit, & c'eſt par où je crois juſtifier ma témérité.

Depuis que j'ai étudié cette admirable *Hiſtoire de l'Empire* de Votre Excellence, je n'ai à rien aſpiré qu'à lui témoigner, que je veuille auſſi avoir quelque part à la vénération, que tout le monde a conçu pour un ſavoir ſi vaſte & ſi rare dans une perſonne de ſi haute diſtinction & dans un Miniſtre ſi parfait. Heureux qui ſont attachés au ſervices d'un ſi grand Genie & plus d'un homme de vertu, & même je me ſuis mis en tête d'ambitionner cette gloire. Je ſuis un homme qui ne deſire qu'à ſe conſacrer aux études, & c'eſt-là où ſe bornent mes vœux, ne me laiſſant jamais éblouir par des conditions favorables dans l'Egliſe. Dans cette vue je me ſuis abimé depuis cinq ans dans l'école de ma patrie, afin d'y enſeigner les belles-lettres. Mais l'état déplorable de toutes les écoles de nos contrées m'en a tout à fait dégouté & inſpiré en même-tems la penſée à forcer, pour ainſi dire, mon deſtin dans une Académie. Je commençai d'y reflêchir mûrement & m'étudier moi-même dans la carriere que j'ai couru juſqu'ici, pour hazarder ma fortune dans un ſiecle métaphyſique où les belles-Lettres ſont foulées aux pieds. Me voyant après tout ſans reſſource & dépourvu des ſecours étrangers à me pouſſer, j'ai auſſi abandonné ce deſſein-ci. On ne compte rien à préſent ſur la Littérature grecque, à laquelle je me

ſuis adonné autant que j'y puis pénétrer dans la cherté & diſette des bons livres. Peu de jeunes gens s'appliquent à l'étude de la langue Italienne & Angloiſe, & on ne manque pas de Maîtres. La langue Anglo - Saxonne eſt un champ ſtérile à labourer. L'Hiſtoire ne ſe peut profiter ſans permiſſion, & toutes nos Académies fourmillent de jeunes ſavans qu'on voit paroître ſur le théatre avec un port des bras pour établir les principes de la Philoſophie, revêtus de la dignité du Maître, afin qu'on ne s'y peut ingérer. Que reſte-t-il à faire ? Je ne trouve reſſource qu'à avoir recours à la grace d'un des plus grands hommes du ſiécle, dont l'humanité, qu'il fait éclater de tous les traits de ſes écrits immortels, nous inſpire une ſi haute idée qu'on ne ſe peut diſpenſer d'en eſpérer bien. Monſeigneur, je demande pardon d'une oſtentation de mon peu de capacité. Diſpoſez-en. Je ſuis prêt de me ſacrifier aux ſervices de V. E. Placez-moi dans un coin de votre Bibliotheque, pour copier les rares anecdotes, qui ſeront publiées, comme on dit. J'enviſage le rayon d'une efficace protection qui ſe répandra ſur moi & qui fait déja reluire dans mon cœur la douce eſpérance de me familiariſer davantage avec les Muſes.

Peut-être deviendrai-je à l'avenir plus utile au Public, quand, tiré de l'obſcurité par quelque voye que ce fut, je trouvois de quoi vivre dans la Capitale.

J'implore Dieu qu'il veuille jetter un regard gracieux ſur la haute deſtinée de votre Excellence & qu'il veuille agréer tous les ſouhaits ardens du Public, qui ſoupire après la continuation d'une Hiſtoire ſi achevée. Je ſuis.

MONSEIGNEUR,

de Votre Excellence

A Seehauſen dans la vieille Marche de Brandebourg, le 16 de Juin 1748.

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur WINCKELMANN.



LETTRE II.

Au même. (1)

ILLUSTRISSIME COMES!

LITTERÆ Tue die ſeptimo menſis opportunæ mihi redditæ ſunt. Ad os oppreſſi & ad pectus.

(1) Hanc Cl. Winckelmanni Epiſtolam, in qua de vitæ ſuæ atque ſtudiorum ratione uberius expoſuit, lectoribus noſtris præcipue gratam atque acceptam fore jure quodam ſperamus. Ipſa quoque dictio latina, quamvis adſperſæ ſint leves maculæ, ſatis nitida eſt atque probabilis, ut & ingenium politum & doctrina non vulgaris appareat. Quam quidem ampliorem doctrinam ab omnibus ejuſmodi op-

Cæperam temeritati jam infenfus efle & ambiguus, quo vultu fufceptæ forent litteræ, vel potius pudore dejectus fpe mea, aliud quidvis refpicere cogitavi. En nihil ejus fufpicantem beafti admiranda penitus indulgentia, de qua, nec quid cogitem, ne dum eloqui par fit, fcio. Non diu animo pependi, quin, quod fauftum & felix effe Deus jubeat, manus dem in conditiones. Non renuam hercle in quemvis me cafum dare, dummodo contingat meis Mufis pendere ex nutu Illuftriffimi Mufagetæ, manumque admovere operi adeo digniffimo. At vero dum rationem ftudiorum vitæquæ cultum humaniffime tradere jubes, legem videris imponere, cui qui fatis fiat, fine tædiofa prolixitate non video.

Igitur fic habeto, me antiquitatis & liberarum artium ftudiis nullò non tempore delectaffe. Invita vero Minerva fanctioribus litteris nomen dare compulerunt ii, quorum obfequio refragari religio mihi fuiffet. Medecina magis placuit. Non quod latera minus firma fint ad dicendum pro concione, quippe qui corpus quamvis gracile & modice

---

pidulorum Conrectoribus prorsùs exulare vix aufim contendere, cum mihi ipfe innotefcat Vir doctiffimus Leffingius (mei aeque ac Celeberrimus ejus frater amantiffimus) qui per plures jam annos in umbra fcholæ Pirnenfis modefte delituit, & de quo in ampliori ftudiorum campo opportune collocato non amicitiæ folum fed ipfarum litterarum nomine lætarer. N. D. D.

procerum ita induravi, negata ipſi a puero mollitie ſupina, ut vel binæ treſve horæ quieti ſufficiant: ſed quod viam mihi præcluſam viderem, detruſus forte inter diſſitos agreſtes ad parochiam curandam, ad ſpirandi ad commercium cum viris doctis, Halam contendi primo, ſedulo me excuſſi: pedem ex ſtadio, quod emetiendum erat, retrahere nequivi. Interim reluxit denuo ſtudium Græcarum litterarum, ad quod ſponte Berolini inter præceptores ἀμυσους compellabar. Sed parum in *Fridericiana* ſuppetiarum ad manum fuit, Græca auro cariora Hebraïcam linguam non neglexi ibidem. Poſt biennium, cum Cancellarius *de Ludwig* de ordinanda Bibliotheca ſua cogitaret, quæ ſitu obducta jacebat, mei apud illum mentione facta, arceſſere juſſit, & probe expiſcatum operi præfecit. Juris feudalis quantulacunque principia hauſi tum ex ore ejus. Ad jus publicum me ita compoſui, ut *Hornium* cum ſingularibus J. P. Cancellarii ejuſdemque Miſcellaneis gnaviter conferrem. Quanta vero crux, cum ingeniis conflictari ejuſmodi! ne quid gravius dicam, & Tanti ceteroquin Viri manibus videar detrahere. Integrum fere ſemeſtre in hac farragine delitui, tandem vero turbis & domeſticis tricis me proripio, & forte fortuna mihi oblata Pædagogi munia capeſſo apud Dn. de *Grollmann* Præfect. Equitum Alæ Bredovianæ. Annum ibi commoratus & liberaliter habitus una cum magiſtro linguarum Gall. &

Ital. quem penes me conductum habebat, Jenam contendi, certumque fuit ad Medicinam animum applicare, & Geometriæ ſublimori inſudare. Opera vero in privatis ibidem commentationibus ad victum quærendum demerſa vix reſpirare me paſſa eſt. Quicquid vero ſit, quod inde fructus deportaverim, totum id acutiſſimo *Hambergero* debere fateor. Antequam vero abitum pararem, totus in addiſcendis rudimentis Italorum & Anglorum idiomatis fui. Berolinum meditabar, & dum Halæ in itinere hæſi aliquot dies, ſatis lautis conditionibus invitabar Hadmerſlebiam abire (quod oppidum cum cænob. Monach. & Præfectura Eccl. Cathedr. Magd. duo milliaria abeſt Halberſtadio) ut filio adultiori ſuperioris ut ajunt Præfecti *Lambrecht* ab inſtitutione eſſem, quem mecum quoque abduxi, cum poſt annum & dimidium ad Conrectoris munus in Schola Seelauſiana evocarer. Ibi in agro Hadmerſebenſi in campum me hiſtoricum aliis poſthabitis dedi, & fas mihi ſit, non inteſtatam relinquere coram Te, Illuſtriſſime Comes, docti Senis *Lud. ab Hanſes* comitatem, qui ſubminiſtrando nitidiſſimos & majoris molis commentarios Hiſtor. Gallici idiomatis, quos Pariſiis, ubi legato Daniæ regis a ſecretis fuit, coëmerat, ſtudium hoc inſigniter promovit. *Baylii* Dictionarium bis perlegi & vaſtum inde volumen Miſcellaneorum conſcripſi. Seehuſæ, quam primum appuli, litteras Græcas

retractavi, undiquaque conquisitis libris veterum, Sophoclem, quem vix depono manibus, ex scholiis Græcis adhibitis conjecturis infinitis locis emendavi & interpunxi, ut exemplar meum in recudendo hoc Tragico poëta videatur aliquid lucis afferre posse. Historicos optimæ notæ (ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, *par le P. Daniel*, & ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, *par Rapin Thoyras*) comparavi, & si in recentiora secula excurrendum fuit, *Thuanum*, *Grotii* annales aliorumque non contemnendas chartas sedulo legi. Nec pœnitet, Lexicon Universale *Zedlerianum* pervolitasse, & quicquid in rem esse possit, velut aurum ex stercore collegisse. Penuriam Cod. & Diplom. supplevit Codex Juris G. Diplom. *Leibnizii.* Historiam cum prole equestris prosapiæ, cujus unum & alterum seorsim in contubernio erudiendum sumsi, ita pertractavi, ut a Seculo XV. orsus quotidie quinquennium aut minus proponerem & a gestis in Imp. Germ. rebus omnes dynastias percurrerem, naviter inculcato calculo Chronologico & serierum & stemmatum notitia, adspergendo non incongruis deflexionibus ut nauseæ & oscitantiæ consulerem. Huic trium sæculorum decursui ad transactionem usque Ultrajectensem annum impendere solitus sum, & ut certis principiis niterer, *Grotii* Jus B. & P. cum *Gronovii* & *Barbeiracii* notis diligenter evolvi. Lectio optimorum poëtarum & prosaïcorum e Gallis,

Italis & Britannis reliquas lucubrationes occupavit. Præterea attigi Geometriam, eamque, ſi qui fuerunt, docui adultiorem ætatem cum principiis philoſophiæ. Bibliothecam Regiam Berolinenſem & Jenenſem, quoties licuit, adii, Dreſdendem (1) etiam ſatis inſtructam inſpexi, quo me contuleram 1738, in connubiis ſolemnibus.

Ignoſce vero, Illuſtriſſime Comes, ſi ad umbratilia & ſummo Viro minus digna deſcendi, quæ tamen cum Tua intereſſet penitius noſcere vires & ingenium, quamvis minuta ſi probe notentur, inde conjectandi anſam præbent.

Trigeſimum annum nunc primum complevi. Mundus corporis, quantum fieri potuit, genio ſeculi accomodatus eſt, non equidem vita præſenti inter βαναυσα ingenia, qui cum ulterius ſpectarem, Lipſiæ, quo iter facere fere quotannis conſuevi, conſarcinare curavi veſtimenta modeſte tincta, ut non pudeat elegantium hominum ora ſubire. Quod meminiſſe duxi, ne frontem ſcholaſticam nigris pannis obvolutam, ut fieri ſolet

---

(1) Hanc autem noſtram Bibliothecam Dreſdenſem duplici Bunavianæ & Bruhlianæ acceſſione poſtea inſigniter auctam fuiſſe nemo facile ignorabit, poſt divulgatos nunc eorum librorum, quorum plura exemplaria apud nos extiterunt, Catalogos. Et hoc ipſo tempore læta ſpes nobis affulgat, fore, ut hac inſtructiſſima Bibliotheca auctior adhuc fiat atque ornatior. N. D. D.

a mei ordinis hominibus, ad Te admittere hæsitares. Reliqua ſint Tui judicii, nec quid ultra dicere auſim. Deum oro, ut, quam mihi Summi Viri propenſionem conciliare voluit, eandem mihi ſervet, vireſque commodet non indignum aliquando videri, Tanto Nomini opellam præſtitiſſe. Vix capio gaudium. Sum.

ILLUSTRISSIME COMES,

Celſiſſimi Nominis Tui.

Devotiſſimus ſervus J. WINCKELMANN.
Seehuſæ. Pal. March. d. 10 Jul. 1748.



LETTRE III.

Au même.

Seehauſen le 28 Juillet, 1748.

Monſieur le Comte!

EN conſéquence de la gracieuſe lettre de V. E. je me prépare à partir (1); mais avant de

---

(1) M. Le Comte de Bünau, non moins illuſtre par ſa profonde érudition que par ſa naiſſance & les différentes charges dont il a été revêtu par l'Empereur & par la Maiſon

me mettre en voyage, j'ai cru devoir lui faire passer quelques certificats (1) de ma conduite pendant les cinq années & demie de ma gestion à Seehausen. Le premier est de M. Noltenius Surintendant-Général (2) de l'ancienne Marche;

---

de Saxe, avoit appellé M. Winckelmann pour avoir, avec M. Franken, l'inspection de sa bibliotheque de Nöthenitz, près de Dresde. En 1749. cette bibliotheque étoit déja estimée cent cinquante mille écus d'Allemagne; ce qui fait environ neuf cens mille francs argent de France. Elle s'est toujours accrue depuis ce temps. On l'a fait connoître par le catalogue le plus méthodique & le plus instructif qui ait jamais paru. Les Journaux de France en ont rendu compte dans le temps.

(1) L'Editeur de ces Lettres a actuellement entre les mains les trois certificats dont il est ici question; & peut assurer qu'ils sont on ne peut pas plus honorables pour M. Winckelmann, qui y est représenté comme un homme entiérement dévoué à son état. Quel peut donc avoir été le but des mauvaises plaisanteries de l'Editeur de la nouvelle édition allemande de l'Histoire de l'Art, quand il dit: (*Préface page* 43.) « Winckelmann, la tête remplie de » grandes vues, a dû nécessairement veiller aussi peu à ses » Disciples de Seehausen, que Jupiter prit peu soin du » Ciel, pendant tout le temps qu'il porta Minerve dans sa » tête ». Cette phrase nous prouve combien certaines personnes aiment à faire de l'esprit, même aux dépends de la vérité, & au hazard de se contredire, comme cela est arrivé à notre Editeur. N. de M. D.

(2) Le titre de Surintendant est chez les Protestans une dignité d'Eglise qui répond à celle d'Inspecteur-général de toutes les églises d'un certain district.

le ſecond m'a été donné par M. Schnackenburg, Inſpecteur à Seehauſen ; & le troiſiéme par le Conſeil de cette Ville. Rien ne m'oblige à partir d'ici, où je jouis d'un honnête néceſſaire, & de la table de quelques bons amis. Mais le deſir inexprimable de m'attacher à un Miniſtre auſſi reſpectable & auſſi éclairé que V. E. & mon amour ardent pour les Sciences & les Beaux Arts, l'emportent ſur la conſidération de tous les agrémens que j'ai. Je ſuis d'ailleurs trop convaincu des intentions généreuſes & des bontés de V. E. pour craindre l'avenir. Je compte partir dans un mois. Je ſuis avec reſpect, &c.



LETTRE IV.

Au même. (1)

Nothenitz le 22 Janvier 1754.

JE n'ai reçu que le 16 de ce mois l'ordre de V. E. touchant les recherches que demande M. le Gouverneur Engel.

---

(1) Parmi pluſieurs lettres que M. Winckelmann a écrites au Comte de Bünau, pendant ſon abſence, nous avons choiſi celle-ci ; parce qu'elle nous apprend non-ſeu-

Malgré tous les ſoins imaginables que je me ſuis donnés, je n'ai pu découvrir aucun indice d'une hiſtoire ancienne de la ville de Biel. Il n'eſt fait, pour ainſi dire, aucune mention de ce lieu, ſi ce n'eſt dans quelques écrivains de la Suiſſe. Il ne ſe trouve non plus, ni dans le *Regeſtis Diplomat.* de Georgiſch, ni dans l'*Index Diplomat. MS.* fait pour V. E., aucun acte qui ſerve à conſtater le rapport de M. Engel, tiré ſans doute des archives de Nuremberg ; ou qui puiſſe ſervir à réfuter les prétendus titres de l'Evêché de Bâle, leſquels même n'ont probablement pas encore été publiés.

Notre *Index Diplomat. MS.* ne m'a ſervi qu'à chercher l'année indiquée par M. Engel. La table du *Regiſta* de Georgiſch m'a néanmoins fourni l'acte d'un lieu du nom de Biel (comme il eſt énoncé dans le *Spicileg. Eccleſ. Cent. III, pag. 1226* de Lunig ; où ſe trouve cet acte) lequel acte doit néanmoins regarder un autre lieu que la ville de Biel, puiſqu'il y eſt queſtion d'une inveſtiture entre Gérard, Comte de Mümpelgard, & Bertholde, Evêque de Straſbourg. Il n'eſt

---

lement que M. Winckelmann a travaillé à la bibliotheque de ce Seigneur, mais encore la maniere dont il y a travaillé. Les autres lettres ne contiennent que des détails minutieux ſur ce même ſujet, & quelques complimens d'uſage.

N. de M. D.

nulle part fait mention d'une ville de ce nom, ſi ce n'eſt de celle qui eſt ſituée ſur le lac de Biel ou Bienne. Dans la *Chronique d'Alſace* de Hertzog, on trouve ſeulement le nom de Bihel dans une Notice de certains lieux ſitués ſur la Sare. L'acte dont nous avons parlé porte : — *Caſtrum noſtrum in Belio cum pertinentiis ſuis & univerſa bona noſtra in valle Valentinay-Viler*, &c. Et l'on trouve auſſi peu ce *Valentinay-Viler*, que le *Caſtrum Belium*. Peut-être eſt-ce aujourd'hui un endroit de peu d'importance dans le Comté de Mümpelgard.

Je prie V. E. de me permettre de ſaiſir cette occaſion pour lui rendre compte de mon travail.

J'eſpére enfin avoir mis la derniere main au catalogue des *Scriptor. Hiſt. Germ.*; à l'exception des titres à enregiſtrer des actes publiés dont on ne fera pas l'extrait ; ce qui a déja été fait pour toutes les Conſtitutions de l'Empire de Goldaſt & autres. Ce travail a conſidérablement augmenté depuis la derniere reviſion; en partie par les nouveaux diplomes & les nouveaux actes qui m'ont été remis, & en partie par le titre des *Deduct. deſideratorum* qui ſe trouvent dans Lunig, & qui regardent des différends que je n'avois pu me rappeller pendant mon travail. Ce ſupplément nous a néanmoins obligé de récrire beaucoup de choſes, à cauſe de la longueur des titres ; car il n'auroit pas été poſſible d'inter-

caller de nouvelles feuilles ſans embrouiller la matiere.

Je ſuis occupé depuis long-temps au catalogue des *Scriptor. Juris;* mais il n'avance guere, parce que les extraits de tous les grands ouvrages qui y ont rapport ne ſont pas encore faits. Pour gagner du temps, j'ai fait un eſſai avec les œuvres de Goldaſt, & j'ai porté à leur place un très-grand nombre de titres des *Decret. Conſtit.* & autres ſemblables. Mais cela n'a cependant pas pu ſe faire avec la plus grande partie, à cauſe qu'on a été obligé d'en faire l'extrait. J'en ai agi de même avec les *Actis publ.* de Londorp. Mais je n'ai que le titre des pieces qui ſont généralement connues. Il me reſte encore pluſieurs doutes qu'il faudra que V. E. ait la bonté de lever. Le principal regarde les actes qui ont rapport aux traités de paix de Munſter & d'Oſnabruck; pour ne pas parler de traités de paix auxquels l'Empire a eu part.

Quant aux catalogues dont V. E. me parle, & parmi leſquels la *Bibliotheca Jur. publ.* de Hoffmann eſt le plus important, ils ne peuvent m'être d'aucune utilité. Il regne le plus grand déſordre dans ce catalogue de Hoffmann, outre qu'il y a peu d'ouvrages qui regardent proprement le Droit public Germanique, & qu'ils n'en ſont pas même pas la cinquantieme partie; car la plupart ne concernent que les différends des grandes Maiſons

d'Allemagne. Le catalogue de Rink, n'a été fait que pour une vente, & n'eſt rien moins que complet. Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Nothenitz, le 17 Septembre 1754.

Au même. (1)

Je ne puis ni ne dois laiſſer ignorer à V. E. que j'ai de nouveau repris mon deſſin, & que j'ai enfin, hélas! franchi le dernier pas.

Oui, M. le Comte, je me ſuis rendu indigne

(1) Cette lettre curieuſe contient le reçit du changement de religion de M. Winckelmann. Nous laiſſons au Lecteur à juger lui-même, ſi, comme le prétend l'Auteur de la préface de la nouvelle édition de l'Hiſtoire de l'Art, faite à Vienne, page 49. « Si, diſons-nous, c'eſt l'étude des » Peres de l'Egliſe qui a déterminé M. Winckelmann à em- » braſſer une religion qu'il n'avoit pas profeſſée juſques alors.» Nous ſommes de trop bonne foi pour attribuer ce changement à la lecture des Peres de l'Egliſe, comme le ſuppoſe l'Editeur en queſtion, non plus qu'à celle des Payens, ſi chere à M. Winckelmann, ainſi que ſemble le craindre M. Paalzou, ſon ancien Collégue à Seehauſen. Quiconque lira cette lettre avec attention & connoît le labyrinthe du cœur humain, pourra peut-être en porter un jugement tout-à-fait différent. N. de M. D.

de

de l'indulgence que vous avez daigné avoir pour moi jufqu'à préfent. J'ofe néanmoins me flatter que votre cœur, plein debonté & d'indulgence, voudra bien du moins m'écouter encore une fois. Que le Dieu de tous les hommes, de toutes les nations & de toutes les fectes faffe de même miféricorde à V. E.

A la fin de l'hiver dernier je fus affligé de plufieurs infirmités corporelles; & mon ancien mal, c'eft-à-dire des tranfpirations, pour ainfi dire, incroyables pendant la nuit, me reprit avec tant de violence que je parus menacé d'une entiere confomption; & depuis j'ai été attaqué de nouveau par des vertiges qui ont duré plufieurs heures de fuite.

Ces infirmités m'ont engagé à penfer plus férieufement à mon fort futur que je ne l'avois fait jufques alors. Je fens bien que le genre de mes études & de mes occupations actuelles ne convient pas à la foibleffe de ma fanté; &, que ce n'eft que dans la retraite que je puis trouver du repos avec le travail.

D'ailleurs une certaine maniere de penfer & d'être ne me permet pas de fuivre la route ordinaire qui pourroit me conduire à la fortune. Je crois m'être expliqué fur cela à V. E.

Outre ces principes (je dois parler ici à V. E, comme à mon meilleur ami), j'ai appris de bonne heure à regarder l'amitié comme la premiere des

vertus humaines & le plus grand bonheur dont l'homme puiſſe jouir. Je ne parle point ici de l'amitié que doivent pratiquer les Chrétiens, mais de celle dont l'antiquité nous a fourni quelques exemples, auſſi rares qu'ils ſeront immortels.

Ce bonheur eſt inconnu aux Grands de la terre, car il demande un renoncement à tout intérêt perſonnel & à toutes vues particulieres; il faut pour l'obtenir une philoſophie qui oſe braver l'infortune, la pauvreté & la mort méme.

Non ille pro caris Amicis
(Aut patria) timidus perire.

Et je n'eſtime point la vie ſans la poſſeſſion d'un ami qui ſoit tout pour moi, & qu'on ne peut acquérir à un trop haut prix. C'eſt ſur ce grand principe que porte mon changement : j'oſe en appeller à la Vérité éternelle.

Si quelqu'autre perſonne que mes amis eut pu apprendre à connoître mes ſentimens ſur ce point, je ſuis perſuadé qu'elle ne douteroit point de la véracité de ce que je dis; & je deſire que V. E., dont les ſeules bontés m'ont mis en état de mieux atteindre par la ſuite le bonheur auquel j'aſpire, ſera de même convaincue de cette vérité, par ce que j'ai à lui dire encore, pour me juſtifier de la légéreté & de l'ingratitude dont je puis lui paroître coupable.

D'ailleurs la brieveté de la vie & les bornes

étroites de nos connoiſſances ſont deux motifs puiſſans pour un homme qui, comme moi, a paſſé ſa jeuneſſe dans la pauvreté, & l'âge de la jouiſſance dans un travail continuel & dans une longue ſolitude; mais qui enfin a eu le bonheur de connoître des écrits dictés par la ſaine raiſon, leſquels, dépourvus du jargon ſcientifique qui ne ſert qu'à l'offuſquer, nous enſeignent la vraie philoſophie de l'homme. Cette double conſidération, dis je, doit porter puiſſamment un homme tel que moi, qui ne ſe trouve arrêté ni par ſa naiſſance ni par ſon rang, à ſonger que la vie eſt trop courte pour en ſacrifier la derniere moitié à former les projets d'un prétendu bonheur à venir; & ce ſeroit une puérilité puniſſable que d'occuper juſques dans la vieilleſſe l'eſprit qui nous a été donné pour un objet plus élevé, à des choſes qui ne peuvent ſervir qu'à exercer notre mémoire. J'ai lieu d'eſpérer qu'à trente-ſix ans paſſés ces réflexions ſeront regardées comme mures & ſolides de ma part.

Je prie V. E. de me permettre de lui dire encore quelques mots pour lui expliquer mon véritable projet.

J'ai cherché depuis pluſieurs années à cultiver l'amitié de deux perſonnes dont l'une ou l'autre daignera ſans doute m'accueillir dans la ſuite. D'un côté je fonde cette eſpérance ſur la bonté de V. E., & de l'autre ſur une certaine confor-

mité de ſentimens, & ſur la reconnoiſſance que j'ai droit, je ne dis pas de reclamer, mais d'attendre.

Peut-être trouverai-je l'occaſion d'inſtruire des jeunes gens de qualité ; & par cette voie je faciliterai à mes amis les moyens de pourvoir à mes modiques beſoins au cas qu'aucun de nos autres projets ne doive réuſſir. Je préférerois ce parti, parce que le monde ne ſe trouve déja que trop rempli d'Ecrivains qui ne compoſent des livres que pour avoir du pain.

Il faut pour cela que je me familiariſe davantage avec les deux langues étrangeres qui ſont aujourd'hui à la mode. La connoiſſance des langues anciennes & particuliérement de la langue grecque ſemble hériſée de trop de difficultés pour la jeuneſſe, & elle en offre réellement beaucoup.

S'il m'étoit donc poſſible de modérer l'idée trop exaltée que je me ſuis faite de l'amitié ; ou bien ſi je voyois mes amis jouir du bonheur qu'ils méritent, je croirois poſſéder par moi-même tout ce dont j'ai beſoin. *Pauperiem ſine dote quæro.* Mais maintenant il faut que je cherche à me tenir préparé aux événemens, tel qu'un homme qui doit dire : *Dextra mihi Deus.*

Le ſoin de ma ſanté demande auſſi que je quitte pour quelque temps le travail & les livres, & que je cherche à me diſſiper davantage.

Quelque tems après les nouvelles attaques auxquelles ma ſanté a été expoſée je me rendis chez le Nonce Archinto que je n'avois pas vu depuis long-temps ; mais ce ne fut que dans la ſeule idée de m'excuſer ſur ma rétractation, & pour prendre congé de lui ; afin de me tenir, s'il étoit poſſible, une voie ouverte pour Rome, ſans cependant m'engager plus avant. Il m'accueillit avec plus de bonté que je ne le deſirois même, & employa la priere & les promeſſes pour m'engager à le ſuivre. En voyant mon corps exténué il dit qu'il n'eſpéroit de me voir rétablir, qu'en changeant de maniere de vivre & en ſuſpendant mon travail.

Je me refuſai ouvertement à ſa demande, en lui repréſentant, comme je le devois, que je ne pouvois pas laiſſer mon travail imparfait ; & que quant à la choſe en général, je lui demandois du temps pour y réfléchir. Le départ du Nonce fut reculé, & pendant cet intervalle, avant que je me fuſſe déclaré, je finis en grande partie le catalogue du *Jus publicum*, & je commençai celui des *Hiſtor. Italiæ*, qui eſt de même à-peu-près achevé. Je demandai en même temps quelques avis à l'un de mes amis, qui ne put alors rien me promettre. Je me déclarai enfin au Nonce, mais à condition que je reſterois en Saxe juſqu'à Pâque prochaine.

Sa Majeſté promit de payer les frais du voyage

ſi je partois ; & le Pere Confeſſeur me donna de plus l'aſſurance que je ne manquerois de rien.

Je me jette aux pieds de V. E. Je n'oſe me préſenter moi-même devant elle ; mais je me flatte néanmoins que ſon cœur plein d'humanité, qui m'a pardonné tant de fois, voudra bien du moins me juger avec ſa bonté ordinaire. Quel eſt l'homme qui agit toujours avec ſageſſe ? les Dieux, dit Homere, n'accordent aux hommes qu'une certaine portion de raiſon par jour.

Si l'on conſidére ſous un certain point de vue la démarche que je viens de fairé, elle pourra paroître hazardée, peut-être même perverſe & abominable ; mais l'œil éclairé avec lequel V. E. embraſſe, comme Dieu même, l'enſemble des choſes, trouvera facilement à m'excuſer.

La honte & le chagrin ne me permettent pas d'en dire davantage. Je crois en une félicité éternelle : qu'elle ſoit la plus grande récompenſe de V. E. C'eſt ici que j'ai commencé à jouir d'une vie heureuſe, & c'eſt ici que je deſire de terminer mes jours dans le ſein de l'amitié : bonheur que je devrai au bienfaiteur que le ciel m'a donné dans la perſonne de V. E. Je ſuis, &c.



LETTRE VI.

Au même.

Dresde, le 5 Juin 1755.

JE prends la liberté d'envoyer à V. E. quelques feuilles (1) de mon travail. Elles n'étoient pas destinées pour cet ouvrage; & je puis dire avec vérité, qu'on me les a, pour ainsi dire, arrachées des mains. Le Roi a bien voulu me permettre de lui en adresser l'Epitre dédicatoire. On a cependant trouvé bon de n'en faire imprimer que quelques cinquantaines d'exemplaires.

Je m'étois flatté du bonheur de présenter moi-même cette bagatelle à V. E., & de lui témoigner ma reconnoissance éternelle; car il est dé-

(1) L'Ouvrage dont il est question ici, a pour titre: *Réflexions sur l'Imitation des Ouvrages des Grecs*, imprimé à Dresde, in-4°. en 1755. Il fut traduit en italien & en françois sur la premiere édition, dont il est parlé ici. La seconde édition augmentée parut in-4°. en 1756. On en trouve une notice honorable dans la *Bibliotheque des Sciences & des Beaux-Arts de Leipsick*, Tome I. Seconde Partie, p. 332; ainsi que dans le *Journal Etranger, Janvier 1756*.

N. de M. D.

cidé que je partirai d'ici, peut-être dans quinze jours (1).

Je me ſuis délivré de toute eſpéce d'obligation, & je dois me rendre avec une penſion très-modique, mais qui ſuffira à mes beſoins, pour deux ans à Rome, pour y vivre tranquillement & y étudier; avec promeſſe de me laiſſer employer ici à mon retour.

Le petit ouvrage que je fais paſſer à V. E., & lequel, contre toute attente, a joui d'une approbation générale, eſt ce qui a le plus contribué aux arrangemens de mon voyage.

Comme un certificat de la part de V. E. peut

---

(1) Ce fut au commencement du mois de Novembre de l'année 1754, que M. Winckelmann partit de Nothenitz pour ſe rendre à Dreſde, où plein de l'idée favorite de ſon prochain voyage, il exerça ſon œil par la vue des beaux ouvrages qui ſe trouvent dans cette Ville, & s'inſtruiſit dans la converſation du ſavant M. Oeſer, chez qui il logea, de pluſieurs connoiſſances utiles dans l'art. N. de M. D.

M. Oeſer dont il eſt parlé ici, eſt né à Presbourg; il a fréquenté pendant ſept ans l'Académie de Peinture à Vienne, & y a remporté le prix à l'âge de dix-huit ans. En ſortant de l'Académie il a étudié deux ans chez Raphaël Donner, pour allier au talent de la Peinture celui de bien modeler, ainſi que l'étude du Coſtume & de l'Antique. En 1739, il s'établit à Dreſde où il a peint divers ſujets hiſtoriques, entr'autres quelques tableaux d'Autel qui ſe trouvent dans la nouvelle égliſe Catholique & qui ſont eſtimés des Connoiſſeurs.

m'être fort utile dans plusieurs occasions, j'ose la supplier de vouloir bien me l'accorder. Je suis, &c.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1756.

Je prie V. E. de recevoir cette lettre comme un ressouvenir que je dois aux bontés de l'auteur du bonheur dont je jouis. Je me serois acquitté de ce devoir dès mon arrivée à Rome, si j'avois été plus tranquille & dans une situation plus déterminée. On a employé tous les moyens possibles pour me ravir ma liberté; aujourd'hui néanmoins je crois être sûr de moi-même, ayant obtenu quelque assurance pour mon entretien.

Il y a maintenant trois mois que je suis à Rome, (1) où pour mon grand bonheur, j'ai fait la connoissance de M. le Chevalier Mengs, premier Peintre du Roi de Pologne, qui m'a témoigné beaucoup de bonté. Je demeure vis-à-

(1) M. Winckelmann arriva à Rome le 28 Novembre 1755, comme on peut le voir par sa lettre à M. Franken, en date du 7 Décembre.

vis de lui dans le quartier le plus ſain de Rome; & de ma chambre, ainſi que de toute la maiſon, je puis voir cette ville entiere. C'eſt *alla Trinità de' monti*, autrement dit, *al monte Pincio*, anciennement le *Collis Hortulorum*, près de la *villa Medicis* (2), où j'ai la libre entrée.

La connoiſſance que j'ai faite de pluſieurs grands & célebres Artiſtes; l'approbation que mon ouvrage a obtenu ici & en France, où il a été traduit & doit paroître dans le *Journal Etranger*, comme le marque de Paris M. Wille, Graveur du Roi; tout cela m'engage à faire de ce genre d'étude mon objet principal. Nous avons fait tous deux le plan d'un grand ouvrage : *ſur le Goût des Artiſtes Grecs*; de ſorte que je ſuis obligé de relire quelques Ecrivains Grecs, tels que Pauſanias, Strabon, &c. Mais comme cet ouvrage demande du temps, je commencerai par raſſembler d'abord des matériaux pour un volume, afin de montrer que je ne reſte pas oiſif. C'eſt un grand bonheur que les tréſors du Capitole ſoient ouverts aux Artiſtes depuis le matin juſqu'au ſoir. Il me manque néanmoins l'entrée d'une bibliotheque. Celle des Dominicains *alla*

---

(1) On ſait que, par *Ville* ou *Villa*, on entend en Italie une *Maiſon de Campagne*, mot que nous avons cru pouvoir adopter, comme étant généralement connu des Amateurs.

Minerva, & celle de la *Sapienza*, ne peuvent pas me ſervir. J'ai bien trouvé tout ce que je cherche dans la belle bibliotheque du palais Corſini; mais les armoires en ſont fermées avec des treillages de fil d'archal, & il me paroît inſupportable de ne pouvoir demander qu'un ſeul livre à la fois. J'aurois d'ailleurs trois quarts de lieue à faire pour m'y rendre. Elle eſt dans la maiſon où a logé autrefois la Reine Chriſtine. Ce ſont cinq grandes chambres remplies, dont quelque-unes ſont ornées de colones de Jaune antique. C'eſt Benoit XIII qui a raſſemblé cette bibliotheque.

Quelque temps après mon arrivée j'eus occaſion de faire la connoiſſance de Monſign. Laurenti, premier Médecin du Pape, à qui il parla de moi; & j'ai obtenu une audience ſolemnelle de Sa Sainteté, qui a bien voulu m'exempter de lui baiſer le pied : cet honneur coûte au moins un ſéquin; car un des valets-de-pieds du Pape vient demander pour boire. On ne ſe fait point à Rome une honte de tendre la main, & l'on peut dire que c'eſt ici la grande école des mendians. Sa Sainteté a daigné me promettre qu'elle me feroit donner tous les ſecours que je pourrois deſirer. J'ai demandé à Monſign. Laurenti un libre accès à la bibliotheque des manuſcrits grecs du Vatican, ce que j'eſpére obtenir; quoique je n'en aie pas beſoin juſqu'à préſent.

Cette préſentation dont je ne voulus pas être

redevable à M. le Gouverneur, & dont il ne fut même pas inſtruit avant qu'elle eut été faite, eſt en même temps cauſe qu'il n'oſe plus me faire certaines propoſitions. Cependant je n'ai pu me refuſer à être préſenté au Cardinal Paſſionei, mais ſeulement dans la vue de m'obtenir l'entrée de ſa bibliotheque. S. E. me reçut comme un étranger; c'eſt à dire, avec cette politeſſe qu'un homme de lettres doit à un autre. Ce Cardinal ne ſe ſoumet point dans ſa vie privée au cérémonial en uſage à Rome. Quoique ſa bibliotheque ne ſoit pas publique, il eſt néanmoins défendu à tous ceux qui la fréquentent d'ôter leur chapeau ou de ſe tenir la tête découverte lorſqu'il y vient; & c'eſt ce que S. E. me dit auſſi, lorſqu'elle me conduiſit elle-même à ſa bibliotheque pour me faire voir ſes manuſcrits. Je demandai au Cardinal de combien de volumes étoit compoſée la bibliotheque Campini quand il l'acheta, comme le dit Lenglet du Freſnoy. Il me répondit qu'il n'en avoit pas fait l'acquiſition, & me demanda à voir le paſſage où cet Ecrivain avance ce fait dans ſa *Méthode d'étudier*, &c. Il m'en témoigna ſa ſurpriſe, en ajoutant qu'il avoit beaucoup connu du Freſnoy, qui étoit tombé dans ſa cheminée où il avoit été brûlé, faute de ſecours.

Je puis comparer la bibliotheque de ce Cardinal à celle de V. E. ſans pouvoir dire laquelle eſt la plus nombreuſe. Il n'y a aucune différence pour la ri-

cheſſe de la relieure : la plupart des livres ont été reliés en France. J'ai ici, comme je l'avois à Nöthenitz, la liberté de parcourir tout à mon aiſe, depuis neuf heures du matin juſques à midi ; quelqu'autres ſavans jouiſſent de la même faveur ; laquelle néanmoins eſt difficile à obtenir, car tout y eſt ouvert juſqu'aux manuſcrits même. Cette bibliotheque à vue ſur *Monte Cavallo*, où demeure le Pape. Dans la premiere ſalle, & il y en a quatre, ſont tous les Auteurs Grecs & Romains, & quelques mille volumes de mélanges qui ſont des pamphlets reliés enſemble ſans ſuite ni ordre. Le Cardinal fait beaucoup de cas du catalogue de V. E., dont les quatre premiers volumes ſe trouvent dans ſa bibliotheque ; & S. E. a appris avec plaiſir qu'il en avoit paru deux nouveaux volumes, comme je le crois. Il deſire que V. E. puiſſe vivre encore long-temps, pour achever un travail auſſi précieux. Que n'ai-je, dit-il, appris l'allemand pour pouvoir lire ſon Hiſtoire !

On dit que M. Mengs recevra ordre de la Cour de Dreſde de ſe rendre à Naples, pour y peindre la famille royale. Si cela a lieu je partirai avec lui. Le Roi de Pruſſe qui commence avec beaucoup d'ardeur à former une galerie, a donné des ſujets à M. Mengs pour deux grands tableaux, ſavoir, le Jugement de Paris & le Combat des Lapithes. On attend ici de nouveau la Margrave de Bareith. Ces jours derniers on a

trouvé quelques antiquités dans la ville du Comte Perucchi; & l'on fait, pour ainſi-dire, tous les jours de pareilles découvertes.

Le Pape a formé pour lui-même une bibliotheque particuliere, qu'il doit léguer à l'Inſtitut de Bologne, & laquelle, à ce qu'on dit, contiendra particuliérement les Hiſtoriens de l'Egliſe.

Peut-être que V. E. manque pour ſon Hiſtoire quelques renſeignemens ſur le tombeau d'Otton II; je m'occuperai à les raſſembler pour les lui faire paſſer.

Je ſuis avec une éternelle reconnoiſſance & un profond reſpect, &c.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 7 Juillet 1756.

JE prie V. E. de me permettre de lui adreſſer quelques lignes; je prendrois plus ſouvent cette liberté, ſi l'on n'avoit pas défendu à notre Miniſtre, à Rome, de ſe charger d'autres lettres que de celles qui ſont pour le Roi ou pour la Cour.

Je me porte bien, je ſuis content, & je jouis, par les ſoins du Pere Confeſſeur du Roi, de ce qui m'eſt néceſſaire; je ſuis par conſéquent libre, ce qui vaut mieux que tout le reſte. J'emploie

mon séjour dans cette ville selon mes moyens, & je préfere mes études à l'exercice des langues & aux avantages que je pourrois retirer des sociétés. On ne manque pas ici d'occasions de se faire connoître, & les trésors de Rome ne sont pas encore épuisés; mais il me faudroit seulement la bibliotheque de V. E. & la tranquillité dont je jouissois à Nöthenitz. que je ne retrouverai jamais. Que je me croirois heureux si, après avoir fini mon pélérinage, il m'étoit permis de me retirer dans cet heureux séjour. Cependant il me faut deux ans pour remplir les plans que j'ai formés de différens ouvrages; car il est absolument nécessaire d'écrire sur le lieu même; & les grandes erreurs des Ecrivains qui ont parlé de l'antiquité, viennent principalement de ce qu'ils n'ont songé à écrire qu'après avoir quitté l'Italie. J'ai vu quelques galeries plus de dix fois, en faisant toujours mes remarques sur le lieu même; & cependant je me trouve encore plusieurs fois dans le doute, quand je veux commencer à écrire.

Je compte passer, s'il plait à Dieu, la plus grande partie de l'automne & de l'hiver prochain à Naples, & l'été à Florence. Mon ouvrage a donné occasion à une correspondance ouverte avec M. de Stosch, qui y demeure; cette nouvelle connoissance pourra m'être fort utile à Florence.

J'ai jetté sur le papier le plan du premier ouvrage que je fais à Rome, sur la *Restauration*

des ſtatues antiques, où l'on trouvera, j'eſpére, beaucoup de choſes nouvelles; & j'ai déja commencé à travailler à un grand ouvrage intitulé: *Du Goût des Artiſtes Grecs*. Je me propoſe en outre de donner une deſcription des galeries de Rome & de l'Italie, dans le goût de celle que nous avons de Richardſon, qui n'a fait que parcourir Rome. J'avois auſſi intention de prendre quelques anecdotes grecques au Vatican; mais il n'eſt pas poſſible d'y parvenir. On communique bien les manuſcrits des ouvrages qui ont été publiés, mais il n'eſt pas poſſible d'obtenir les autres. J'ai corrigé quelques inſcriptions grecques, & voilà tout ce que j'ai pu faire dans ce genre.

Le Cardinal Paſſionei deſire beaucoup de recevoir les derniers volumes du catalogue de V. E., je veux dire ceux qui ont paru depuis mon départ. J'ai été trop empreſſé à lui offrir, la premiere fois que je lui parlai, d'écrire à V. E.; & il m'en a fait reſſouvenir il y a quelque temps. Il les auroit déja fait venir, ſi je ne lui avois pas donné l'eſpoir de les obtenir de vous-même. Il ſe trouve maintenant à la campagne à Fraſcati, d'où il doit revenir dans quinze jours. Sa bibliotheque, qu'il croit être la plus conſidérable qu'aucun particulier ait au monde, doit néanmoins céder le rang à celle de Nöthenitz. Il ſe peut que ſa collection de bibles ſoit plus conſidérable. Il regarde comme la plus rare une Bible Eſpagnole de 1553, imprimée à

Ferrare

Ferrare en Italie (1). Il se réjouit quand il trouve l'occasion de faire voir qu'il connoit mieux ses livres que son pauvre Bibliothécaire, qui est un Abbé françois. Il monte par-tout avec moi pour chercher ce que je demande.

Je viens de faire un voyage à Frascati, Tivoli, & autres lieux dans les environs de cette ville. On n'est pas plutôt sorti du séjour triste & désert de Rome, qu'on se trouve dans les campagnes les plus agréables du monde, mais qui sont un peu montueuses. On se rend d'un endroit à l'autre par des forêts de lauriers. Les beautés de la nature ne peuvent se décrire; mais on y est si mal servi qu'il faut porter avec soi des couteaux, des serviettes, des draps de lit, &c. pour ne pas mourir de dégoût. La Villa Hadriani est ce qu'on peut voir de plus surprenant; les ruines s'étendent à

(1) C'est aussi véritablement la plus rare & la plus ancienne de toutes les Bibles espagnoles imprimées. En voici le titre entier : *Biblia en lingua Espannola, traduzida palabra por palabra de la verdad Hebrayca, por muy excelentes Letrados. Vista y examinada por el Officio de la Inquisicion, con Privilegio del Illustrissimo Sennor Duque de Ferrara. En Ferrara, a costa y despesa de Yom. Tob. Atias hyo de Levi Atias Espanol. en 14 de Adas 5313 (1553) in-fol.* Cette traduction est si littéralement faite sur le texte hébreu qu'elle en est inintelligible, ainsi que celle d'*Aquila* l'est en grec. L'Edition d'Amsterdam de 5371 (1611) est suivie exactement sur celle de Ferrare. N. de M. D.

trois milles d'Italie. On voit quatre à cinq temples à moitié conſervés, qui s'y trouvoient renfermés. A l'entrée de la Villa on voit ce qu'on appelle le *cento camere*, où l'on croit qu'ont logé les gardes Prétoriennes. Ce ſont cent voûtes qui n'ont rien ſoufferte par les injures du temps. On ne pouvoit pas paſſer autrefois immédiatement de l'une ces voûtes à l'autre ; ce qui fait croire qu'il a regné une galerie tout du long pour aller à ces chambres ; de ſorte qu'une ſeule ſentinelle, placée à l'entrée de cette galerie, pouvoit les garder toutes. Dans des temps poſtérieurs on a percé les murs, de maniere qu'on peut maintenant entrer de l'une de ces chambres dans l'autre. Les Jéſuites & le Comte Fede poſſédent la plus grande partie de ces ruines ; & les premiers y recueillent un vin excellent, qui ſe conſerve dans un ancien temple. Le plus extérieur de ces ruines eſt le théâtre, dont on peut encore compter tous les gradins. On doit s'y frayer le chemin à travers des ronces & des épines, remplies de ſerpens & de couleuvres. Tivoli m'eſt devenu précieux par quelque choſe qu'on n'y avoit pas encore remarqué. Je ne crois pas qu'on trouve dans l'Italie un plus beau ſang ; & il n'eſt même pas rare d'y voir un profil grec.

Je me recommande à la continuation des bontés de V. E. ; un de mes ſouhaits eſt de lui faire ma cour à mon retour dans la patrie. Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1757.

Je faiſis avec empreſſement l'occaſion que m'offre le Cardinal Paſſionei de faire partir ma lettre avec les ſiennes, pour renouveller à V. E. les ſentimens de ma ſincere & éternelle reconnoiſſance. Je me rappelle ſans ceſſe que n'étant rien, c'eſt au ſervice de V. E. que j'ai commencé à être quelque choſe & que le bonheur dont je jouis actuellement ici, je le dois uniquement à la tranquillité & à la paix que j'ai goûtées à Nothenitz. Le Cardinal s'eſt réjoui comme un enfant en recevant les deux volumes du catalogue de V. E. que je n'ai pas encore vus. Lorſqu'il me demandera ce qu'il pourroit vous envoyer en retour, j'aurai ſoin de lui indiquer des livres qui manquent à la bibliothéque de Nothenitz, & qu'on ne peut avoir qu'ici.

Ce Cardinal ne paroît pas actuellement trop content de moi. Il voudroit donner le catalogue de ſes manuſcrits, particuliérement des grecs, & il ſe trouve peu de perſonnes à Rome en état de s'occuper de ce travail. Les connoiſſances de cette nature ſont fort rares. Un Profeſſeur de la lan-

gue grecque du collége de la Sapienſe lit, à ce qu'il a dit à l'un de ſes amis, le nouveau teſtament en grec, pour ne pas perdre l'uſage de cette langue. C'eſt ſans doute plus ici que dans aucun autre ville du monde qu'on peut faire la connoiſſance de perſonnes d'un grand eſprit & de grands talents, mais qui n'aiment pas à ſe fatiguer beaucoup la tête. Le Cardinal A. m'a fait connoître à une ſociété de Savans qui s'aſſemblent tous les lundi, pour me guérir, dit-il, du prétendu préjugé que je m'étois formé à cet égard; mais cela n'a ſervi qu'à m'y fortifier davantage.

Enfin un vieux Peintre fameux ici (car ce n'eſt que de pareilles gens que j'ai recherché juſqu'à préſent), m'a fait faire la connoiſſance d'un Prélat, en qui j'ai trouvé l'homme qui me convenoit; & cette connoiſſance m'en a fait faire d'autres. Il ſe nomme Giacomelli, & a été chargé d'écrire un des volumes au ſujet des différends du Pape avec la Cour de Turin. Il a publié, depuis peu, deux tragédies d'Eſchyle & de Sophocle, avec la traduction italienne & des notes. Il tratravaille actuellement à une nouvelle édition de *Chryſoſtomi de Sacerdotio*. Il eſt ce qu'on appelle, *Canonico di S. Pietro & Capellano decreto del Papa* de Piſtojà en Toſcane. Nous nous propoſons de mettre enſemble au jour le diſcours grec de *Libanius* qui n'a pas encore été imprimé, ſur deux manuſcrits du Vatican & de la bibliothé-

que Barberini. Le Prélat n'en veut avoir qu'une petite partie pour me laiſſer le reſte. En attendant, je me ſuis chargé de beaucoup de travail. Mon ouvrage ſur la reſtauration des ſtatues anciennes & autres ouvrages de l'antiquité étoit déja prêt à être imprimé ; mais je commence à le retravailler de nouveau. Le ſecond ouvrage eſt la deſcription des plus belles ſtatues qu'il y ait au monde, ſavoir, celles qui ſont au Belvedere, qui a toujours été le principal objet de mon travail ; mais il ſe paſſera peut-être encore bien du temps avant que je puiſſe y mettre la derniere main. Je raſſemble en même temps des matériaux pour une *Hiſtoire de l'Art* ; c'eſt qui m'oblige à relire tous les anciens Auteurs grecs.

Je deſire comme un grand bonheur de voir ici le jeune Comte : je me flatte de pouvoir lui rendre le ſouvenir de Rome agréable pendant toute ſa vie. Ce ſeroit pour moi une occaſion de témoigner en quelque ſorte ma ſincere reconnoiſſance au bienfaiteur qui m'a tiré de l'obſcurité & de la pouſſiere de l'école. Aucun voyageur n'auroit vu avec plus de profit les tréſors de l'antiquité & les chefs-d'œuvre des Modernes. Je ſais combien la plupart de nos Seigneurs allemands, ainſi que ceux d'autres pays quittent Rome ſans avoir connu le vrai beau & le ſublime de l'Art, & ſans avoir formé leur goût, par la vue des grands modéles.

Je prie V. E. de pardonner la liberté avec laquelle j'ofe écrire à un grand-homme & à mon maître. Les dernieres paroles qu'elle daigna m'adreffer à Dahlen, où elle me montra tant de bonté, m'enhardiffent à lui dire ce que je penfe, fans trop méfurer mon ftyle.

Les grands malheurs qui affligent notre patrie me caufent beaucoup de chagrin ; mais ils n'ont pas encore troublé ma tranquilité extérieure à Rome. Je plains le pauvre pays ; mais mon ami & mon protecteur, qui tient fa parole, a foin de moi, & au moment où je m'y attendois le moins, j'ai vu arriver de nouveaux fecours. J'ai reçu il y a quelques femaines la troifieme lettre de change de cent écus. Je compte employer le refte de cet argent à aller au mois de Mars à Naples; & fi j'ai le bonheur de recevoir encore quelque argent, j'irai alors à Florence; voyage auquel M. de Stofch, qui eft devevu mon grand ami, m'invite beaucoup ; je crois même qu'il m'offrira fa table.

Dans l'incertitude où je me trouvois, il y a quelque temps, je fis offrir mes fervices au Cardinal Archinto, Secrétaire d'Etat; ce Prélat m'en témoigna beaucoup de fatisfaction, & me propofa un logement dans fon grand palais de la Chancellerie, qu'il doit occuper après la mort du Pape, & où il fera alors placer fa bibliothéque. Mais comme j'attendois quelque fervice plus important du pouvoir qu'il a, plus que tout autre, dans le Sacré

Collége, & que je jouiſſois depuis quelque temps d'un logement & de toutes les commodités poſſibles, ſans qu'il m'en coutât rien, je retirai doucement ma parole; & l'état incertain où ſe trouvoit le Pape, donna à ma conduite une apparence moins défavorable. Je n'eus cependant pas plutôt reçu mon argent que je demandai moi-même à occuper l'appartement qu'il m'avoit offert; quoique je me privaſſe par-là de grands avantages, puiſque je n'avois pas eu juſqu'alors beſoin de penſer à ma table. J'ai donc ſoin des livres de ce Cardinal & je me trouve libre ſans être à charge à perſonne. Tout eſt à bon marché à Rome, excepté ce qui regarde l'habillement.

Nous aurons ſans doute un conclave au printems prochain. Il eſt bien vrai que le Pape ſe trouve un peu mieux, mais il ne peut plus vivre long temps. On bâtit déja au conclave pour les Cardinaux, & le Pape deſire d'en voir les préparatifs. S. S. ne peut faire aucun bien à ſes Neveux, car le Cardinal V***. n'a rien laiſſé; c'eſt ce qui fait qu'il eſt haï de tous les Romains. Mais le Cardinal Archinto gouverne les affaires comme un parfaitement honnête homme, & ſe voit aimé de tout le monde. Je me ſuis beaucoup réjoui d'avoir trouvé dans ſes livres l'*Hiſtoire de l'Empire* de V. E.: daigne le ciel nous accorder que ſa Muſe continue un ſi grand ouvrage. Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1757.

La gracieuse réponse de V. E. m'a été envoyée le premier de ce mois par le Cardinal. Il se trouvoit alors à son hermitage de Frascati, ce qui a été cause que j'ai reçu cette lettre si tard. Le Cardinal m'a donné aussi à lire la lettre que V. E. lui a écrite ; & comme après avoir dîné chez S. E., nous avons fait ensemble un tour dans sa voiture, nous ne nous sommes entretenus que de la personne de V. E. & de sa magnifique bibliothéque. Ce Cardinal m'a donné pour V. E., le grand ouvrage du Pape *de Synodo diœcesana*, en grand papier in-folio, bien relié & tiré de sa bibliothéque ; avec la nouvelle édition de son *Actor. Apost. Helvet.* Il m'a conduit ensuite chez moi avec ces livres. Je lui fis comprendre que V. E. s'étoit informée des ouvrages du Pape ; sur quoi S. E. s'offrit de saisir le premier moment, comme il s'exprima, où Sa Sainteté seroit d'humeur à obliger, pour les lui demander en présent pour la bibliothéque de Nöthenitz. C'est en général un excellent homme, & un ami sincere de la vérité. Un seul exemple suffira pour

vous faire connoître son caractere. Je ne fais aucune difficulté d'écrire ceci à V. E., parce que la chose est vraie, & que j'ai la plus grand vénération pour ce Prélat. En sortant nous rencontrames un Cardinal dans sa voiture. « Con» noissez-vous cet homme, me demanda-t-il ?— » Oui, de vue, lui répondis-je. Monsieur, con» tinua S. E,, il faut apprendre à connoître les » gens à fond. Ce Cardinal est un misérable..... » &c..... N'est-il pas vrai, Monsieur, que ce dis» cours vous surprend ? C'est ainsi qu'on parle » à Rome, ajouta-t-il, le seul endroit au monde » où il soit permis d'exprimer si librement sa pen» sée ; comme je puis l'assurer avec certitude, » parce que j'ai passé quelque temps dans toutes » les Républiques de l'Europe. Votre Eminence, » répondis-je, oublie pour le moment la sainte » Inquisition. Ne m'en parlez pas, reprit-il. » Mais vous devez savoir, continua-t-il, qu'à » moins de dresser une chaise dans la place d'Es» pagne à Rome, pour y enseigner publique» ment que le Pape est l'Antechrist, on n'a rien » à craindre ici de ce tribunal. Pour le reste » on peut dire ce qu'on juge à propos sans être » inquiété par qui que ce soit. Les temps de » Pie V ne sont plus, & l'esprit de la tolérance » chrétienne est devenu plus général ici ». — Si ce Prélat avoit plus d'ambition qu'il n'en a, on ne doute point qu'il ne parvint un jour au

Pontificat, étant généralement craint & estimé. Je le desire beaucoup; car quoiqu'il m'ait d'abord reçu avec beaucoup de froideur, je me vois maintenant assuré de sa protection; & je pourrois me flatter de grands avantages, s'il remplissoit la premiere dignité de l'Eglise. L'estime qu'il me témoigne, a un peu intrigué le Cardinal A. Je travaille pour lui sans exiger aucun salaire, & dans la ferme résolution de ne rien accepter qu'à la derniere nécessité. Je ne me fais jamais voir dans son antichambre; & comme il m'y fit attendre pendant quelques heures, il y a environ quatre mois, je commençai à faire une grande mercuriale. J'étois, disois-je, un homme qui savoit apprécier le seul bien dont les êtres raisonnables fussent maîtres, c'est-à-dire le temps; & qu'il étoit indigne de moi de compter ainsi les carreaux de l'antichambre; tandis que j'étois peut-être la seule personne qui ne demandât rien au Cardinal A. oui, le seul qui n'acceptât rien de lui. Le Cardinal parut enfin, & me demanda si j'avois quelque chose de particulier à lui dire? Rien, répondis-je. S. E. resta un moment pensif, & comme elle vit que je ne voulois rien ajouter, elle continua son chemin. Pourquoi n'avez-vous pas parlé maintenant, me demanderent des Abbés & d'autres personnes de cette espéce? Je leur répondis, que la maniere d'interroger du Cardinal ne

m'avoit pas donné envie d'en dire davantage. Mais je m'apperçois que j'abuſe de la patience de V. E. en l'entretenant de ces bagatalles ; ce n'eſt que pour lui faire connoître que je n'ai pas encore dégénéré. En attendant j'ai trouvé dans le Cardinal un honnête homme, qui ne demande qu'à m'être utile, ſans en trouver les moyens. Je mettrai toujours ma liberté à un très-haut prix à Rome.

Quoique le Prince Electoral m'offre de nouveau une lettre pour la Reine de Sicile, & me demande ma derniere réſolution concernant mon voyage de Naples ; je ne puis cependant pas encore le faire parce que les moyens de ſubvenir aux frais, me manquent. Je travaille à faire publier ici, ainſi qu'en Allemagne, un petit ouvrage, c'eſt-à-dire, un eſſai ſur l'Hiſtoire de l'Art. Je crois qu'il eſt néceſſaire de commencer par là, parce que le traité de la reſtauration & de la réintégration des ouvrages des Anciens, & ce que j'ai encore entre les mains, ſeroit ſans cela inintelligible pour une grande partie des lecteurs. Ces recherches ſur l'Art des Anciens, qui offrent un champ encore inculte, ne me permettent pas de jouir des tréſors, après leſquels les Savans étrangers ſoupirent tant. J'ai à ma diſpoſition tout ce qui ſe trouve au Vatican, & je n'ai qu'à demander la clef des manuſcrits des Jeſuites pour l'obtenir. Je vais faire con-

noître à V. E. un livre qui n'est peut-être pas connu en Allemagne, & qu'on regarde ici comme le plur rare après le *Christianismo* de *Servet*; (1) savoir : l'*Architettura Militare* de Franc Marchi (2). Il n'y en a que deux exemplaires à Ro-

(1) Le titre de ce livre de Servet est : *Christianismi Restitutio*, &c. 1553 in-8°. Ce livre est très-rare ; & c'est le même qui fut brûlé publiquement à Geneve avec Servet. Mosheim, qui dans son *Historia Serveti* a discuté cette affaire avec la plus grande impartialité, a aussi porté un jugement équitable sur ce livre. N. de M. D.

(2) Ce livre est à tous égards fort curieux; mais il n'étoit pas aussi inconnu en Allemagne que le croyoit M. Winckelmann; du moins y en avoit-il un exemplaire dans la bibliothéque électorale de Dresde. Il a été imprimé à *Brescia* en 1599, grand in-folio, avec beaucoup de planches. Pour savoir s'il y avoit d'autres éditions de ce précieux livre, je consultai *P. Orlandi*, *Scrittori Bologn.* & *Haym*, *Notizia de' libri rari.* Le premier en indique une édition de 1577, dont Haym parle aussi, de même que d'une autre de 1600, toutes deux faites à Venise. Mais il n'est point parlé dans ces deux auteurs de la nôtre de 1599 à Brescia, dont il est fait mention dans le *Catalogo Bibliothecæ Barberinæ.* Je fus étonné qu'un livre dont il y a eu trois éditions pût être aussi rare ; & je fus plus surpris encore de ce que Vauban eut pu trouver le moyen de les acheter toutes les trois. Cela me fit penser, ou que les indications d'Orlandi & de Haym devoient être fausses, ou bien que Vauban n'avoit pas connu les trois différentes éditions. J'ouvris encore Fontanini, chez qui je trouvai aussi l'édition de Venise, & j'appris en même-temps qu'il

me, dont le Vatican en possède un, qui lui a été legué, il y a quelques années. On dit que Vauban a pris ce qu'il a fait de mieux dans cet ouvrage, & qu'il en faisoit acheter tous les exemplaires qu'il pouvoit trouver. On en a offert un pour cinquante ducats au Cardinal Passionei.

Le digne Cardinal Alexandre Albani, aura sans doute une grande prépondérance au prochain conclave, mais qui ne se tiendra pas encore de si-tôt. Je desire beaucoup ce changement, parce que ce Cardinal veut être mon protecteur. En attendant on ne manque pas de moyens de m'être utile. Il y a ici un nombre infini de pensions pour les nouveaux convertis, qui la plupart sont données à des personnes qui en sont indignes. Leo

---

y avoit encore d'autres éditions de ce livre, mais moins estimées. Enfin Apostolo Zeno, l'éditeur le plus moderne & le plus savant de ce livre, a éclairci tous mes doutes & justifié mes soupçons contre Orlandi & Haym. Dans une note savante *page 396 seqq.* il dit expressément, qu'Orlandi & Haym se sont trompés & qu'il n'y a de cet ouvrage admirable qu'une seule édition, savoir celle de Brescia 1599, qui contient & le texte & les planches. Il indique en même-temps la raison, pourquoi on a faussement cru qu'il y en avoit plusieurs éditions, qui est, que quelques années auparavant on avoit vendu les planches seules sans le texte. On peut trouver à la page indiquée, ce que Zeno dit de la rareté de ce livre, & de l'adresse qu'ont eu quelques Ingénieurs françois de s'attribuer le travail du savant Bolonois. N. de M. D.

Allatius eſt toujours pour moi un exemple qui me décourage beaucoup. Il eſt peu connu, quoiqu'il faudroit qu'il le fut généralement, pour faire ſentir l'ingratitude que les plus illuſtres Savans ont éprouvé de leur ſiécle, que ce grand homme eſt parvenu à l'age de ſoixante quinze ans à n'avoir que ſept écus de penſion, quoique admiré de Rome & du monde entier. C'eſt à cet age auſſi qu'on lui donna ſeulement la place de *Cuſtode* du Vatican. J'ai appris ces détails & pluſieurs autres plus circonſtanciés dans les lettres écrites de ſa propre main, qui n'ont pas encore été imprimées.

J'en reviens à ce qui me regarde perſonellement, car il faut que je diſe tout à mon généreux bienfaiteur. Je ne pourrai pas être plus long-temps à la charge du Pere Confeſſeur, qui juſqu'à préſent m'a prêté ſi amicalement du ſécours. Je deſire cependant beaucoup pouvoir reſter à Rome, juſqu'à ce qu'il arrive quelque changement dans le gouvernement, auquel mes amis me renvoyent. Si alors on ne penſe pas à moi, j'ai réſolu de me mettre dans quelque Ordre inſtruit, où l'on me diſpenſe des offices du chœur, pour goûter le repos & n'avoir plus beſoin de qui que ce ſoit; car la malheureuſe guerre de Saxe ne me permet plus de rien eſpérer de ce côté là.

Je garderai chez moi le préſent du Cardinal,

en attendant la bonne humeur du Pape. J'y joindrai alors la ſavante édition du *Chriſtomi*, *de Sacerdotio* de mon ami, Mſg. Giacomelli, pour en diſpoſer ſuivant les ordres de V. E. Je ſuis &c.



A M. FRANKEN.

LETTRE I.

Rome, le 7 Décembre 1755.

JOIE & ſanté à mon ami ! Après un voyage de deux mois, je ſuis arrivé à Rome le 18 Novembre joyeux & en bonne ſanté. La partie la plus agréable de mon voyage a été dans le Tyrol, & dans le canton de Baviere que j'ai eu à traverſer depuis Augsbourg. J'ai été plus content dans un village ſitué au milieu des montagnes couvertes de neige, que dans l'Italie même. On n'a rien vu de ſingulier & d'étonnant, quand on n'a pas vu ce pays avec l'œil obſervateur dont je l'ai conſidéré. On trouve ſur les plus hautes montagnes des chemins auſſi commodes que dans une chambre. Les Payſans du Tyrol, armés de marteaux de fer, abattent les pierres de taille pour les reduire en gravier.

Toutes les demi-lieues on trouve au pied des montagnes d'une beauté agreste, de grandes auberges, même dans les endroits où il n'y a point de village, où regnent la propreté & l'abondance. Les lits ne manquent nulle part, & l'on est par-tout servi en argenterie. Nous nous sommes quelquefois trouvés vingt personnes à table sans que les couverts manquassent. Mais à peine est-on entré dans le Trentin, que la malpropreté & la misere succédent à ces commodités. Il y a néanmoins par-tout de belles personnes, & toutes les filles que j'ai vues à Bolsano étoient jolies, je puis même dire belles. Dans le Trentin & en entrant sur le territoire de Vénise, les chemins dans les montagnes sont si mauvais, que nous avons mis un jour entier pour faire deux miles d'Allemagne.

Vénise est une ville dont l'aspect étonne au premier abord, mais cette surprise cesse bientôt. Les plus belles maisons sont pour la plupart situées sur le grand canal, & il faut prendre une gondole pour les voir. Les autres rues sont, en général, si étroites, qu'on ne peut y marcher que deux ou tout au plus trois personnes de front; & les maisons sont hautes, mais fort mal bâties. Le climat de Vénise me parut trop froid, ce qui me fit quitter cette ville plutôt que je ne me l'étoit proposé. Je n'ai pas vu la bibliothéque de S. Marc. Zanetti étoit à la campagne.

Il y a à Venife quelques églifes qui font plus belles que celles de Rome. On n'en voit aucune à Rome dont le portail foit de marbre, comme on en remarque à Venife. Les églifes de Rome ne font pas non plus fi riches en tableaux. J'étoit logé *allo fcudo di Francia*, où le Margrave de Bareith avoit refté, & qui paffe pour la plus grande auberge de la ville. L'hôte eft Allemand. Je n'ai quitté Bologne qu'à regret. J'ai refté cinq jours dans la maifon de M. Bianconi; mais j'ai été obligé de profiter d'une occafion favorable. Tout étoit encore verd jufqu'à Bologne, & les orangers étoient même en fleurs dans les jardins. J'y ai vu deux belles bibliothéques : celle de S. Salvador qui eft un tréfor d'anciens manufcrits, parmi lefquels fe trouve le *Codex Lactantii* qui a plus de 1200 ans. L'autre eft celle du couvent des Francifcains, mais qui ne confifte qu'en livres imprimés. De Bologne j'ai pris par Ancone & par Lorette, & j'ai refté onze jours en voyge, que j'ai paffé avec beaucoup d'agrément. Il étoit feulement dommage que mon compagnon de voyage, bourgeois de Bologne, ne parlât que fon patois que je ne pouvois comprendre. J'ai plus dormi que veillé pendant toute la route. Il faut favoir furmonter toute efpece de dégoût quand on voyage dans ce pays. Les derniers jours nous marchames prefque toujours cinq voitures de

compagnie, de ſorte que nous nous trouvions le ſoir quatorze perſonnes à table. Il y avoit dans la compagnie un Carme de Bohême, qui jouoit fort bien du violon, de ſorte que nous danſions quand le vin étoit bon. En approchant de la campagne de Rome, nous nous apperçumes de la mauvaiſe qualité de l'air. Deux perſonnes de la compagnie eurent la bouche tellement enflée pendant la nuit & ſouffrirent tant, qu'elles furent obligées de garder le viſage emmailloté pendant toute la matinée. A trente & quelques lieues d'Italie (dont cinq ou ſix font la mille d'Allemagne) de Rome, où commence la *Via Conſularis Flamina*, cette belle ſcene ſe change en un triſte ſpectacle. C'eſt un véritable déſert où l'on voit à peine un arbre. Par-ci parlà quelques ſarmens de vigne ſe trainent ſpontanément ſur les champs ; mais on n'apperçoit pas un ſeul habitant. Cette ſolitude dure juſqu'à ce qu'on arrive aux maiſons de campagne de Rome. On m'a ſaiſi pluſieurs livres à la douane de cette ville ; qu'on m'a néanmoins rendu quelques jours après, aux Œuvres de Voltaire près, que je n'ai pas encore de retour : je ne crains cependant rien ; mais je ne veux avoir aucune obligation au Gouverneur de Rome.

Mon plus grand bonheur eſt d'avoir été chargé d'une lettre pour M Mengs, qui m'a rendu & qui me rend encore tous les ſervi-

ces d'un vrai ami. Sa maiſon me ſert d'azile, & je ne ſuis nulle part plus content que chez lui. Je me vois libre juſqu'à préſent, & j'eſpére de reſter libre. Je ſuis toujours habillé de même, & je vis en Artiſte; je paſſe même pour tel dans les endroits où l'on permet aux jeunes Artiſtes d'étudier, tel que le Capitole, où eſt le vrai tréſor des antiquités de Rome en ſtatues, ſarcophages, buſtes, inſcriptions &c.; & l'on peut y paſſer en toute liberté la journée. On va partout à Rome ſans cérémonie, car c'eſt la mode. Je ne dîne qu'avec des Artiſtes françois & allemands, mais je regrette beaucoup la cuiſine allemande. Le matin & l'après midi on ſe rend dans un café public où la taſſe de café ſe vend ſix pfenning de Saxe. On peut facilement ſe paſſer de feu ici, & mes fenêtres ſont ouvertes toute la journée; mais comme je ne dors pas bien & que je me leve de bonne heure, je fais du feu & prends mon thé.

Quoique je ne faſſe que parcourir Rome depuis quinze jours que j'y ſuis, je n'ai pas encore vu la moitié de ce qu'il y a à voir, & entr'autres aucune bibliothéque. Comme le temps eſt toujours à la pluie ici pendant l'hiver on ne ſort qu'avec un grand parapluie, qu'on porte même ſous le bras quand il fait beau.

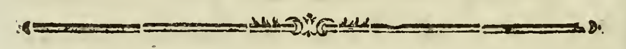
L'expérience m'a appris qu'on ne raiſonne que fort mal des ouvrages des Anciens d'après les

livres ; & je me ſuis déja apperçu de pluſieurs erreurs que j'ai commiſes. Je déſirerois d'entendre un jugement impartial ſur mes deux ouvrages qui ont été publiés, à ce que je crois. Je n'ai reçu aucune lettre depuis que je ſuis parti de Dreſde. J'ai vu le Pape ; j'avois preſque oublié de vous dire cette nouvelle importante. Je ſuis pour la vie.

Votre fidele ami
WINCKELMANN.

Pittore Saſſone di nazione,

Comme il eſt dit dans la permiſſion que j'ai obtenue pour voir le Capitole.



LETTRE II.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1756.

VOUS avez ſans doute reçu la premiere lettre que je vous ai écrite de Rome. Elle eſt partie, autant que je m'en ſouviens, ſous l'enveloppe de M. Bianconi. Il y a environ huit jours que j'ai reçu une ſeule lettre du Pere Confeſſeur (le Pere Rauch), datée du 15 Décembre. J'étois fort in-

quiet avant la réception de cette lettre, dans laquelle on me promet de pourvoir à mon entretien. Mais j'aurois desiré recevoir en même-temps des nouvelles & de vous & de notre cher Oëser. J'espérois qu'on m'auroit envoyé aussi quelques exemplaires de mes ouvrages; je crains fort maintenant de ne pas obtenir l'approbation du public. J'aurois peut-être mieux fait de ne plus écrire. Je tâcherai néanmoins de réparer cela par un autre petit ouvrage auquel je travaille actuellement, & qui n'est qu'un essai d'un grand ouvrage que M. Mengs & moi avons projetté de faire ensemble. Je n'ai pas encore trouvé de bibliothéque plus utile à mes recherches que celle du palais Corsini rassemblée par le Pape Benoît XIII; il est fâcheux seulement que j'aye trois quarts de lieu à faire pour y aller, & autant pour revenir. Elle est dans la maison où a demeuré autrefois la Reine Christine. Il n'y a ici aucune bibliothéque publique qui approche de celle de M. le Comte de Bünau; & il me paroît fort dur de ne pouvoir demander qu'un seul livre à la fois, parce que toutes les armoires sont fermées avec des portes de fil d'archal. Je devois cependant être content, parce que je n'espérois pas trouver mieux ailleurs (car je n'ai pas encore vu la bibliothéque Imperiale ni celle de Barberini); lorsque par une lettre de M. Bianconi je fis la connoissance du premier Médecin du Pape. Ce digne vieillard (M. Lau-

renti) me fit ſavoir, ſans que je m'y attendiſſe, qu'il m'avoit obtenu une audience du Saint Pere. Il y a douze jours qu'elle a eu lieu. Sa Sainteté m'aſſura de ſa protection, & promit de favoriſer toutes mes recherches. Elle me diſpenſa de lui baiſer le pied. J'ai cherché à profiter de cette bonne diſpoſition, en priant M. Laurenti de me faire avoir l'entrée de la bibliothéque des manuſcrits au Vatican; ce qu'il m'a fait eſpérer. Cet événement a donné une nouvelle tournure à mes affaires. On doit me ménager, parce qu'on ignore ce qui s'eſt paſſé à mon audience, & ce que Sa Sainteté a pu me promettre. Quoique je me fuſſe déclaré contre toute eſpéce d'engagement, j'ai permis néanmoins qu'on me préſentat au Cardinal Paſſionei, qui m'a reçu avec une politeſſe extraordinaire. Il m'a conduit lui-même dans ſa bibliothéque; & comme un Abbé qui y écrivoit vouloit ôter ſon chapeau, & que le Cardinal refuſa de s'avancer avant qu'il ne ſe fut couvert; S. E. me dit qu'on devoit bannir tous complimens de la république des lettres; & pour mieux me prouver cette liberté, il parla long-temps avec le jeune homme ſans que celui-ci osât toucher à ſon chapeau. Il faut que vous ſachiez, mon cher ami, qu'il eſt d'uſage ici de ſe couvrir, même dans la chambre de ceux à qui l'on rend viſite. Ce Cardinal m'a accordé pleine liberté dans ſa bibliothéque, où rien n'eſt fermé, & j'y ſuis autant à mon aiſe qu'à

Nöthenitz même. Elle n'eſt pas fort éloignée de mon appartement, & ſe trouve ouverte tous les matins depuis neuf heures jusqu'à midi. C'eſt un Abbé françois qui en eſt Bibliothécaire. Le Cardinal ne paroît point aimer les Romains —. — Il me montra un catalogue commencé de ſes manuſcrits, qu'il avoit fait faire par un Pere des Ecoles pieuſes qui eſt actuellement à Naples, & cet ouvrage m'étoit deſtiné : mais je crains les Grecs, dit Hector. La bibliothéque de S. E. paroît auſſi conſidérable que celle de Nöthenitz, & elle ne lui céde en rien pour la beauté des reliures qui ont été faites en France. L'arrangement & la diſpoſition ſont les mêmes que dans la bibliothéque de M. le Comte de Bünau. Le Cardinal n'a ceſſé de me parler de ſon catalogue, dont il a les quatre premiers volumes, & il a été charmé d'apprendre qu'il y en ait de nouveau paru deux volumes. J'eſpére maintenant obtenir l'entrée aux tréſors du Vatican, mais je n'ai pas encore le temps d'en jouir. Je ſuis de nouveau à l'attache ici comme je l'étois à Dreſde; & je ne prends ordinairement que le dimanche pour voir Rome. Je le fais dans la compagnie de quelques Artiſtes françois & allemands, avec qui je viſite preſque toujours deux galeries. Il a entr'autres un certain M. Harper, Payſagiſte de Berlin, qui eſt depuis environ trois ans à Rome, & en qui j'ai trouvé un bon ami. Je paſſe, pour ainſi dire, toute la

journée chez M. Mengs; je dîne du moins chez lui tous les jours maigres. Je ne prends le café que dans sa maison, & j'ai même mes livres & mes ouvrages dans sa chambre.

Mon ouvrage (1) a été traduit à Paris, & doit paroître dans le *Journal Etranger*, s'il n'y est déja. M. Wille, Graveur du Roi, vient d'écrire à une personne de ma connoissance pour s'informer à lui d'un savant appellé Winckelmann; en lui disant qu'il a part à cette traduction, dont le manuscrit a mérité l'approbation de toutes les personnes qui l'ont lu. Je lui ai écrit pour le prier de faire imprimer cet ouvrage séparément, afin de le faire connoître ici.

Je dois vous dire aussi quelque chose du temps. L'hiver est ici fort doux, & l'on croiroit être au printemps. Je n'ai encore apperçu de la neige que sur les montagnes du côté de Naples. Il a gelé un peu pendant deux nuits, mais vers le midi il fait si chaud qu'on sue. On voit dans plusieurs jardins les oranges pendus aux arbres. C'est vers le milieu de Février que les fleurs commencent ordinairement à paroître ici. Tous les Jardins sont remplis de lauriers, d'orangers, de cyprès, &c. On a du bon vin à 5 bajocchi ou 18 pfenning la

(1) Réflexions sur l'imitation des ouvrages des Grecs, &c.

meſure. Il y a un certain vin qui croit dans les environs de Genzano, qui a un goût & un parfum d'ambre & d'herbes aromatiques, dont les deux meſures de Saxe ſe vendent à peu-près 15 bajocchi. Ce qui me fait le plus de plaiſir ce ſont les broccoli, qui ſont une eſpéce de choux rouges quant à la couleur, mais la plante en reſſemble au chou-fleur. On les mange bouillis avec de l'huile & du vinaigre. Une autre fois je vous en dirai davantage.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 20 Mars 1756.

J'AI formé le plan d'un grand ouvrage ſur le goût des Artiſtes Grecs. Comme ce travail demandera quelques années, & que je devrai relire de nouveau pluſieurs anciens Auteurs, ce que j'ai déja commencé à faire par Pauſanias. J'eſſayerai d'abord par un volume, pour parler des ſtatues du Belvedere. Le commencement en eſt déja fait. Cet ouvrage m'occupe tellement, que j'y penſe par-tout où je ſuis. J'ai payé, comme il eſt d'uſage, une certaine ſomme d'argent, pour voir, quand je le voudrois, l'Apollon,

le Lacoon &c., afin de donner plus d'essor à mon esprit, par la vue de ces ouvrages. Le Belvedere est à un grand quart de lieue de ma maison. Je ne pourrai néanmoins en tirer aucun résultat certain, avant d'avoir fait le voyage de Naples ; car ce ne sera sans doute que par la comparaison des monumens d'Herculanum, que je pourrai déterminer le temps auquel ces statues ont été faites. Les occupations que je me suis données, sont cause que je passe de nouveau mon temps dans des méditations solitaires, & que je dois me priver de toute société. La description de l'Apollon demande le style le plus sublime, & une élevation d'esprit au-dessus de tout ce qui tient à l'homme. Il est impossible de vous dire quelle sensation produit la vue de cet ouvrage. Je n'aurois jamais pensé à écrire sur rien, si M. Mengs & d'autres amis ne m'y eussent engagé ; je ne l'ai même fait d'abord qu'avec répugnance. D'ailleurs il n'est pas possible de voir les choses d'un œil attentif à Rome, quand on ne pense qu'à s'instruire soi-même. Je parlerai entr'autres dans la préface de cet ouvrage, du sort qu'ont eu ces statues dans le saccagement de Rome. On trouve dans un petit dialogue de Lud. Docle, qu'en 1527 les soldats firent du feu dans la loge de Raphaël, ce qui a gâté beaucoup de choses. Je vous prie de remarquer pour moi, par occasion, dans les

livres qui parlent de la priſe de Rome en 1527, ce qui y eſt dit de ces ſtatues & du dégat cauſé au Belvedere, nommé alors *il Torre di Vento*. Je ne puis pour le moment vous parler de littérature. Je ne connois, pour ainſi dire, perſonne, & mon peu de facilité à parler me retient. Je perds ſans cela beaucoup de temps, ſi c'eſt le perdre que de ne pas l'employer à mon objet principal. Il m'échappe ſouvent de petits détails, ou bien après les avoir obſervés, il me vient quelque doute qui ne me permet pas d'être tranquille avant de m'en être éclairci de nouveau.

Pour voir une ville ou un palais il en coute toujours juſqu'à douze gros; il faut donc que je profite de certaines occaſions. Je pourrois remplir ſans peine pluſieurs feuilles de ce que j'ai obſervé en général à Rome; mais je veux conſerver cela juſqu'à ce que j'aie fait, s'il eſt poſſible, quelque choſe qui ſoit digne de la poſtérité: j'y péſerai tous mes termes.



LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 5 Mai 1756.

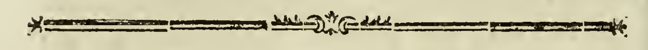
IL faut que je cherche à me mettre ſur un pied à ne plus dépendre de perſonne à l'avenir, & à ne vivre que du fruit de mon travail : j'ai formé pour cela différens plans. Je vois bien qu'on ne peut écrire ſur les ouvrage des Anciens ſans avoir été à Rome, & ſans avoir l'eſprit libre de tout autre objet. C'eſt un bonheur dont je jouis, grace à mon unique bienfaiteur ; les eſpérances que d'autres m'ont données de leur protection, & de me nommer leur agent, n'ont été que pures fanfaronades italiennes.— Le Cardinal Paſſionei, m'a demandé des nouvelles des deux derniers volumes de votre catalogue. Il m'eſt indifférent par quelle voie il les obtienne. Vous ſeriez étonné de la différence qu'il y a entre un Cardinal & la plupart des...... allemands. Ceux-ci ſe gonflent d'orgueil comme la grenouille de la fable ; tandis que je puis parler à celui-là le chapeau ſur la tête. C'eſt le plus aimable homme du monde ; bien entendu, néanmoins qu'il faut être libre.

Nous ſommes maintenant dans la ſaiſon d'aller voir les jardins de Rome & des environs. Mon ami ! je ne puis vous exprimer combien la nature eſt belle ici. On s'y promene à l'ombre de forêts de laurier, dans des allées de grands ciprès & ſous des berceaux d'orangers, qui ont plus d'un quart de lieue de long dans quelques villes, particulierement dans la ville Borgheſe. Plus on apprend à connoître Rome, plus on y trouve de beauté. Je ne ceſſe de faire des vœux de pouvoir finir mes jours ici ; mais il faudroit en même temps que j'y trouvaſſe un ſort aſſuré, ou que je puſſe reſter toujours libre. En général un homme qui ne demande rien, ou qui n'oſe rien demander eſt mieux reçu à Rome que le Prélat le plus hupé. Ecrivés-moi ſincerement je vous prie ce qu'on dit de mes ouvrages. J'ai toujours été dans la crainte, & j'y ſuis même encore ; car je n'ai pas eu aſſez de de temps pour bien digerer mes idées. Je ne puis rien dire de certain de mon voyage à Naples avec M. Mengs. Si le grand tableau d'autel (1) eſt achevé dans deux mois d'ici, nous partirons alors au commencement de Juillet ; ſi non je devrai remettre ce voyage au mois de Novembre, à cauſe des dangers qu'on a à

---

(1) C'eſt le tableau d'autel qu'on voit à Dreſde, & qui eſt d'une beauté admirable.

craindre de la chaleur. Il ne feroit pas prudent à moi d'y aller feul. Le plus grand bonheur dont je jouiffe à Rome, eft d'avoir fait la connoiffance de M. Mengs.



LETTRE V.

Au même *.

Rome, ce 25 Septembre 1756.

JE penfai aller à Naples vers la fin du mois prochain & y refter jufqu'au printems ; mais les triftes fituations de la Saxe ont dérangées tous mes deffeins. Souvenez-vous des petites recherches touchant le Vatican & le Belvedere. Je marche à grands pas pour achever cet ouvrage où j'en ai befoin. Le premier dont je vous ai donné quelque idée, a pris, ce me femble, la premiere forme ; mais je veux le laiffer meurir.

Nonum prematur in annum.

Le critique de Paris aura une réponfe, du côté où il le croit le moins. Naples m'en fournira les moyens.

(1) Cette lettre a été écrite en françois par M. *Winckelmann.*

Je fais toutes ſortes de découvertes. La ſemaine paſſée j'ai déterré deux noms d'Artiſtes Grecs ſur des ſtatues mêmes, qui ne ſont encore remarqués par perſonne.

LETTRE VI.

Au même.

Rome.

MON cher ami ! tout va bien à Rome au ſommeil près. O ! que n'ai-je des aîles d'aigle pour aller paſſer deux mois avec vous. Que de choſes n'aurois-je pas à vous dire! que de choſes n'entendriez-vous pas! ce qui ne ſe trouve pas dans les livres, & ce que Richardſon a ignoré. C'eſt encore le meilleur entre tous quoiqu'il ait beaucoup péché. Le petit ouvrage dont j'ai formé le plan à Rome (*De la reſtauration des anciennes ſtatues*), a pris ſa premiere forme. Je ne pourrai cependant y mettre la derniere main qu'après avoir été à Naples & à Florence. Mon ouvrage m'a procuré une correſpondance très-amicale, avec le Baron de Stoſch, qui demeure à Florence ; & je ſuis plein d'impatience de voir cette ville. Ce voyage ne pourra néanmoins pas avoir lieu avant l'été prochain ; car il s'en faut de beaucoup que j'aie fini mon travail à Rome ; &

je compte paſſer l'hiver à Naples. On a de nouveau trouvé beaucoup de ſtatues, mais je n'en ai rien appris de particulier. Pluſieurs de mes connoiſſances & entr'autres un eſſaim entier de jeunes Anglois y ont été depuis peu; mais il ne faut pas vous imaginer que les Artiſtes voyent toujours bien les choſes. Il y en a quelques uns qui ont la vue bonne; les autres ſont aveugles comme des taupes. Il y a ici des premiers Peintres de quelques Princes d'Allemagne, qui tous — —.

J'ai déja reçu une lettre de recommandation pour le Confeſſeur de la Reine de Sicile, & cette lettre étoit accompagnée d'une lettre de change de cent écus. Je vous mande ceci pour que vous preniez part à ma joie. Je me ſuis donné quelques livres, tels que le *FRANC. JUNIUS, de Pictura Veterum. Item : Scholia græca in VII. EURIPIDIS Tragœdiæ, Baſil. Per Jo. HERUAGIUM*, 1544, 8, qui ne ſe trouve ſans doute point dans votre bibliothéque. *AESCHYLI, Trag. per TURNEBUM, Paris. XIPHILINUS*, & un *ARISTOPHANES ſine vers. lat. Comed. XI, ex Offic. Plantin. apud RAPHELENG.* 1600. *in*-12, qui n'eſt pas non plus à Nöthenitz. Tout ce qui regarde la littérature grecque eſt couvert de ténebres à Rome. On m'avoit beaucoup parlé d'un Jéſuite françois; mais en m'entretenant avec lui, j'ai trouvé

trouvé que c'eſt un pauvre ignorant. Cette nation n'eſt pas du tout faite pour s'appliquer au ſolide. Les rues & les places publiques ſont toute la journée remplies d'Abbés qui s'amuſent à voir les paſſans. Il y en a par centaines, deguenillés & preſque nuds. Cela eſt cauſe que j'ai cherché à me diſtinguer de cette foule par mes habits.

Vous n'avez donc rien trouvé pour moi? Je le crois bien. Quel eſt l'Ecrivain qui ſe ſoit jamais inquieté d'anciennes ſtatues? On s'eſt encore plutôt occupé d'inſcriptions; les plus rares ſont celles qui ont été imprimées, elles ont été briſées & employées pour bâtir. J'en citerai par occaſien quelques-unes qui offrent des particularités intéreſſantes, & qui ne ſont plus à Rome. Un certain *Reſtauratore di ſtatue* (1) en a acheté plus de cent, qu'on a trouvées dans une cave; mais ce ne ſont que des inſcriptions de Famille, qui d'ailleurs n'ont rien d'intéreſſant

---

(1) C'eſt probablement M. Cavaceppi Sculpteur Romain, avec lequel M. Winckelmann entreprit quelques années après ſon malheureux voyage pour l'Allemagne, & qui dans la ſuite a publié un magnifique ouvrage intitulé : *Raccolta d'antiche Statue, Buſti, Baſſirilievi ed altre Sculture, reſtaurate da* BARTOLOMEO CAVACEPPI, *Scultore Romano, in Roma, Vol. I 1768; Vol. II 1769. fol. con figure.*
N. de M. D.

pour l'antiquité. Je ne puis rien faire de plus de cette nature ; car perſonne ne peut parvenir à voir les manuſcrits du Vatican qui n'ont pas encore été publiés. On y voit que des armoires fermées. On parvient, à la vérité, à voir, & cela ſans en avoir obligation à perſonne, quelques ouvrages rares, tels que le *Virgilium* &c. que tous les voyageurs ont cités. Le médailler, dont Venuti a donné la deſcription, eſt mauvais. C'eſt une petite caſſette de bois d'ébene ; ce qui joint à une chambre remplie de petites antiquailles, eſt tout ce qu'on montre. Il y a trop loin pour y aller étudier ; car il me faut une heure pour m'y rendre. On perd le courage à Rome par la chaleur qu'il y fait. Ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'on n'a beſoin d'aucune recommandation pour voir les tréſors de cette ville ; on en n'eſt quitte pour payer. Je fus ces jours derniers voir une ſtatue dans un jardin ; auſſi tôt un des domeſtiques vint avec un balai pour en ôter les toiles d'araignée, & me demanda pour boire. Peu s'en eſt fallu que je n'aye trouvé, il y a deux mois, mon tombeau ſous une ancienne ſtatue. Je fus dans la villa Ludoviſe, où l'on ne peut entrer ſans une permiſſion particuliere du Prince. Je montai ſur le piedeſtal d'une ſtatue, pour voir de plus près le travail de la tête, croyant que cette ſtatue étoit retenue par des fers, comme cela ſe pra-

tique ordinairement. En defcendant la ftatue tomba par terre & fe brifa. Vous vous imaginez bien l'inquiétude où je dûs me trouver. Il n'étoit pas poffible de m'en aller tout de fuite, parce que j'avois dit au garde qu'en revenant je verrois la galerie, & qu'il eut foin de tout ouvrir. De quelle maniere que je m'y fuffe pris, le foupçon ne pouvoit tomber que fur moi : il étoit d'ailleurs à craindre qu'un des ouvriers n'eut vu le malheur que je venois de faire, & qu'il ne vint le dire pendant que je ferois dans la galerie. Je fus donc obligé de chercher à fermer la bouche de cet homme, en lui donnant quelques ducats. Jamais je n'ai été dans de pareilles tranfes. Par bonheur pour moi, cette affaire n'a pas eu de fuite. Je vous parlerai une autrefois de la villa Hadriani, qui a trois miles d'Italie de longueur. C'eft une véritable merveille à voir. Les cent voutes où les gardes Prétoriennes ont logé, font en auffi bon état que fi ces gardes ne faifoient que d'en fortir.



LETTRE VII.

Au même.

Rome, en Mars 1757.

COMME je dois répondre à Walther, je profite de cette occafion pour écrire quelques lignes à mon cher ami de Nöthenitz, avec qui j'ai paffé tant de temps dans une longue & agréable folitude. Si, comme le prétendent les nouveaux faifeurs de contes, les hommes peuvent être vifibles en deux différens endroits à la fois, ma figure doit certainement être préfente à vos yeux. Au milieu des ruines des temples & du palais des Céfars, je m'oublie moi-même quand je penfe à Nöthenitz, & dans le Vatican même je defire d'être avec vous. Tu partagerois à préfent, me dis-je, les malheurs de ta véritable patrie & de tes compatriotes, plaints du monde entier, & chez qui tu as goûté le bonheur. Je ne fuis pas le feul qui penfe ainfi, plus d'un Romain même, en qui coule encore un refte du fang de fes ancêtres, donneroit avec plaifir fa tête, fi le facrifice de la vie d'un homme pouvoit fauver une nation.

Mon ami & mon pere (le Pere Rauch, Confeffeur du Roi), qui tient fa promeffe, ne me

laiſſe pas partager ici les malheurs de la Saxe; il me donne même l'aſſurance de ne pas m'abandonner, & le Roi m'a fait promettre ſa bienveillance. Je ſais que c'eſt par ſes bontés que je puis voir ce beau pays, dont je jouirois mieux encore ſi je pouvois modérer le deſir que j'ai de m'inſtruire. Je me ſuis chargé de tant d'ouvrage que je me vois forcé de renoncer à pluſieurs amuſemens. Ce que j'avois voulu publier le premier eſt de nouveau tout boulverſé; car je ſuis devenu extraordinairement craintif après les erreurs que j'ai commiſes. Comme je veux que mes ouvrages obtiennent auſſi des approbateurs à Rome, je traduis tout à fur & à meſure, & le fais corriger par des gens inſtruits. Outre mon premier Traité *de la Reſtauration des Statues* & autres ouvrages des Anciens, je travaille auſſi à une deſcription des ſtatues du Belvédere; mais je n'ai fait encore que l'ébaucher. J'ai réfléchi plus de trois mois à la deſcription poëtique du Torſe d'Apollonius, j'ai raſſemblé auſſi beaucoup de matériaux ſur les villa & les galeries de Rome; de ſorte que dans la ſuite je pourrai bien donner une deſcription de cette ville en forme de lettres, car j'ai des anecdotes très-curieuſes pour cela. Tout ce travail va néanmoins fort lentement, parce que je perds beaucoup de temps par les viſites que je fais pour m'inſtruire dans la compagnie des ſavans; mais ſur-tout à cauſe que j'ai

voulu relire tous les anciens Auteurs grecs & autres; tant pour l'ouvrage dont je vous ai déja parlé, que pour un autre plus considérable, savoir, une *Histoire de l'Art* jusqu'aux temps modernes exclusivement. La collection de Junius n'est pas complette; d'ailleurs comme cet Ecrivain n'avoit pas vu Rome & que l'art n'étoit pas son objet principal; il y a beaucoup de choses qu'il n'a pas comprises & d'autres dont il ne parle pas. Il y a, par exemple, un passage au commencement de Petrone: *Sed Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam* &c., que personne n'a pu éclaircir jusqu'à présent. Vous savez que le P. Burmann a avoué son ignorance. Je crois que je pourrai en développer l'énigme par un bas-relief de la villa du Cardinal Alexandre Albani. Dans la préface du premier volume je dirai beaucoup de choses qu'on n'a pas encore dites & qu'on ne s'est pas encore imaginé de dire. En lisant les Auteurs anciens, j'ai soin de faire en même-temps des remarques sur la langue; parce que je me prépare à publier, avec une traduction, les discours de Libanius qui n'ont pas encore été imprimés, & dont les manuscrits se trouvent au Vatican & à la bibliothéque Barberini. A cela il faut joindre la lecture des meilleurs Auteurs italiens, qu'il est absolument nécessaire que je connoisse à fond. J'ai donc fait un emploi de plusieurs années. Peu-à-peu je comparerai les paf-

ſages qui concernent les arts avec les manuſcrits du Vatican. Je connnois l'Abbé Mariani qui a écrit l'*Etruria Metropoli.* Il eſt du petit nombre de perſonnes qui ſavent le grec, & ce qu'on appelle ici *Scriptor græcus*, dont il y en a douze au Vatican pour les différentes langues. Je commencerai mon travail par collationner Pauſanias. Suivant Montfaucon cet Ecrivain n'eſt point au Vatican; mais il faut obſerver que ce Pere a tout parcouru à la hâte, comme un vrai François, tant ici qu'ailleurs. Son *Antiquité expliquée* fourmille d'erreurs groſſieres. J'en citerai quelques unes dans mon premier ouvrage. Mais avant de finir l'un & de commencer l'autre, je dois avoir vu Naples, où je compte aller le ſamedi après Pâques; non-ſeulement pour voir les antiquités, mais pour faire la connoiſſance du plus ſavant homme de notre ſiécle dans la littérature grecque, ſavoir, le Chanoine Mazocchi, agé de quatre-vingt ans, dans la compagnie duquel je pourrai beaucoup m'inſtruire. Vous ſerez ſurpris lorſque vous verrez un jour ſon commentaire ſur deux tables de bronze en écriture dorique. Il n'a été imprimé de cet ouvrage que le premier volume; & le Roi veut qu'il ne paroiſſe que lorſque le ſecond ſera achevé. Il n'y en a à Rome qu'un ſeul exemplaire que poſſéde le Cardinal Spinelli, Archevêque de Naples, que j'ai eu pendant quelques jours chez moi. Mazocchi prouve à Pauſanias, à

Strabon & à Polybe qu'ils se sont trompés.

Je demeure maintenant au palais de la Chancellerie, où le Cardinal Archinto m'a donné un appartement. Je n'ai voulu accepter que les quatre murs, les meubles sont à moi, afin de rester libre. J'ai pour cela quelque soin de ses livres. Jusqu'ici j'avois vécu pendant quelques mois très-content avec un jeune Sculpteur danois; & comme je ne manquois pas d'occasions d'emprunter des livres, je n'aurois pas changé de demeure, si je n'avois pas cherché à m'éloigner du quartier des étrangers, & d'être plus proche de deux de mes meilleurs amis. L'un, agé de soixante-dix ans, est Peintre, Sculpteur & homme de lettres de beaucoup de savoir & d'expérience, & d'ailleurs un vieillard très aimable. Cette gaieté n'est pas rare ici dans les personnes de cet âge, & le Cardinal Passionei croit qu'il pourroit encore sauter par dessus une chaise. L'autre est sans contredit le plus profond savant qu'il y ait à Rome; c'est Mgr. Giacomelli, Toscan de nation, Chanoine de St Pierre & Chapelain particulier du Pape, grand Mathématicien, Physicien, Poëte & Grec, à qui je dois céder le pas dans cette partie. Un volume des Mémoires sur les différends du Pape avec la Cour de Turin est de lui, & il s'est fait connoître ici par son édition du Promethée d'Eschyle, de l'Electre de Sophocle & de *St Chrysostomi de Sacerdotio*. Il est le maître

qui me lit & m'explique le Dante. J'ai fait la connoiſſance de ce dernier par le premier, & je vais voir ordinairement l'un le matin & l'autre le ſoir. Mais comme Giacomelli mépriſe les recherches ſur les antiquités, de la maniere qu'elles ont été faites juſqu'à préſent, j'ai pour conſulter ſur cette matiere deux autres perſonnes : un Pere Franciſcain, Vicaire de ſon ordre, nommé Pietro Bianchi, qui poſſéde un grand médailler raſſemblé principalement en Egypte & en Aſie. L'autre eſt un Prélat d'un grand ſavoir, Mgr. Baldani, de qui je dois la connoiſſance au Cardinal Alexandre Albani, qui me veut beaucoup de bien ſur la recommandation de M. de Stoſch de Florence. C'eſt un de ces génies comme on en trouve tant en Italie, c'eſt-à-dire, qui n'ont aucune démangeaiſon d'écrire. Il eſt content qu'on ſache qu'il eſt en état de faire de grandes choſes, & n'a d'ailleurs aucun beſoin d'être Auteur, ayant cent ducats à dépenſer par mois, avec la table & une voiture que lui donne le Cardinal. Au reſte, je vais tantôt dans une bibliothéque, tantôt dans une autre, mais particulierement dans celle du Cardinal Paſſionei, où perſonne n'a plus de liberté que moi. Peu d'étrangers ont comme moi l'occaſion de voir & de jouir de Rome. Car quoi qu'il ſoit facile dans ce pays de faire la connoiſſance de perſonnes inſtruites, on n'obtient qu'avec beaucoup de peine d'eux cette amitié qui ſe com-

munique ſans réſerve ; & comme ils connoiſſent la ſupériorité dont jouit, ſans contredit, leur nation, ils ont une indifférence marquée pour tous les étrangers qui n'ont pas un mérite particulier.

Si je puis être appuyé dans la ſuite, Rome ſera pour moi un vrai paradis terreſtre, que je ne quitterai que les larmes à l'œil ; c'eſt à quoi ma ſanté ne contribue pas peu, quand je ne mange pas trop, ce qui ne m'arrive que lorſque je dîne ſeul, parce qu'alors je ne me donne pas le temps de faire la maſtication néceſſaire. Les excès dans le boire, comme il m'arrive ſouvent d'en faire, me ſervent de médecine.

Le Cardinal Albani eſt occupé à faire bâtir ſa villa qui paroît à tous les yeux un chef-d'œuvre de l'art. Que ne pouvez vous le voir, ou que ne puis-je vous le dépeindre ! Ce Cardinal eſt le plus grand Antiquaire qu'il y ait au monde ; il produit au jour ce qui étoit enſeveli dans les ténebres, & le paye avec la généroſité digne d'un Roi. Si nous obtenons pour Pape un Amateur des antiquités, nous découvrirons ſans doute par les ſoins de ce Cardinal (qui ne peut parvenir au St Siége, parce qu'il n'eſt pas dans les ordres) des tréſors plus grands encore que ceux que nous poſſédons déja : car on connoît les endroits où il faudra fouiller.

Voulez vous lire quelque choſe de ſublime en poéſie italienne, procurez-vous les Poéſies

d'Alexandre Guidi, & lifez fon Endimion & quelques autres de fes ouvrages. On a déja publié neuf volumes du *Prodromo Ercolan*, de Bayardi, & un volume grand *in-folio* du Catalogue de toutes les chofes qu'on y a découvertes. J'ai maintenant entre les mains un Plutarque avec les notes manufcrites de Grotius, de la bibliothéque de la Reine Chriftine.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 4 Février 1758.

J'AI tardé à vous répondre, afin de pouvoir vous mander le temps précis de mon départ pour Naples, où je compte aller dans huit jours, c'eft-à-dire, le premier famedi de carême. Mon ami! ce voyage eft pour moi une démarche de la plus grande importance, & de laquelle dépend peut-être mon bonheur, tant ici qu'à Naples. J'ai un grand avantage en ma faveur, c'eft que j'y vais avec une certaine confidération, qui m'y aura déja précédée. J'ai paffé plus d'un an à Rome avant de pouvoir y parvenir. Les préparatifs de ce voyage me coutent déja près de cent écus, dépenfes que la continuation des libéralités du Roi, & les bontés du Cardinal m'ont mis en état de faire. J'aurai des lettres de recommandation qui me mettront, je crois, dans le cas de dîner dans les plus grandes

maiſons. Le Prince Electoral m'a déja recommandé pour la ſeconde fois à la Reine. Je vous écrirai de Portici; car après avoir reſté environ quinze jours à Naples, où je dois loger dans un couvent d'Auguſtins, je me rendrai à Portici, pour y étudier pendant quelques ſemaines les antiquités. J'ai la fortune pour moi, que le ciel daigne m'accorder l'intelligence! Peut-être s'offrira-t-il quelque choſe pour moi à Naples.

Je vais maintenant vous parler de ma ſituation à Rome, ſans choix, ſans ſuite des matieres & ſans craindre que vous m'accuſiez de vanité. Comme je cherche mon bonheur dans la tranquillité & dans l'étude, je dois me croire heureux; car je jouis du repos & de toutes les occaſions poſſibles que peut avoir un étranger pour s'inſtruire. Je ſuis dans le palais de la Chancellerie au milieu de Rome, comme à la campagne; car ce bâtiment eſt ſi vaſte qu'on n'entend rien du fracas de la ville, qui eſt aujourd'hui beaucoup plus grand que du temps de Juvenal, qu'il n'y avoit pas des carroſſes. Tous les tréſors de la littérature & du ſavoir me ſont, pour ainſi dire, ouverts, à l'exception de la bibliothéque du Vatican. Car malgré toute la bonne volonté du Cardinal Paſſionei, je ne puis parvenir à ce que je deſire, c'eſt-à-dire, à faire moi-même des recherches dans les manuſcrits. Si le Pape ne ſe trouvoit pas dans un état qui fait craindre à chaque moment pour ſa vie, je pourrois ob-

tenir cette faveur par le moyen du Cardinal Archinto, qui me feroit donner un ordre de Sa Sainteté. Après la bibliothéque du Cardinal Passionei, j'ai celle des Jésuites qui est extraordinairement nombreuse, & où l'on me confie la clef de tous les manuscrits. Elle est composée entr'autres de toute la bibliothéque d'Antoine Mureti. Le pere Lazerri a publié trois volumes d'*Anecdotes* touchant cette bibliothéque. Le pere Contucci (1) de ce même couvent de Jésuites & Directeur du *Museum Antiquitatum curiosorum artificialium* &c., lequel est peut-être le plus grand qu'il y ait, est un de mes meilleurs amis. C'est un homme de soixante-dix ans, d'un grand savoir, mais qui, comme le plus grand nombre d'Italiens, a sur les autres nations l'avantage de n'avoir pas la manie d'être Auteur, & qui se contente de communiquer tout ce qu'il a & tout ce qu'il sait. La connoissance de ce savant Jésuite ne m'est pas seulement avantageuse, mais honorable ; car il a, depuis plusieurs années, tous les dimanches au soir, une entrevue avec un certain Prélat Baldani, qui passe pour être le plus grand esprit qu'il y ait à Rome. Cela

(1) C'est de ce savant P. Contucci dont M. Winckelmann a dit dans ses *Monumenti Antichi*, *Vol. II*, *page 59*, qu'il est le véritable auteur d'un ouvrage intitulé : *Franc de' Ficoroni*, *Maschere Sceniche e figure comiche de' antichi Romani*, *Rom. 1736*, *in-4. & Latine*, *ibid.* 1750, *in-4*. N. de M. D.

prouve beaucoup en ſa faveur. Leur entretien roule uniquement ſur les antiquités, & rien de ce qui ſe dit entr'eux n'a juſqu'ici tranſpiré en public. J'ai été admis depuis peu à leur converſation par un libre choix de ces Prélats, qui m'ont dit : « mon ami, vous ferez, quand il vous plaira, » notre troiſieme ». Je dois cette connoiſſance au cher défunt Stoſch de Florence. Je ſuis donc lié d'amitié avec Giacomelli, qui paſſe pour être le plus profond Savant de Rome, & avec Baldani, qu'on dit avoir le plus d'eſprit.

Quant à ma maniere de vivre elle eſt la même qu'à Nöthenitz : je me retire & me couche de bonne heure, & je me leve de grand matin. Mon eſprit d'ordre va même ſi loin que je ne vois ni comédie ni opéra, ce qui ne me coûteroit cependant rien, comme étant attaché à la Cour. On m'envoye réguliérement les billets, que je donne à d'autres. Le Cardinal Archinto eſt celui qui s'eſt déclaré le dernier publiquement en ma faveur. Après que le Cardinal Paſſionei m'eût honoré pendant ſix mois de ſon amitié, il voulut que j'allaſſe auſſi dîner chez lui ; ce qui eſt regardé comme une grande faveur, parce qu'il demeure au palais du Pape, & particuliérement à cauſe qu'il n'admet à ſa table que des Prélats. Je vais donc, mais ſeulement une fois par ſemaine, dîner chez lui. Je mange deux fois par ſemaine chez le Cardinal Paſſionei ; enfin, je

me ſuis tellement arrangé que je ne dîne plus chez moi. Une de mes connoiſſances dont la compagnie me fait le plus d'honneur, c'eſt le Duc Cerifano, Ambaſſadeur de Sicile, homme de ſoixante & quelques années, mais de beaucoup d'eſprit & de ſavoir. Il habite le palais François, & comme nous ſommes voiſins, je vais ſouvent le voir.

Pour ce qui eſt de ma ſanté elle eſt meilleure que je ſache qu'elle ait jamais été. Je mange quelquefois trop & je bois comme un bon Allemand, c'eſt à-dire, ſans mettre de l'eau dans mon vin; mais mon eſtomac & ma tête ſe tiennent bien. Je ſuis devenu fort ſenſible au froid, qui me paroit, de même qu'à tous les autres étrangers, beaucoup plus incommode ici que dans le rude climat de notre patrie; je me ſers même de baſſinoire pour mon lit.

Je mettrai la derniere main à mes ouvrages, tant à Naples qu'à mon retour ici; maintenant je m'occupe à faire faire, ſous la direction de mon ami, M. Mengs, quelques deſſins pour des gravures. Si j'ai du temps & de l'argent de reſte, j'irai par eau de Naples à Florence pour voir tout ce qui y reſte de l'art des Anciens.

Il eſt néceſſaire que je me faſſe connoître par quelque choſe dans la littérature grecque; je ne trouve néanmoins encore rien qui me convienne. Je lis pour cela de nouveau tous les anciens Auteurs grecs, & je fais une table de tous les mots,

à ceux qui n'en ont pas encore, comme aux trois Poëtes tragiques, par exemple : j'ai déja fini Eſchyle de cette maniere. Dans mon *Hiſtoire de l'Art* je ferai connoître pluſieurs anecdotes touchant les Poëtes grecs, que j'ai trouvé dans des manuſcrits; de même que quelques inſcriptions qui ne ſont pas encore connues; mais je ne choiſirai que celles qui peuvent ſervir d'éclairciſſement, & qui ſont de quelque importance. J'ai commencé, depuis quelque temps, à étudier les médailles, principalement dans la vue de m'en ſervir pour connoître le ſtyle de l'art de chaque époque. Cela a cauſé beaucoup d'importunité de ma part au Cardinal Archinto, pour me procurer l'entrée chez quelques Princes romains d'une humeur bizarre; & dans ces recherches forcées, j'ai appris que le Cabinet de la Reine Chriſtine, décrit par Havercamp, & qu'on croit à Rome dans le palais Bracciani, a été vendu en Eſpagne. Après mon retour de Naples j'en verrai les empreintes des pierres gravées à notre cher ami Lippert. Je n'ai pas pu faire plutôt ces connoiſſances. Il faut agir dans toutes ſes démarches à Rome avec un certain phlegme, ſans quoi l'on paſſe pour François. Je regarde Rome comme la grande école pour toutes ſortes de perſonnes; & moi-même j'ai été épuré & mis à l'épreuve. Je ſuis fâche d'être obligé d'aller maintenant à Naples, & de ne pouvoir pas reculer mon voyage; car il m'échappe
une

une grande occaſion à Florence. L'héritier univerſel de Stoſch, mon compatriote & bon ami, m'a offert pour ſix mois ſa maiſon & ſa table; de ſorte que j'aurois pu voir & étudier à mon aiſe le cabinet de ſon oncle qu'on évalue, avec raiſon, à trente mille ducats. Après ce temps le meilleur ſera vendu.

Le Cardinal Albani, mon plus zélé protecteur & le plus profond Antiquaire qu'il y ait, a fini de faire bâtir ſa villa, & y a produit au jour des ſtatues & d'autres monumens que perſonne n'avoit encore connu juſqu'à préſent. Le palais de cette villa eſt garni d'une ſi grande quantité de colonnes de porphyre, de granit & d'albâtre oriental, qu'elles formoient une eſpéce de forêt avant qu'elles ne fuſſent en place; car j'ai vu jetter les ſondemens de ce palais. On s'y rend vers le ſoir, & l'on s'y promene avec le Cardinal comme avec le moindre particulier. Il n'y a pas long-temps qu'une Princeſſe, qui avoit entendu parler de moi, m'accoſta pour me parler, au moment où j'allois la prévenir : vous voyez par là la maniere dont on vit ici.

Le Pere Corſini, Général des Ecoles pieuſes, travaille à une collection d'inſcriptions grecques trouvées en Aſie. Si vous viſſiez, comme moi, la modeſtie de ce grand homme & l'oubli total qu'il a de ſes talens; vous reſſentiriez une eſpéce de dégoût & de répugnance pour la plupart de nos

Savans & de nos Profeſſeurs allemands ; car ce n'eſt pas chez lui une hypocriſie intéreſſée, laquelle n'eſt, pour ainſi dire, pas connue dans ce pays.

J'ai réſolu de travailler ſur Platon & ſur Plutarque ; & j'ai déja relu le premier dans un exemplaire que m'a donné mon ami Giacomelli, pendant un ſéjour que j'ai fait à la maiſon de campapagne de Camaldoli, proche de Fraſcati, au mois d'Octobre dernier. Je fais maintenant venir d'Angleterre l'édition de l'Ariſtote de Sylburg, 5 volumes in-4°., qui ne contient que le texte grec, & qui me coûtera trois ducats & demi ou ſept écus romains. Cette édition, que le Cardinal Paſſionei a achetée pour deux écus à Paris, doit être fort rare en Allemagne (1), puiſqu'elle ne ſe trouve pas dans la bibliothéque de Nöthenitz. On fait en Angleterre une nouvelle édition de Démoſ-

---

(1) L'édition de l'Ariſtote de Sylburg eſt, en général, fort rare. On la trouve difficilement complette dans les bibliothéques, par la raiſon que les volumes en ont été imprimés & vendus ſéparément. La bibliothéque Electorale de Dreſde poſſéde un exemplaire complet de cette édition de Francfort de 1587, en cinq vol. dont la ſeptième partie contient les *Problêmes* que Clément, dans ſa *Biblioth curieuſe*, *Tome II*, *page 97*, aſſure ne pas ſe trouver, ni dans l'exemplaire de la bibliothéque du Roi, ni dans celui de Bunemann qu'il a néanmoins collationné avec beaucoup d'exactitude. N. de M, D.

thene grand *in*-4°. , dont il a déjà paru trois volumes. Il doit y avoir maintenant quatre volumes d'imprimés du Platon de Glasgow, qui aura neuf volumes avec des caracteres dans le goût du *Plutarchus Bryani.*

Ces jours derniers j'ai lu un certain livre qui est devenu rare, parce qu'on n'en a imprimé que deux cents cinquante exemplaires, comme il est dit sur le titre; dont cinquante même ont péris entre Marseille & Livourne ; c'est, *Jo. Reinoldi, Historia litterarum græcarum & latinarum. Etonæ, 1752* grand *in*-4°. Ce livre m'engagea à examiner de nouveau le fameux *Apothéose d'Homere* que Schott & Cuper ont commenté; & j'ai trouvé que comme le premier ne l'a pas assez bien examiné pour ce qui regarde l'écriture, les autres se sont tous trompés; de sorte qu'une grande partie de ces ouvrages tombe en ruine : c'est ce que je ferai voir dans mes écrits. Ces recherches m'ont coûté un demi écu; & je pourrois fournir un assez long mémoire de pareilles dépenses à mon éditeur futur, si je voulois porter en ligne de compte tous les pour-boire que j'ai été obligé de donner pour avoir des notions exactes de toutes choses.

Le premier volume des Peintures antiques de Portici a enfin paru en grand in-folio avec beaucoup de planches qui sont assez médiocrement gravées. La premiere contient quatre figures avec

le nom de l'Artiste : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΓΡΑΦΕΝ. (Je crois que cela doit être ΕΓΡΑΨΕΝ). Je ne puis rien vous dire de plus de cet ouvrage; car je n'ai fait que l'entrevoir un moment chez le Cardinal Passionei, de chez qui je vous écris cette lettre. J'ai vu cependant qu'il n'y est fait aucune mention de l'art. Bayardi n'a plus rien à faire à cet ouvrage, duquel on a chargé une société de quinze personnes, dont le savant Mazocchi est le chef, & laquelle se rassemble toutes les semaines chez M. le Marquis Tanuci, Ministre & Sécretaire d'Etat, & ci-devant Professeur à Pise. Ce Ministre n'a peut-être pas son pareil dans le monde, & c'est l'homme que cherchoit Diogene. Avant de finir il faut que je vous dise qu'on n'appelle pas autrement ici notre Comte que, *il famoso Bunau*. Je voudrois qu'il put jouir de ses livres, & que je pusse moi-même avoir le bonheur de le voir assis devant son bureau à Nöthenitz, ou plutôt de vous embrasser satisfait à Dresde. Je vous écrirai de nouveau de Naples ou bien de Portici.



LETTRE IX.

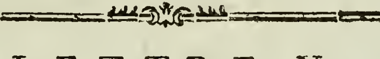
Au même.

Florence, le 30 Septembre 1758.

TOUT va bien ; je jouis d'une bonne ſanté, elle eſt même meilleure que jamais, quoique je n'obſerve aucune eſpéce de régime. Mes voyages y contribuent ſans doute beaucoup. Je ſuis parti le 2 de ce mois pour aller paſſer quelques mois à Florence; en partie pour me diſſiper & en partie pour m'inſtruire, mais principalement pour parcourir toute la Toſcane & y voir & examiner par moi-même toutes les antiquités Etruſques. La ſemaine prochaine je dois aller à Piſe & à Livourne; après quoi je paſſerai quelque temps dans les maiſons de plaiſance de Florence, tant chez le Nonce Borromeo que chez d'autres Seigneurs. Enſuite j'irai à Volterre, & à mon retour je prendrai, de même à cheval, en faiſant un grand détour, par Arezzo, Cortone, Montepulciano, Chiuſi, Peruge, Fulgino, &c. juſqu'à Rome. Je loge chez mon bon ami, le jeune Baron de Stoſch, & quoique je n'aie pas eu le bonheur de connoître perſonnellement ſon oncle, j'ai cependant après ſa mort entre les mains tous ſes tréſors. Dans ſes

derniers momens il a desiré que je fisse un catalogue raisonné de ses pierres gravées, auquel j'ai commencé à travailler. Comme je desirerois de faire un ouvrage qui fit oublier tout ceux qui ont paru, je ne sais pas quand j'aurai fini. Comme il sera en françois, j'ai été obligé de m'exercer dans cette langue. Cette collection seule de pierres gravées ne sera pas vendue au-dessous de 12000 ducats; & il y a de plus le cabinet de Camées; l'Atlas, dont je ne puis vous donner l'idée en peu de mots, est estimé 24,000 écus. Le médailler est beau, la collection de dessins de la main de Raphaël, de Michel-Ange, &c., la nombreuse bibliothéque, &c. tout est magnifique. Vous vous imaginez bien la maniere dont j'examine tout cela. Le soir je vais à l'Opéra, qui se joue tout l'été dans les villes d'Italie. Je crois être à Dresde, car Pilaja chante, & Lenzi & sa femme dansent. Le beau, oui, le très-beau Belli chante à Luques. Si je ne devois pas me rendre à Rome pour voir plusieurs cabinets, afin de finir mon ouvrage, je passerois tout l'hiver ici. Florence est la plus belle ville que j'aie vue & mérite à tous égards la préférence sur Naples. Je puis mieux en juger qu'un autre voyageur; car j'étois à Naples chez le Comte de Firmian, Ministre impérial, le plus grand & le plus savant d'entre toutes les personnes d'un rang illustre que je connoisse, comme chez moi-même; & j'ai presque toujours dîné

chez lui ou chez le Marquis Galiani, le Traducteur de Vitruve; de ſorte que je ſuis de nouveau ici mieux qu'à Rome même. Je récupere le temps perdu, & j'avois auſſi droit de le reclamer du Ciel. Ma jeuneſſe s'eſt paſſée trop triſtement, & je n'oublierai de la vie ma ſituation au Collége. J'ai déja projetté pour le mois de Mars prochain un voyage en Sicile & dans la Calabre, dans la compagnie d'un jeune Peintre écoſſois, qui poſſéde bien le grec. Vous pouvez conclure de cette vie errante & vagabonde que je ſuis libre. On a voulu me préſenter au nouveau Pape, à qui l'on avoit beaucoup parlé de moi, mais je l'ai remis juſqu'à mon retour. En revanche je ne jouis d'aucun avantage; mais je veux reſter libre; & pour ſoulager un pauvre Savant, j'ai refuſé une place au Vatican qui ne pouvoit pas me manquer, le Cardinal Archinto étant l'ami le plus intime du Pape. Auſſi me regarde-t-on comme un homme d'une morale ſévere.



LETTRE X.

Au même.

Florence, le 1 Janvier 1759.

LE cabinet de Stoſch, auroit pu me fournir le moyen d'étendre mon ſyſtême (*de l'Hiſtoire de l'Art*); mais ma tête teudeſque eſt trop

dure, & ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois. J'ai beſoin de tout mon eſprit & de toute mon application pour l'ouvrage dont je ſuis actuellement occupé, qui eſt plus pénible que celui que je faiſois à Nöthenitz; car rien ne tomboit alors ſur mon compte; mais ici, il faut que je faſſe bien beaucoup de choſes en peu de temps. Car lorſque j'aurai conçu en gros la deſcription du cabinet, je commencerai à faire fondre en ſoufre pour moi-même les meilleures pierres & pâtes, ce qui demande ma préſence, quoique j'aie déja tout cela en cire d'Eſpagne. La ſeconde cauſe de mon empreſſement, c'eſt la réſolution que j'ai priſe de retourner au mois de Mars à Naples, & d'aller peut-être de là en Grece, dans l'Archipel & à Conſtantinople, dans la compagnie d'un Peintre écoſſois. Je me ſuis, à la vérité, de nouveau engagé comme Bibliothécaire du Cardinal Alexandre Albani, & comme Directeur de ſon cabinet de deſſins & d'antiquités; mais comme il veut que je ne ſois avec lui que ſur le pied d'ami, cela ne me gênera en rien. J'eſpére obtenir pour mon voyage le ſecours de quelques amis. Il y a peu de jours que mon ancien ami, (car c'eſt ainſi qu'il me nomme). M. le Comte de Firmian a été nommé grand Chancelier du Duché de Milan, & Gouverneur du Duché de Mantoue; je lui ai auſſi déclaré mon projet. Ce Seigneur

eſt un des plus grands, des plus ſages, des plus humains & des plus ſavans hommes que je connoiſſe. Il a ſu obtenir peu-à-peu de moi, par écrit, les meilleurs paſſages de mon ouvrage. Je crois que ſi le ſéjour de Rome pouvoit un jour me déplaire, ce que je n'eſpére pas, je pourrois me réſoudre à établir ma retraite auprès de lui; car il n'y a pas une grande différence entre nos âges, & il ne ſe mariera probablement jamais. Je vis ici comme à Nöthenitz; & mes occupations me permettent peu de ſortir, ſi ce n'eſt quelquefois le ſoir pour aller à l'Opéra ou à la Comédie. Je deſirerois ſeulement voir ici mes anciens amis, pour leur donner au moins un verre de mon meilleur vin, ſi je ne pouvois pas leur offrir davantage. Mon cher Stoſch m'a procuré une proviſion de vin, dont je ne pourrai pas voir la fin dans ſix mois, quoique je boive beaucoup & comme un bon Allemand. C'eſt une certaine eſpece de vin, qu'on appelle *verdea*, qui ſe boit avec de

(1) C'eſt ce que M. le Conſeiller Leſſing a confirmé à ſon retour d'Italie. Il a fait l'éloge non-ſeulement des grandes qualités morales de M. le Comte de Firmian, mais encore de ſes connoiſſances étendues dans la littérature allemande, & de ſon amour pour les arts & les ſciences, qu'il cherche à étendre de plus en plus dans les lieux de ſon gouvernement. N. de M. D.

l'eau ; & qui ne ſert qu'aux perſonnes qui veulent conſerver la beauté de leur teint ; mais le rouge pourroit tuer un homme qui en boiroit auſſi largement que moi. Je ſais que vous vous ſouciez peu de ſemblables futilités ; mais cela eſt beaucoup plus agréable pour moi, que de vous entretenir de grandes choſes.

Si j'en ai le temps, je ferai imprimer quelque choſe en italien, avant de me mettre en voyage. Mais après mon retour je publierai une relation des ouvrages d'Herculanum. En attendant, j'ai perdu pour toujours les ſecours que je recevois de Sion (1). Je ne m'en plains pas, & conſens volontiers à partager le malheur général. Je ſuis pauvre & ne poſſéde rien, mais je jouis d'une noble liberté que j'eſtime plus que tous les tréſors du monde. Je me porte aſſez bien & j'ai le néceſſaire : que puis-je prétendre de plus ?

J'ai lu ces jours derniers l'*Alcibiade fanciullo* de l'Arétin, (car c'eſt de ſemblables livres que la bibliothéque du feu Baron de Stoſch eſt bien fournie), ouvrage infâme & dégoûtant. Le livre le plus obſcene qu'il y ait, je crois,

(1) M. Winckelmann veut parler ici du ſecours qu'il avoit reçu juſqu'alors par les mains du Pere Rauch, Confeſſeur du Roi de Pologne. N. de M. D.

au monde, eſt intitulé : *Hiſtory of a Woman of pleaſure ;* mais il faut avouer qu'il eſt de main de maître & par un génie plein d'idées agréables & élevées ; l'on peut même dire qu'il eſt écrit en ſtyle pindarique (1). Si notre ami commun, M. Lippert, eſt encore de ce monde, faites lui mille complimens de ma part. Puiſſe-t-il vivre joyeux. Je lui deſtine une collection d'empreintes en ſoufre que je dois faire faire. Il n'y a point de collection de pierres gravées à Rome, ſi ce n'eſt chez les Jéſuites. Ces barbares d'Anglois achetent tout, & dans leur pays perſonne ne peut parvenir à voir ces tréſors. Le cabinet de pierres antiques gravées de Stoſch, que ſon héritier eſtime dix mille ducats, ainſi que ſon cabinet de médailles antiques, paſſeront ſans doute auſſi en Angleterre ; il eſt même probable qu'on les achetera pour le Prince de Galles, qui a déja fait acheter pour mille ducats la grande collection d'empreintes de médailles modernes. Je deſirerois que M. Lippert eut la grande collection d'empreintes en ſoufre de toutes les pierres du monde autant qu'on a pu en raſſembler : il y en a près de quatorze mille.

(1) Ce livre eſt plein d'eſprit, mais hélas! qu'il eſt mal employé. On y trouve ſur-tout des images & des ſimilitudes peu communes des plaiſirs des ſens. Il y en a un abrégé en françois, intitulé : *La Fille de Joie, ouvrage quinteſſencié de l'Anglois, à Lampſaque*, 1751, *in*-12. N. de M. D.

LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 1 Mai 1762.

Je soupire après mon retour en Saxe, qui auroit même lieu sans que je fusse rappellé (avec la résolution cependant de revenir ici), si le ciel vouloit nous accorder la paix. Mes premiers pas se porteroient à Nöthenitz, où je vous vois maintenant en imagination & les larmes à l'œil. Combien de questions ne vous ferois-je point ! combien de choses n'aurois-je pas à vous dire à mon tour ! Celui qui pése nos maux & qui compte nos larmes ne nous rejettera pas entiérement. J'éleve tous les matins les mains vers celui qui m'a fait échapper au malheur & qui m'a conduit dans ce pays, où je jouis non-seulement de la tranquillité, mais encore de moi-même ; & où je puis vivre & agir selon ma volonté. Je n'ai rien à faire, si ce n'est d'aller tous les après dîner avec le Cardinal à sa magnifique villa, qui surpasse tout ce qui a été fait dans les temps modernes, même par les plus grands Rois. Là je laisse S. E. aux personnes qui viennent la voir, pour aller lire & réfléchir.

Vous avez ſans doute vu mes *Remarques ſur l'Architecture des Anciens* : tout eſt prêt pour une nouvelle édition augmentée. Je ſuis maintenant occupé d'un ouvrage en italien, pour éclaircir quelques points difficiles de la Mythologie & des antiquités, que je lis à fur & à meſure au Cardinal. Il aura plus de cinquante planches. L'impreſſion (à l'exception des planches) ſe fait aux dépens de S. E. Un autre ouvrage en latin, intitulé : *Explication des Médailles grecques qui ne ſont pas connues*, s'augmente auſſi de jour en jour ; & je ferai bientôt paſſer en Angleterre pour l'impreſſion, un *Traité ſur le Style de la Sculpture avant le temps de Phidias*, pareillement en latin. J'ai lu à Naples la *Bibliotheca Arbico-Hiſpana Eſcurialis* (1) *opera & ſtudio Mich. Caſiri, Syro-Maronitæ, Regis à Bibliotheca, tomus I Matriti, 1760 in-folio.* Ce volume contient un catalogue raiſonné des manuſcrits arabes de cette bibliothéque ; mais il n'y a pas grand choſe de bon.

Nous manquons ici de livres anglois ; car les Anglois qui voyagent, portent tout au plus avec eux leur Poëte. J'ai vu ce qui étoit connu dans cette langue, il y a quatre ans, chez

(1) Le ſecond Volume de cette *Bibliotheca Arabico-Hiſpana* a paru en 1770. On a publié auſſi un Volume des manuſcrits de la même bibliothéque avec ce titre :

M. le Comte de Firmian, lorfqu'il étoit Ambaffadeur à Naples. Ce Seigneur fait venir à la fois d'Angleterre, des caiffes de livres de cent quintaux péfant. J'ai commencé à faire moi-mê·

Regiæ bibliothecæ Matritenfis Codices Græci MSS. Jo. Jriarte recenfuit, notis, indicibus, &c. illuftravit, ibid. 1769. fol. Ces trois volumes compofent jufqu'à préfent cet ouvrage précieux, imprimé aux dépens du Roi, & qui, autant que nous le favons, ne fe vend point, mais fe donne en préfent. N. de M. D.

(1) Ce Sophocle imprimé chez Turneb eft fort rare mais n'eft pas de 1553, comme le dit M. Winckelmann, mais de 1552, ainfi qu'on peut le voir fur le titre & à la fin du livre. Le *Catalogue des livres imprimés de la bibliothéque du Roi, Tome I, page 263*, porte auffi l'année 1553. Mais il paroît très-probable que c'eft une faute d'impreffion, puifque l'exemplaire qui fe trouve dans la bibliothéque Electorale de Drefde, portant 1552, & qui vient de la bibliothéque du Comte de Bruhl, a été à la bibliothéque du Roi à Paris, comme on peut le conjecturer par la reliure, où il a fans doute été marqué comme double fous une fauffe année. Cette belle édition de Turneb, que Henri Etienne a beaucoup imité dans la fienne, contient auffi les *Scholies Demetrii de Triclini. Sous le* fleuron de l'Imprimeur il y a ces mots : Βασιλεῖ τ᾽ἀγαθῷ κρατερῷ τ᾽αἰχμητῇ.

La *Bibliothéque inftructive* de M. de Bure, N°. 2544, porte de même l'année 1552; cependant l'exemplaire qui eft à la bibliothéque du Roi, eft de l'année 1553. Il faut donc ou que M. Dafsdorf fe trompe, ou qu'il y ait deux éditions différentes de ce livre. *Note du Traducteur.*

N. de M. D.

me une collection choisie des Poëtes Grecs ; & j'en ai entr'autres un qui est fort rare, savoir, *Sophocles*, *Paris. Typis regis*, *apud* TURNEBUM, 1553 *grand* 4°.

J'attends un ouvrage in-4°. imprimé à Zuric, lequel est adressé à JEAN WINCKELMANN ; l'Auteur, qui ne se nomme point, est M. Antoine Raphaël Mengs, premier Peintre du Roi d'Espagne & du Roi de Pologne, lequel est parti pour Madrid, avec dix mille écus d'appointemens.

On dit que la magnifique bibliothéque du défunt Cardinal Passionei, sera achetée pour la modique somme de 32,000 écus, à ce qu'on prétend, par le vieux Cardinal Colonne, Camerlingue, qui vient de faire un héritage de plus d'un million & demi d'écus. Mon maître (le Cardinal Albani) a succédé au premier dans sa place de *Bibliothecario della S. R. C.* ; de sorte que j'aurai plus que jamais occasion de faire des recherches au Vatican. On cherche à m'y donner une place pour la langue hébraïque, que j'ai de nouveau cultivée en Italie. Il n'y a pas d'autre moyen de m'aider que de cette maniere ; car j'ai refusé un Canonicat, ne voulant pas me faire tonsurer. Je suis né libre & je veux mourir libre.

LETTRE XII.

Au même.

Castel Gandolfo, le 26 Juin 1762.

J'AVOIS déja appris, il y a plus d'un mois, par M. Bianconi, la mort douloureuse de votre maître & le mien (le feu Comte de Bünau), que vous m'annoncez par votre derniere lettre. Je vous plains, mon ami, du fond de mon ame, d'avoir fait cette perte, laquelle vous sera toujours sensible. Moi-même je perds la douce satisfaction, que je goûtois déja en quelque sorte d'avance, de renouveller de vive voix à cet homme rare & précieux, le fauteur de tout mon bonheur, les sentimens de ma sincere & vive reconnoissance. Je me représentois la visite imprévue que je me proposois de lui faire dans sa retraite; maintenant toutes ces illusions sont évanouies, & qui sait si je pourrai même vous embrasser un jour!

Je songe à lui laisser un monument public de ma reconnoissance éternelle; mais le temps s'avance, & peut-être que mon ame sera réunie à la sienne avant que je puisse remplir ce projet (1).

(1) Cette crainte de M. Winckelmann a été malheureusement réalisée. N. de M. D.

Il

Il y a quinze jours que je ſuis à l'une des plus belles maiſons de campagne de mon maître; c'eſt un lieu que la toute-puiſſance & le prototype de la connoiſſance de la beauté ſublime n'auroit pas pu rendre plus merveilleux. Il y a ici une grande compagnie de Cardinaux, de Prélats & de Dames, qui ſont même très-belles. Le ſoir on joue & l'on danſe; les plus âgés ſont ſpectateurs, & moi je vais me coucher pour me lever avec le ſoleil. Nous reviendrons ici après avoir été à Rome; moi du moins, à la fin du mois prochain, pour y paſſer tout le mois d'Août dans une paiſible retraite. Le Cardinal voudroit pouvoir me faire goûter les joies du paradis, & S. E. veut bien ſe paſſer de ma compagnie, pour me laiſſer à moi-même.

Il y a quelques mois qu'il a paru à Zuric un petit ouvrage, mais fort précieux, intitulé : *Penſées ſur la Beauté & ſur le Goût dans la Peinture*, publié par M. J. C. Fueſsli (1). L'Auteur de ce Traité, qui m'eſt dédié, eſt le célebre Chevalier Mengs. Tâchez de vous le procurer, & vous y trouverez des choſes qui n'ont encore été ni

(1) Cet ouvrage de M. Mengs avec deux autres traités du même Auteur, également ſur la peinture, viennent d'être publiés & ſe trouvent en un vol. in-8°, chez Piſſot, Libraire, quai des Auguſtins, & chez Deſenne, Libraire, au Palais Royal.

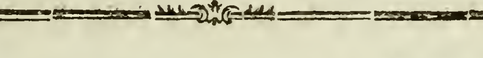
penſées, ni dites. Je connois deux Anglois qui feront parler d'eux; l'un, appellé Adam, eſt un Amateur de l'Architecture, fort riche, & qui entretient à ſes frais un Architecte, un Graveur & quelques Deſſinateurs. Il publie un magnifique ouvrage ſur le palais de Diocletien à Salone en Dalmatie & ſe propoſe d'aller voyager dans la Grece, dans tout le Levant & juſques en Egypte. Le ſecond eſt le Chevalier Montagu. C'eſt un homme de quarante-ſept ans, lequel dans ſa jeuneſſe a été à Conſtantinople avec ſon pere, qui étoit Ambaſſadeur à la Porte Ottomane. Il eſt fort verſé dans les Mathématiques, la Phyſique, & particuliérement dans les langues orientales. Celui-ci va en Egypte & dans l'Arabie. Voltaire parle de lui dans ſes *Lettres ſur les Anglois*, *ſur l'inoculation*, *&c.* (1). Le croirez-vous, c'eſt la ſeule nation qui ſoit ſage; quels pauvres & triſtes perſonnages ne ſont pas, en général, nos Seigneurs allemands qui voyagent, en comparaiſon de ces Anglois. Je fus vivement ſollicité à Naples, par le Lord Granville, Ambaſſadeur d'Angleterre, de l'accompagner à Conſtantinople. Au ſurplus,

---

(1) On trouvera à la fin de la ſeconde partie quelques lettres que Milord Montagu a écrites d'Egypte à M. Winckelmann, & qui nous ont été communiquées par M. Deſmareſts, de l'Académie Royale des Sciences, qui les tient de la main de M. Winckelmann même.

le desir d'aller voir la Grece m'est tout à fait passé. Je deviens vieux, j'aime mes aises & je tâcherai de passer le reste de mes jours dans le repos.

On n'a pas encore trouvé d'acheteur pour la célebre & magnifique bibliothéque du Cardinal Passionei. Le bruit qui avoit couru que le Cardinal Colonne devoit en faire l'acquisition est destitué de fondement. Si elle doit être réunie à celle du Vatican, on peut la regarder comme ensevelie.



LETTRE XIII.

Au même.

Rome, le 15 Janvier 1763.

J'AI servi pendant quelques semaines de Cicéron à un certain Milord Baltimore, qui est bien l'Anglois le plus singulier que j'aie vu. Tout l'ennuie, & il n'y a eu que l'église de St. Pierre & l'Apollon du Vatican qui lui ayent fait quelque plaisir. Il veut aller à Constantinople, & cela par pur désespoir. Il m'étoit devenu tellement à charge, que j'ai été obligé de lui déclarer nettement ma pensée, & de ne plus retourner chez lui. Il a trente mille livres sterlings à dépenser

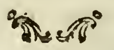
par an, dont il ne ſait pas jouir. L'année derniere nous avons eu ici le Duc de Roxborough, qui étoit un homme de la même trempe.

Je voudrois bien, avant de mourir, revoir la Saxe, notre patrie commune; mais je n'en vois pas le moyen. Le Prince Electoral m'a donné, ſans que je l'aie demandé, la place du Conſeiller Richter (1); mais on ne pourra la faire occuper que quelques années après la fin de la guerre, qui ne paroît pas encore prête à ſe terminer. En attendant, je dois chercher à pourvoir ici à mon exiſtence; ce que j'eſpére trouver au Vatican, à la premiere place qui viendra à y vaquer.

Parmi les livres que j'ai reçus depuis peu de Suiſſe, pour ma petite collection, il y en a un intitulé: *De l'Origine des Loix, des Arts, des Sciences. Paris 1760, 6 vol. in-8°.*; c'eſt un des meilleurs ouvrages que j'aie lu. Outre ma petite bibliothéque, j'ai commencé à raſſembler des médailles de cuivre & des ouvrages antiques en marbre & en bronze, parmi leſquels il y en a quelques-uns de rares.

---

(1) La direction du Cabinet royal de Médailles à Dreſde.



LETTRE XIV.

Au même.

Rome, le 27 Avril 1763.

Je vous annonce qu'à la mort de l'Abbé Venuti j'ai été nommé à la place de Préſident des antiquités de Rome, malgré le grand nombre de competiteurs que j'avois. Cette place, qui ne demande aucun travail, eſt honorable & rapporte 160 écus par an; de ſorte que j'ai ici mon exiſtence aſſurée pour le reſte de ma vie. Car avec le double je ne pourrois pas faire à Dreſde, ce que je fais ici avec cette ſomme. Le Cardinal m'en donne autant, ſans compter les autres agrémens dont je jouis. Je ne puis manquer non plus d'obtenir une place de Préſident des antiquités du Vatican qu'on doit créer; & ſi par la ſuite je puis parvenir à un *Scritorat* du Vatican, je ne changerois pas mon ſort contre celui d'un Conſeiller intime en Allemagne. Car je jouis ici d'une liberté entiere, & perſonne ne s'ingére à me demander ce que je fais. Mon bon protecteur, le Cardinal Spinelli, à qui je dois ma place, eſt mort quelques jours après, âgé de 69 ans; ce qui me cauſe beaucoup de

douleur ; j'ai néanmoins encore pour amis les principales têtes du ſacré Collége. Je vais paſſer quelques jours avec le Cardinal, à ſa campagne à *Nettuno* près de la mer ; après quoi il ira inaugurer ſa magnifique ville. Mais j'irai y paſſer ſeul les mois de la plus grande chaleur. Voilà quel ſera l'emploi de mon temps juſqu'à l'automne, que je compte faire un voyage à Urbin le long de la mer Adriatique. Je dois remettre juſqu'au printems prochain, mon voyage à Naples. J'ai grande envie d'aller faire enſuite un tour en Suiſſe, & de là en Saxe. J'ai lieu de me flatter maintenant d'être nommé Correſpondant de *l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres de Paris*. On a cherché à m'attirer à Berlin, ce à quoi je n'ai pu me réſoudre, & ce que je ferai encore moins aujourd'hui que je me trouve mieux ici que je puis l'être par-tout ailleurs : me faire quitter Rome, c'eſt m'arracher à ce que j'ai de plus cher au monde !

LETTRE XV.

Au même.

Rome, le 24 Septembre 1763.

MA place de Préſident des antiquités, ne me prendra pas ſix heures de temps par an, ſi, comme je l'ai fait juſques à préſent, je me re-

pose sur mes deux Assesseurs. C'est la plus belle place que j'eusse pu desirer ici. Celle au Vatican dont j'espére être en pleine possession sous peu, rapporte dix-sept écus par mois, soit qu'on travaille ou qu'on ne travaille point. Personne n'a rien à me commander. Je tâcherai néanmoins de faire le catalogue des manuscrits grecs de la Reine Christine, & j'attends pour cela un ordre du Pape. Mon maître, me donne dix écus par mois, sans que je fasse un trait de plume pour lui ; il m'accorde de plus un logement; mais je me suis meublé moi-même, ce qui m'a beaucoup coûté. Vous voyés donc que je ne suis pas à plaindre, & que mon sort est assuré, même après la mort du Cardinal. C'est sans doute un bonheur extraordinaire, & je ne connois personne à Rome, avec qui je voulusse changer d'état.

Le Duc de Parme a enfin acheté la bibliothéque du Comte Pertusati, pour 28000 écus ; & l'on est maintenant occupé à la faire partir. Le Vatican peut être comparé à ces avares qui desirent toujours sans jouir jamais, & l'on peut lui appliquer ce que Platon disoit de Sparte : tous les trésors de la Grece s'y rendent, mais c'est pour n'en plus sortir.



LETTRE XVI.

Au même.

Cette lettre a été reçue le 3 Janvier 1764, & doit par conséquent avoir été écrite dans le courant de Décembre 1763.

PARMI les étrangers qui se trouvent à Rome, il y a un jeune homme de Zuric, appellé Fuessli (1), âgé de vingt ans, qui a beaucoup de connoissances & une éducation excellente, joint une figure aimable; j'espére en faire le plus grand connoisseur de l'antiquité qui soit au-delà des Alpes. Mon penchant à régenter se déclare toujours chez moi, malgré tout mon travail, & je ne puis m'empêcher de donner quelque temps à des instructions verbales.

M. le Comte de Moltke, fils du Maréchal de la Cour de Coppenhague, m'a apporté de Leipsick, la *Bibliothéque des Beaux Arts*, dans laquelle on a imprimé mes bagatelles. Cependant

(1) On trouvera à la fin de la seconde partie, l'extrait d'une Lettre de M. Fuessli au Traducteur allemand des *Recherches sur les beautés de la Peinture* de M. Webb; laquelle contient une description des plus beaux morceaux de Peinture & de Sculpture qui sont à Rome.

l'extrait de mon ouvrage ſur Herculanum n'a pas été fait avec toute l'exactitude ordinaire. Il eſt dit entr'autres : « qu'on peut le regarder comme » une analyſe des ouvrages ſur Herculanum » ; & c'eſt juſtement le contraire; car ceux-ci ne parlent que des peintures, & je n'en ai pas fait mention du tout, & cela à deſſein. Que d'erreurs, que de contreſens n'aura-t-on pas tirés de mon *Hiſtoire de l'Art!* J'apprends qu'on m'a critiqué ſur deux paſſages de l'Ecrit à M. Berg, & qu'on m'a reproché de ne pas être porté en faveur des François. Il eſt ſurprenant qu'un Allemand tienne ce langage. — La principale découverte qu'on ait faite depuis peu, c'eſt la porte de la ville enfouie de Pompeii; car juſques à préſent on ignoroit, ſi l'on fouilloit en dedans de cette ville ou en dehors. Peut-être que cette découverte engagera la Cour de Naples à augmenter le nombre des ouvriers, car il ſemble qu'on peut ſe flatter maintenant de faire de plus grandes découvertes.

LETTRE XVII.

Au même.

Rome, le 28 Janvier 1764.

JAMAIS aucune lettre que j'ai reçue de vous ne m'a, pour ainſi dire, été plus agréable que votre der-

niere, du premier jour de cette année, qui m'eſt parvenue le 24; particulierement par le ſouvenir de l'indifférence qui a régné entre nous, & ſans laquelle le ſéjour de Nöthenitz auroit pu devenir pour nous un paradis terreſtre. Je reconnois en ceci une eſpéce de compenſation dans toutes les choſes de ce monde. Les plus grands talens ſont tombés en partage à la pareſſe; ceux qui ſont nés pour l'amitié & qui goûtent dans ſon ſein le plus grand bonheur dont l'homme puiſſe jouir, comme elle le procure en effet, ſe forment des idées fantaſtiques, pour ne pas trouver dans des objets matériels le plaiſir ſuprême qu'on ne doit chercher que dans Dieu ſeul. Peut-être ſerois-je encore actuellement à Nothenitz; car j'ai beaucoup fait dans ma vie pour me donner un ami fidele, que je puſſe conſerver juſqu'à la fin de mes jours. En attendant je regarde comme un grand avantage de pouvoir me glorifier de votre eſtime; & comme j'ai renoncé à toute correſpondance au-delà du Danube & du Rhin, je puis vous regarder comme mon plus ancien & mon meilleur ami; parce que en obtenant mon amitié vous n'avez pas ceſſé de la mériter. Toutes les autres anciennes liaiſons ſe ſont trouvées trop foibles & trop inconſiſtantes; mais la notre durera juſqu'au tombeau, parce qu'elle eſt pure, dépourvue de toutes vue particuliere & éprouvée par une longue expérience. Ce ſentiment m'eſt ſi agréable que je ne vous entretiendrois

d'autre chose, si je ne faisois que suivre le mouvement de mon cœur.

J'ai perdu, il y a environ deux mois, le meilleur ami que j'avois à Rome, l'Abbé Constantin Ruggieri, Bibliothécaire de la bibliothéque Impériale, âgé de 56 ans. Il s'est tué d'un coup de pistolet. J'ai été inconsolable de ce malheur, car mon esprit étoit sans cesse occupé de lui, & mon ame voloit au devant de la sienne quand je l'appercevois. Une horrible mélancolie l'a conduit à cette funeste résolution Une autre personne de ma connoissance ici, & je pourrois dire de mes amis, m'a payé d'ingratitude. Il alla sur un pied avantageux à Constantinople, & m'oublia; ensuite il revint heureusement, & croyant être riche, il se trouva pauvre par un vol qu'on lui avoit fait de tous ses effets précieux. Cet homme avec qui j'avois rompu entiérement, en gardant le silence, a regagné mon amitié par ses malheurs, & je crois même que je pourrois de nouveau lui rendre service. Peut-être ferai-je dans peu un troisieme voyage à Naples, ce qui alors aura lieu vers le 15 d'Avril, & probablement dans la compagnie de D. Camille Paderno, Garde du cabinet d'Herculanum, qui se trouve actuellement à Rome. Je compte y rester un mois & jouir du ciel de la Grece. Je suis fâché que ma tête soit trop foible pour boire du vin de *Lacrima*, ainsi que je me l'étois proposé. Pendant mon premier

voyage j'en ai bu ſans meſure & ſans retenue, ſans néanmoins en éprouver aucun mauvais effet. Mais aujourd'hui j'ai ſix ans de plus, & ma cervelle n'eſt plus conſtruite de même : ma tête eſt encore aſſez folle, quoiqu'elle ſoit cependant devenue un peu plus raſſie. Peut-être irai-je auſſi à Peſtum & à Velia, la patrie de Zénon, d'Eléates & de Parmenide, où l'Ecole philoſophique d'Italie a pris naiſſance & a tenu ſon ſiége. Ce dernier endroit eſt encore juſqu'à préſent une terre inconnue.

Le Duc d'Yorck eſt déja depuis deux mois à Gênes, & on l'attend ici. Le Pape lui fera rendre tous les honneurs qu'il voudra bien recevoir, & j'ai reçu ordre de propoſer quelques anciens ouvrages de l'art dont on veut lui faire préſent. Il y a entr'autres une Moſaique du palais Barberini, repréſentant Europe, & laquelle eſt, autant que je puis me le rappeller, fort mal gravée dans Turnbull (1), dont l'ouvrage eſt encore plus

(1) Turnbull a joint à ſon livre ſur la Peinture ancienne (*Treatiſe on ancient Painting, containing Obſervations on the riſe, progreſs and decline of that Art, amongſt the Greeks and Romans. London, 1740, in-folio*) une Collection des ouvrages les plus connus, deſſinés par Camille Paderno, & gravés par Mynde; ce qui fait, ſans contredit la partie la plus précieuſe de ce livre qui eſt très-cher, à la vérité, mais fort médiocre. M. Winckelmann a déja porté un jugement très-ſévere ſur cet ouvrage dans ſes

mauvais. L'emploi de mon temps pendant cette année ſera, d'abord le voyage en queſtion à Naples, lequel eſt fixé au 22 Février ; enſuite pluſieurs petits voyages de plaiſir. Mais que deviendra pendant ce temps, direz-vous, le travail au Vatican ? Le Cardinal qui a été nommé Bibliothécaire de Sa Sainteté, m'en diſpenſera ; & après tout, ce n'eſt pas le travail qu'on exige. Nous ſommes ici dans un pays d'humanité où chacun fait ce que bon lui ſemble ; pourvu qu'on n'aille pas crier dans les rues que le Pape eſt l'Ante-chriſt. Et cela même n'eſt pas un malheur pour un pauvre diable qui n'a rien ; car on met un pareil fou à l'inquiſition, où il eſt bien logé, bien nourri. Il y jouit de plus d'un jardin pour ſe promener ; & lorſqu'on croit qu'il eſt perſuadé du contraire de ce qu'il a oſé avancer, on lui donne la liberté, *ſub ſigillo ſilentii.* Quant à moi, il ne vient ſeulement pas la moindre penſée du doute ; car j'ai des choſes plus agréables, je veux dire plus eſſentielles, qui m'occupent.

Note de M. Franken ſur cette Lettre.

Il eſt eſſentiel pour ma propre ſatisfaction que je donne quelques éclairciſſemens ſur la lettre de

---

Penſées ſur l'imitation des ouvrages Grecs, *page 37*, où il dit, que les planches qu'on a jointes à cet ouvrage, ſont ce qui ſeul donne quelque valeur au magnifique papier qu'on a ſi mal employé. N. de M. D.

M. Winckelmann qu'on vient de lire ; d'autant plus qu'il a été dit dans un certain Journal allemand, que « M. Winckelmann avoit principalement quitté Nöthenitz parce qu'il n'avoit pu » s'accorder avec le Bibliothécaire, M. Franken ». Voici la vérité du fait. Lorſqu'en 1748 M. Winckelmann arriva à Nöthenitz, & qu'il commença à travailler à la bibliothéque, il affecta tout de ſuite pour moi, je ne ſais à quel ſujet, une réſerve & une froideur qui me firent bientôt connoître qu'il étoit prévenu contre ma perſonne. Je fus de mon côté circonſpect avec lui, & nous vécûmes enſemble avec toute l'honnêteté convenable, à la vérité, mais ſans la moindre communication ni confiance. Peut-être bien qu'une perſonne tierce, qui travailloit ſous mes ordres à la bibliothéque, avoit contribué à cette indifférence mutuelle. Quoiqu'il en ſoit, nous paſſâmes ainſi quelques années, non comme des ennemis, mais ſans nous faire aucune amitié réciproque. Je n'avois point de raiſon de me plaindre de la moindre infraction à mes droits ; ayant été chargé par M. le Comte de Bünau du ſoin de ſa bibliothéque long-temps avant l'arrivée de M. Winckelmann, & j'en ai joui de même dans la ſuite avec l'entiere approbation de ce Seigneur. D'ailleurs mes occupations étoient différentes de celles de M. Winckelmann. Je travaillois, avec mon ſecond, au catalogue de la bibliothéque, qu'on publia

quelque temps après; & M. Winckelmann étoit chargé de faire des extraits pour l'*Histoire de l'Empire* dont s'occupoit M. le Comte de Bünau. Ainsi nous ne pouvions point nous contredire dans notre travail respectif, dont M. de Bünau, étoit également satisfait. Enfin, comme cette froide circonspection continuoit toujours à régner entre nous, quoique nous nous entretenions tous les jours de littérature, & que souvent même nous étions tous deux fort gais, je saisis une occasion favorable pour me déclarer à mon ami défunt, & pour lui demander son amitié. Cela fit quelque impression sur son esprit, & nous devînmes plus confians l'un & l'autre; de maniere même qu'il me conta, pour ainsi-dire, toutes les circonstances de sa vie passée. Il survint dans la suite un petit événement qui sembla, en quelque façon, occasionnner une nouvelle rupture entre nous. Nous avions jusqu'alors dîné ensemble dans ma chambre pendant l'absence du Comte. Il entra tout-à-coup dans l'esprit de M. Winckelmann, que la viande lui étoit contraire, & il ne voulut plus se nourrir que de légumes & de fruits; il commença dès lors ce genre de régime, & continua pendant long-temps à vivre en son particulier, même après qu'il eut quitté sa nouvelle cuisine. Je puis néanmoins assurer que tout cela n'occasionna jamais la moindre altercation entre nous; & que nous vécûmes paisiblement

enſemble, quoique toujours avec beaucoup de froideur. Nous ne nous connoiſſions pas aſſez ; quoique nous fuſſions véritablement nés l'un pour l'autre ; & la lettre qu'on vient de lire prouve combien nous nous ſommes aimés par la ſuite. Puiſſent les larmes de l'amitié que je répands ici loin du tombeau de ce reſpectable ami, ſervir à faire connoître combien il m'étoit cher & précieux !

LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 4 Mai 1764.

Je ſonge à donner un ouvrage dont le projet roule depuis long-temps dans mon eſprit, ſavoir, un *Traité ſur la dépravation du goût dans les Arts & les Sciences.*

Il a plu à quelqu'un de m'imputer dans les *Nouvelles lettres ſur la Littérature*, certain écrit intitulé : *Vie & prodiges de Jean Winckelmann, de Stendal, &c.*, voilà tout ce que j'en ſais. J'eſpére qu'un de mes amis voudra bien y répondre. On prétend que c'eſt une lettre que j'ai écrite à une perſonne de ma connoiſſance ; ce qui n'eſt pas vrai (1). Si ce ſont des faits qu'on

(1) M. Winckelmann n'avoit ſans doute pas vu cette lettre imprimée dans les *Lettres ſur la Littérature moderne.* Peut-être que quelqu'un lui avoit dit, qu'il y étoit fait men-

a tirés de mes lettres écrites de Rome, cela ne pourra alors que me rendre fort circonſpect & fort craintif à répondre aux lettres qu'on m'adreſſera. Je ne crois pas avoir mérité d'être tourné en ridicule par mes compatriotes. Il y a eu certainement des traits plaiſans dans ma vie; mais ils ne préſentent aucun côté qui puiſſe prêter à rire à un bouffon académique. Cela me chagrine à tel point, que j'ai réſolu de ne plus voir de voyageur allemand; & j'ai déja commencé par un Baron Saxon, à qui j'en ai fait ſavoir la raiſon. Il ſe préſente, mais encore de loin, une nouvelle occaſion pour moi d'aller dans la Grece & en Aſie, avec un étranger fort opulent. Si j'obtiens dans le temps de la Cour de Rome, le pouvoir d'acheter des manuſcrits pour le Vatican, ce qui n'eſt pas impoſſible, je pourrai bien alors me déterminer à ce voyage, ſi le Cardinal y conſent.

---

tion d'une brochure intitulée *Vie & Prodiges de Jean Winckelmann de Stendal*; quoique cela ne puiſſe avoir rapport qu'à une phraſe de cette lettre même. Ce titre indiqué parut annoncer à M. Winckelmann une ſatyre contre lui, ce qui le fâcha au point que nous venons de le voir. Comme cette lettre contient un abrégé de ſa vie, & qu'elle paroît véritablement écrite par lui-même, nous ne faiſons aucune difficulté de la donner ici telle qu'elle ſe trouve dans les *Lettres ſur la Littérature moderne*, T. XVI, *page 183—188*; d'autant plus que ce livre allemand n'eſt pas entre les mains de tout le monde. N. de M. D.

Rome, le 8 Décembre 1762.

Per tot discrimina rerum
Tendimus in Latium !

MON cher Ami & Frere !

Toi, qui seul m'est resté & à qui je puis écrire comme à mon frere ! Comme nous nous trouvons séparés par des monts & des fleuves, je croyois aussi être oublié de toi, lorsque j'ai reçu ta chere lettre, que j'ai pressée contre mon cœur & contre ma bouche, parce qu'elle me venoit de toi, à qui je me suis attaché par un secret penchant dès l'age le plus tendre. Je réprésente comme un tableau à ma mémoire tout le temps de notre jeunesse. Tu desire, mon bon ami, savoir l'histoire de ma vie ; elle est très-courte, parce que je la mésure par la jouissance. M. Plaute, le Consul, qui soumit l'Illyrie, fit placer sur son tombeau qui se trouvoit à peu de distance de Tivoli, parmi le recit de ses exploits, ces mots : *Vixit Ann. IX.* Moi je dirois : j'ai vecu jusques à ma huitiéme année ; c'est le temps que j'ai resté à Rome & dans les autres villes d'Italie. C'est ici que j'ai cherché à rappeller ma jeunesse que j'ai passé en partie dans la dissipation & en partie dans le besoin & dans la misere ; & je mourrai

du moins plus ſatisfait ; car j'ai obtenu tout ce que j'avois deſiré, & même plus que je n'avois eſpéré & mérité. Je ſuis chez le plus grand Cardinal qu'il y ait, un neveu du Pape Clement XI ; non pour le ſervir, mais ſeulement pour qu'il puiſſe dire que je lui ſuis attaché. Je ſuis ſon Bibliothécaire, mais ce n'eſt que pour faire un libre uſage de ſa bibliothéque dont je jouis ſeul. Je ne me trouve chargé d'aucun travail, & mon ſeul devoir eſt de ſortir avec le Cardinal. Il ne peut pas y avoir d'amitié plus étroite que celle qui m'attache à lui, & que rien ne pourra rompre que la mort. Je lui ouvre juſqu'au moindre repli de mon cœur, & je jouis de la même confiance de ſa part. Je crois donc être du petit nombre de perſonnes qui ſont parfaitement ſatisfaites, & à qui il ne reſte rien à deſirer. Qu'on trouve un autre homme qui puiſſe dire cela avec vérité ! Juſqu'à préſent j'ai refuſé toutes les places qu'on m'a offertes ici, parce qu'on m'a aſſuré une retraite pour ma vieilleſſe à Dreſde ; car S. A. R. le Prince Electoral m'a donné, il y a quatre ans, la place honorable & tranquille de Directeur de ſon cabinet, promeſſe qu'il m'a fait renouveller, lorſqu'on a penſé à moi en Angleterre, où j'ai été nommé depuis peu membre de la Société Royale des Sciences. Et pour me tenir attaché à la cour de Dreſde, je jouis encore d'une partie de ma penſion, qui m'a été payée

reguliérement jufqu'ici, par les propres mains du Roi; quoique j'y euffe renoncé librement, lorfque j'obtins, il y a quatre ans, la place que j'occupe. Jufques à ce temps j'avois vécu fans aucun revenu, & j'ai eu, pendant deux ans, l'infpection fur la bibliothéque du Cardinal Archinto, fans recevoir de falaire, tant à caufe que je n'en ai pas eu befoin auffi long-temps que j'ai joui de ma penfion entiere; que parce que ce Cardinal, qui fût à Dre'fde l'inftrument de ma converfion, n'eft pas l'homme qui me convient; mais principalement parce que je ne voulois être regardé que comme un penfionnaire du Roi. J'ai joui dans le même temps de l'amitié du favant Cardinal Paffionei. J'étois admis quand je le voulois à fa table, & je fortois tous les jours avec lui, tant à Rome que pour nous rendre à fa maifon de campagne; de forte que l'amitié de ce Prélat m'a fait connoître à Rome & m'a donné du crédit. Sa mort fut une grande perte pour moi. Il y a quatre ans que j'ai paffé neuf mois à Florence, où je fus appellé pour faire la defcription du cabinet des pierres gravées du Baron de Stofch. Six mois auparavant, j'avois été à Naples & de-là jufques à Tarente; l'hiver dernier j'ai fait ce voyage pour la feconde fois avec le Comte de Brühl, à qui j'ai dédié ma Lettre fur les découvertes d'Herculanum. Le carême prochain je compte y aller pour la troifiéme fois, &

y refter jufqu'après Pâques ; j'efpére y boire, dans une compagnie très-agréable, à ta fanté avec le meilleur vin de Syracufe. Je te ferai en peu de mots l'hiftoire de ma vie, avant le temps dont je viens de te parler. J'ai été pendant fept ans & demi fous-Recteur au collége de Seehaufen. J'ai occupé pendant un même efpace de temps la place de Bibliothécaire de M. le Comte de Bünau, (ceci eft une erreur ; car M. W. n'a rempli cette place que pendant fix ans) & j'ai refté un an à Drefde avant de partir pour l'Italie. Pendant ce temps, j'ai fait en dix mois deux fois le voyage de Potfdam pour mes affaires particulieres ; & l'ami chez qui j'allai ne me donna pas le temps de voir Berlin. Lorfque les affaires feront fur un meilleur pied en Allemagne, je me propofe de faire un voyage en Saxe, en prenant par la Suiffe ; mais pour retourner à Rome, afin d'y finir ce que j'ai commencé. Mon plus grand ouvrage jufqu'à préfent eft l'*Hiftoire de l'Art chez les Anciens*, & particuliérement de la Sculpture, lequel fera imprimé cet hiver. J'ai fait auffi un ouvrage en italien, pour lequel on a gravé plus de cent planches, intitulé : *Eclairciffemens des points difficiles de la Mythologie &c.*, qui doit paroître ici pour la premiere fois. Cet ouvrage, qui fera *in-folio*, s'imprime à mes frais ; & je travaille en paffant à une *Allègorie pour les Artiftes.*

Voilà la vie & les prodiges de Jean Winckel-

mann, né à Stendal dans l'ancienne Marche de Brandenbourg, au commencement de l'année 1718. Mes heures perdues ſont employées à apprendre la langue Arabe, & à former une collection d'antiquités, de médailles & d'eſtampes, afin que j'aie dans la ſuite pour m'amuſer, quelques-uns des tréſors qu'on trouve dans ce pays. Je deſire que tu puiſſe jouir de la ſatisfaction que j'ai goûtée ici & que j'y goûte encore. Je ſuis &c.

P. S. On connoît ſans doute chez toi un petit ouvrage ſur la beauté & ſur le goût dans la Peinture, que le Chevalier Mengs, premier Peintre du Roi d'Eſpagne, m'a dédié ſans ſe nommer. Il eſt aujourd'hui à Madrid : Fueſſli n'en eſt que l'éditeur ; ce que je rappelle ici, parce qu'il y a des perſonnes qui croyent qu'il eſt l'auteur de cet ouvrage, que d'autres m'attribuent.

LETTRE XIX.

Au même.

Rome, le 18 Août 1764.

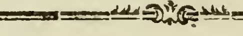
Il court un bruit très-mal fondé que le Roi de Pruſſe cherche à m'attirer à Berlin. Il y a plus d'un an qu'une perſonne m'a écrit qu'elle l'avoit

entendu dire dans de bonnes maiſons à ſon paſſage à Berlin. Je n'y fis alors aucun attention; mais comme un particulier de Berlin, qui va en Italie, a aſſuré la même choſe à un de mes amis à Bern; qui n'a pu lui perſuader le contraire, malgré qu'il lui ait dit les circonſtances dans leſquelles je me trouve actuellement; je vous prie de déclarer de ma part que cela n'eſt pas vrai, ſi l'on pouvoit y ajouter foi à Dreſde. — Et comment pourrai-je me ſéparer du meilleur de mes amis, qui m'aime comme lui-même, & qui ne deſire que de me voir heureux avant ſa mort.

Mon portrait a été fait pour un étranger par une perſonne ſinguliere : c'eſt une Demoiſelle allemande, qui peint très-bien le portrait à l'huile, & dont le moindre ouvrage ſe paye trente ſéquins. Je ſuis repréſenté à mi-corps aſſis; elle l'a gravé *in-quarto* à l'eau forte, & un autre Artiſte le fait en maniere noire, pour me faire préſent de la planche. La Demoiſelle dont je parle eſt née à Coſtnitz; mais elle a été conduite fort jeune en Italie par ſon pere, qui eſt auſſi Peintre; de ſorte que l'italien lui eſt auſſi familier que l'allemand; quoiqu'elle parle cette derniere langue comme ſi elle étoit née en Saxe. Elle s'exprime de même avec beaucoup de facilité en françois & en anglois; ce qui fait qu'elle peint tous les Anglois qui viennent à Rome. On peut dire qu'elle eſt belle, & peut diſputer la palme du chant

à la meilleure Virtuose. Elle s'appelle Angelique Kaufmann (1).

On a trouvé une tête de Pallas d'une si grande beauté qu'elle surpasse tout ce que nous avons de plus sublime en ce genre, jusqu'à la Niobé même ; & le marbre en est si dur que rien n'a pu l'endommager. Je demeurai muet & extasié lorsque je la vis pour la premiere fois. Comme je ne permettrai jamais qu'un tel chef-d'œuvre sorte de Rome, j'espére qu'elle me tombera entre les mains.



LETTRE XX.

Au même.

Rome, le 25 Novembre 1765.

Il n'y a pas long-temps que j'ai pensé quitter Rome, même encore avant l'hiver ; & peut-

(1) Cette admirable Artiste allemande demeure actuellement à Londres, où elle fait l'admiration des Connoisseurs de toute l'Europe. A l'exposition annuelle des tableaux de l'Académie royale de Peinture, ce sont ses ouvrages qui obtiennent toujours le premier rang, suivant l'aveu des plus grands Connoisseurs. On trouve une description de ses meilleurs ouvrages dans le neuvieme volume de la *Bibliothéque des Belles-Lettres & des Beaux-Arts* qui s'imprime à Leipsick.

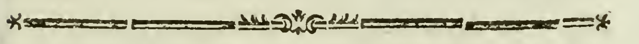
être en êtes vous déja inſtruit; car on en a parlé dans les gazettes angloiſes. Le Roi de Pruſſe m'a fait offrir, par M. le Colonel Quintus Jcilius, la place de Bibliothécaire & de Directeur de ſon cabinet de médailles & d'antiquités, vacante par la mort de M. Gautier de la Croze, avec une penſion extraordinaire. J'acceptai d'abord cette propoſition & j'écrivis en conſéquence, en la publiant ici. Il s'offrit cependant une difficulté dans cette affaire; & l'on me témoigna à Rome plus d'égards qu'on n'avoit fait juſqu'alors, & que je n'avois oſé eſpérer. Le Pape me fit même faire ſous main des offres avantageuſes, & le plus digne des Prélats, le Cardinal Stoppani, y ajouta une penſion particuliere de ſes propres fonds; de maniere que je reſterai où je ſuis. Il eſt donc probable que je ne paſſerai pas les Alpes, & je ferai encore moins le voyage de la Grece, comme on l'avoit dit à quelques-uns de mes amis; car depuis 1759 je n'y ai plus penſé ſérieuſement. J'apprends qu'on parle beaucoup de moi en Allemagne, & qu'on met ſur mon compte bien de choſes auxquelles je n'ai jamais ſongé. Ce qu'il faut ſur-tout attribuer aux jeunes voyageurs qui ne m'ont vu qu'une ſeule fois chez moi, ou peut-être même ſeulement de loin dans la rue. Si je m'étois rendu à Berlin, j'y aurois fait ce qu'on n'a pas ſu apprécier en Saxe; c'eſt-à-dire, que j'aurois ſuivi ma vocation naturelle

d'enſeigner la jeuneſſe, en y conſacrant tout mon temps & tout mon ſavoir. Ici l'éducation de la jeuneſſe eſt entre les mains des eccléſiaſtiques, ce qui ne me permet par conſéquent pas de m'en mêler. Ce penchant naturel & particulier à regenter, ſe déclare chez moi à toutes les occaſions, malgré toute l'ingratitude que j'ai éprouvée; & je ne ſuis jamais plus content que lorſque je trouve parmi les voyageurs des gens eſtimables & à mon gré. Il y a peu de temps que j'ai rencontré une perſonne de cette trempe dans un jeune François : c'eſt M. le Duc de la Rochefoucault, qui eſt le Seigneur le plus doux, le plus honnête & le plus inſtruit que je connoiſſe. Il voyage avec deux Savans dont l'un eſt M. Deſmarets (1) célebre Phyſicien. Il méne auſſi avec lui un Peintre. Pendant que je me trouvois avec ce Seigneur à la villa du Cardinal Albani à Caſtel-Gandolfo, le Prince de Mecklenburg-Strelitz, frere de la Reine d'Angleterre, qui étoit arrivé le jour auparavant à Rome, y vint pour me chercher; & j'obtins par le Cardinal la permiſſion de m'abſenter du

---

(1) Connu par ſes *Expériences Phyſico-Méchaniques*, par ſes *Conjectures ſur les Tremblemens de terre*, & par pluſieurs autres ouvrages précieux. Il a donné auſſi pluſieurs excellens articles ſur la Phyſique dans l'Encyclopédie.
N. de M. D.

Vatican, pour faire voir Rome à ce Prince. C'eſt un Seigneur de dix-ſept ans, très aimable, qui vient d'Angleterre par l'Eſpagne & la France, dans l'intention de paſſer un an entier à Rome, M. le Comte de Moltke m'a envoyé par ce Prince un Homere entiérement grec, édition de Glaſgow, en deux volumes petit *in-folio*. On n'a jamais imprimé un plus magnifique ouvrage Grec.



LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 18 Janvier 1766.

Si je n'écris pas tout d'une haleine, je ne pourrai jamais finir ma lettre. Vous devez donc, mon cher ami, avoir un peu d'indulgence pour moi. Je ſuis l'homme le plus tourmenté qu'il y ait à Rome. Le Prince de Mecklenburg ne veut pas ſortir ſans moi. Je dois reſter pendant deux heures à table, tandis que quinze minutes me ſuffiſent pour dîner. Le Prince regnant d'Anhalt-Deſſau, qui eſt ici avec ſon frere, veut que je ſorte au moins deux fois par ſemaine avec lui. Ce Prince d'Anhalt eſt un des plus grands Princes que je connoiſſe ; c'eſt un Sage né pour

le bonheur de plusieurs pays, qui du moins fera celui de son peuple. Il vint pour la premiere fois le soir dans ma chambre, la canne à la main, sans m'avoir fait avertir & sans aucune suite, pour ne pas être reconnu. Je suis de Dessau, mon cher Winckelmann, me dit-il ; je viens à Rome pour m'instruire, & j'ai besoin de vous. Il resta avec moi jusqu'à minuit ; & j'ai repandu des larmes de joie, fier de notre nation, & glorieux d'avoir vu ce digne Prince. Il est accompagné de deux Seigneurs estimables, dont l'un, appellé M. de Barenhorst, a été Adjudant du Roi de Prusse, dont il a quitté le service ; l'autre est M. d'Erdmansdorf, Seigneur saxon, qui avoit dejà voyagé en Italie, mais sans être venu à Rome.

Mon cher ami, comment pourrai-je répondre à votre lettre pleine de bonté & d'amitié ? Je ne veux pas renouveller la douleur que vous a causé la perte de votre chere épouse. L'éternité doit faire notre consolation, & cette espérance doit être gravée profondément dans notre cœur. Que nous serions heureux si nous pouvions en avoir une certitude géométrique ! Dieu a voulu la retirer à lui, pour vous priver d'une source de bonheur ; mais aussi vous a-t-il peut-être délivré par-là des inquiétudes qu'auroient pu vous causer les maladies douloureuses d'une si estimable femme. Je n'ai jamais été ennemi du sexe

comme on me l'a reproché; mais ma maniere de vivre m'en a toujours tenu éloigné. J'aurois pu me marier, & peut-être même cela auroit-il eu lieu ſi j'avois pu retourner dans ma patrie, bonheur dont je n'oſe plus me flatter aujourd'hui; mais ſi je m'étois marié, je ne ſerois jamais parvenu au point où je me trouve. Maintenant je n'y penſe, pour ainſi dire, plus; & c'eſt peut-être cette continence qui fait que j'ai pu ſuffire à tant de travail & d'activité. Je ne ſuis immodéré que dans le manger & principalement dans le boire; c'eſt-à-dire, que je bois mon vin ſans eaû, ce qui paroit extraordinaire aux Romains. Au reſte je me porte mieux que jamais, & je cours & grimpe à l'envi avec tous les jeunes gens.

M. Walther veut réimprimer la traduction de mon *Hiſtoire de l'Art* faite à Paris, ce que je veux bien permettre, à trois feuilles près qu'il faut ſuprimer. Il a paru auſſi une traduction angloiſe de cet ouvrage. J'eſpére que mon *Allégorie* aura le même bonheur; je voudrois bien ſavoir votre jugement ſur cet ouvrage. Je me flatte que mes *Remarques ſur l'Hiſtoire de l'Art*, ſeront ce que j'ai encore fait de mieux; car j'ai réflechi pendant quatre ans à cet ouvrage, en jettant à fur & à meſure mes réflexions ſur le papier. J'y éclercirai de nouveau pluſieurs paſſages d'anciens Auteurs qui ont été obſcurs juſqu'à préſent. C'eſt

par cet ouvrage que je prendrai congé de ma patrie.

Le célebre Chevalier Worthley Montagu, (1) eſt revenu de ſes voyages en Egypte & en Syrie; & ſe prépare à partir de Piſe où il eſt actuellement, pour aller faire un ſecond voyage dans le Levant; c'eſt déja un homme de 56 ans.

LETTRE XXII.

Au même.

Rome ce ſamedi avant la Pentecôte, 1766.

Vous avez raiſon pour ce qui eſt du ſtyle de l'*Allégorie* (1); mais un ouvrage didactique doit-être écrite de cette maniere. C'eſt le ſtyle ſimple & concis des Aphoriſmes d'Hippocrate

(1) Ceux qui voudront lire quelques Anecdotes curieuſes touchant cet homme ſingulier, peuvent prendre le *Mémorial d'un homme mondain*, page 10 & ſuivantes; M. Groſley en rapporte auſſi quelques-unes dans ſon livre intitulé : *Londres*. N. de M. D.

(2) M. Franken avoit remarqué que le ſtyle de l'*Eſſai d'une Allégorie, principalement pour l'Art*. imprimé à Dreſde en 1766, in-4°. n'étoit pas ſi agréable ni ſi vif que celui des autres ouvrages de M. Winckelmann; comme en effet il ne peut pas non plus l'être, à tous égards, dans un livre purement didactique. N. de M. D.

qui en fait le prix. Les *Remarques sur l'Histoire de l'Art* seront peut-être plus de votre goût.

Il y a peu de temps que le Prince regnant d'Anhalt-Dessau & son frere sont partis pour Florence, après avoir passé cinq mois à Rome. Ce Prince doit aller en Angleterre pour parcourir une seconde fois ce royaume, & veut aussi se rendre en Irlande pour y voir les Manufactures. Si l'amour de l'humanité donnoit droit à l'empire, ce Prince mériteroit la couronne. Nous avons lié ensemble une amitié très-étroite; & lorsque mon ouvrage sera imprimé j'irai en Allemagne, pour passer quelque temps avec lui: c'est alors que je compte vous embrasser.

Je viens de refuser un canonicat fort lucratif à la Rotonde, parce que je veux rester libre; peut-être même renoncerai-je aussi au Vatican.

LETTRE XXIII.

Au même.

Rome, le 10 Septembre 1766.

VOUS faites des réflexions, mon cher ami, sur ce que j'imprime à mes frais mon grand ouvrage italien; mais vous n'avez sans doute pas songé qu'il n'y a peut-être pas de Libraire

en Allemagne qui veuille entreprendre un ouvrage auſſi cher, ſans avoir formé une ſouſcription. Je ſais où placer mon édition, & j'ai partout des amis; de ſorte que j'eſpére ne devoir pas paſſer par les mains des Libraires. La plus grande dépenſe eſt faite. Le papier ſeul monte à 2000 écus.

J'ai reçu l'ouvrage de M. Leſſing (1); il eſt bien écrit & avec pénétration; mais il auroit eu beſoin de beaucoup d'inſtruction ſur ſes doutes & ſes decouvertes. Qu'il vienne à Rome, & nous cauſerons enſemble ſur le lieu même. Le Baron de Stoſch, qui probablement a beaucoup de crédit auprès du Roy de Pruſſe, croit toujours qu'il pourra parvenir à me fixer à Berlin. Les deux places qu'on m'avoit deſtinées ne ſont pas encore remplies, que je ſache. Je ſuis néanmoins dans la perplexité. Je chercherai avant

---

(1) *Laocoon ou Penſées ſur les limites de la Peinture & de la Poëſie, par M. G. E. Leſſing, Berlin, 1768, in-8°*, ouvrage dont M. Franken avoit fait, avec raiſon, l'éloge à ſon ami, en le prevenant qu'il y trouveroit quelques remarques contre lui, mais expoſées avec autant de ſavoir que d'honnêteté. Les Amateurs des Beaux-Arts ne peuvent qu'attendre avec impatience la nouvelle édition qu'on promet de cet excellent ouvrage, que l'Auteur aura ſans doute enrichi de pluſieurs précieuſes remarques nouvelles, qui auront été le fruit de ſon dernier voyage littéraire.

N. de M. D.

tout

tout à faire avec lui un voyage que j'ai projetté ; après quoi je tâcherai de me déterminer à l'une ou à l'autre des propoſitions qu'on me fait pour aſſurer ma tranquillité à venir. Il me reſte peu de tems à vivre : le grand travail a émouſſé mes ſens, & depuis quelques mois j'ai des ſignes certains de l'approche de la vieilleſſe. Me croiriez-vous, ſi je vous diſois que j'ai encore plus travaillé ici qu'à Nöthenitz ? Au reſte je me porte bien. M. Von Mecheln, Graveur à Zuric, travaille à mon portrait. Il eſt grand & remplit une page *in-folio*. Un autre Artiſte l'a gravé en acier, mais en plus petit format ; il n'en a donné que quelques empreintes à ſes amis, parce que je l'ai prié de ne pas le répandre.

LETTRE XXIV.

Au même.

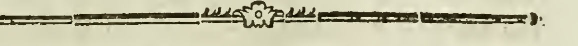
Rome, le 4 Novembre 1766.

Il n'y a pas long-temps que j'ai paſſé quinze jours à me promener avec l'Achille de Brunſwic, le Prince héréditaire. Il y a quinze jours qu'il eſt parti pour Naples, & doit encore paſſer autant de tems ici à ſon retour. On lui a rendu tous les honneurs publics qu'il mérite par ſon rang, par ſa naiſſance & par ſes qualités perſonnelles. J'ai formé une connoiſſance aſſez étroite avec ce Prince ; &

comme il fembloit aimer à courir, nous avons cherché à nous laffer l'un l'autre; de maniere que la fatigue nous obligeoit quelquefois d'attendre une heure après nos longues courfes, avant de pouvoir dîner. J'ai fouvent profité de l'occafion pour dire la vérité aux enfans des Rois; & ce que je leur ai répété le plus, c'eft que je rendois graces au ciel de ne pas être né d'un fang illuftre, parce que le vrai bonheur n'eft jamais le partage des Grands. Combien de fois n'ai-je pas dit à ce digne Prince que ce n'eft pas moi qui puis être malheureux, mais les perfonnes de fon rang. Une liaifon intime avec de pareils Seigneurs eft la grande école du contentement, fi toutefois l'homme peut ou veut être fatisfait de fon fort.

Mon grand ouvrage italien fe trouvera payé à la fin de l'impreffion. Je ne me foucie pas d'y gagner. Il y a peu d'hommes moins économes que moi & qui en même-temps méprifent autant l'argent. Vous favez que dans ma mifere à Drefde j'ai fait imprimer à mes frais mon premier ouvrage, & que je n'en ai fait tirer que le nombre d'exemplaires que je croyois devoir faire préfent. J'ai envie maintenant de ne faire tirer que dix exemplaires d'un petit ouvrage de tous les anciens monumens deffinés à la plume. Vous recevrez mon portrait de Bâle par occafion; mais je ne le placerai pas devant mon ouvrage. Vous vous trompez, fi vous croyez que la vente de

mon ouvrage m'empêchera de me mettre en voyage. Je partirai comme ſi je ne laiſſois rien ici. Il eſt temps que je jouiſſe enfin de moi-même & de la vie.



LETTRE XXV.

Au même.

Rome, le 5 Décembre 1767.

MON voyage à Naples, où j'ai reſté deux mois, n'avoit été entrepris que dans l'intention de paſſer en Sicile ſans qu'on le ſut ici. Je croyois trouver tout le monde contre moi à Naples (1); & je m'étois fait un nouvel adverſaire par deux remarques ſur la traduction de Vitruve de M. le Marquis Galiani, que j'ai faites dans le Diſcours préliminaire de mon ouvrage italien, après une offenſe publique que j'avois reçue de lui. Mais comme j'ai trouvé qu'il ne m'étoit pas difficile de vaincre les difficultés que j'avois craint de rencontrer, dont la principale étoit de ne pas obtenir l'entrée du

(1) A cauſe de quelques jugemens trop libres qui ſe trouvent dans ſa Lettre ſur Herculanum, au ſujet des recherches & de la publication des monumens antiques de cette ville ſouterraine. N. de M. D.

Cabinet & des découvertes de Pompeii, je me ſuis préſenté à la Cour où j'ai été gracieuſement accueilli ; de ſorte que je puis dire avoir vu cette fois Naples bien à mon gré. J'ai trouvé beaucoup de choſes nouvelles que je publierai en ſon temps ; & la ſeule irruption du Veſuve ſuffit pour ne pas me faire regretter ce voyage. Car il n'eſt pas poſſible de ſe former une idée de ce ſpectacle, d'une beauté vraiment terrible, ſi on ne l'a pas vu. J'ai paſſé une nuit ſur cette montagne avec M. le Baron de Riedeſel & le célébre Avanturier d'Hancarville (1) ; nous y avons fait rôtir des pigeons ſur le bord d'un fleuve de feu, & Winckelmann y a ſoupé nud comme un Cyclope. La même nuit que tout le monde prit la fuite, nous allâmes au-devant du danger, & nous bûmes gaiement ſur la place du château de Portici au milieu du tumulte des fuyards ; cependant nous n'étions nullement en ſureté dans des maiſons qui trembloient & chanceloient continuellement.

Le cinquieme volume du Cabinet d'Herculanum vient d'être imprimé, mais il n'a pas encore été publié ; excepté un exemplaire que j'ai obtenu

---

(1) On trouve des anecdotes curieuſes ſur M. le Chevalier d'Hancarville, à la page 116, 117 du *Mémorial d'un Mondain*, par M. le Comte Lamberg. N. de M. D.

pour emporter avec moi à Rome par la faveur de M. le Marquis Tanucci. Cependant il me reprocha, quoi qu'en riant, en préfence de tous les Miniftres étrangers qui avoient dîné chez lui, ce qu'il y a d'offenfant dans ma lettre, & me refufa la continuation de l'ouvrage d'Herculanum. Malgré cela je n'ai pas fait un fecret de la critique que ce cinquiéme volume avoit à attendre de moi; & que j'ai auffi déja inférée dans mon *Hiftoire de l'Art*. Ce volume contient les têtes & les buftes de bronze, dont chacun eft repréfenté de face & de profil. Le fixiéme volume commence par les ftatues & les figures de bronze; & comme on copie tout ce qu'on peut trouver dans les livres, il reftera encore de quoi à tranfcrire pour nos neveux.

Je travaille toujours conftamment à finir mon *Hiftoire de l'Art*, dont la traduction françoife doit paroître en deux volumes *in*-4°. avec beaucoup de grandes planches, afin de rendre les contrefactions plus difficiles. Je dois prendre fur moi-même le foin pénible d'en faire la traduction, que je commencerai avec la nouvelle année. Je la ferai enfuite relire par plufieurs perfonnes.

Je vous laiffe maintenant juger fi je puis gagner quelque chofe par mes ouvrages allemands, en confidérant feulement mon dernier voyage de Naples, qui m'a plus couté que tout ce que le

Libraire m'a donné. J'ai été plus de vingt fois à Portici qui eſt à une mille d'Allemagne de Naples. Pompeii en eſt à trois milles de diſtance, & j'y ai été quatre fois ; pour ne pas parler de mes voyages à Cumes, à Bayes, à Caſerte &c. S'il étoit permis de faire des remarques ſur les lieux même, on n'auroit pas beſoin de la moitié du temps ; mais il faut tout confier à la mémoire ; moi ſur-tout, pour ne pas donner à penſer que je veuille écrire de nouveau ; ce que je ne pourrai néanmoins pas laiſſer. Un Profeſſeur qui dans ſon cabinet fait des rêves de métaphyſique & de géométrie, peut faire préſent de ſes productions ; mais c'eſt ce que je ne puis pas faire.

Le Roi de Pruſſe m'a fait écrire une lettre fort gracieuſe par M. de Catt ſur mon dernier ouvrage & ſur mes autres écrits, qui lui ont été remis avec une lettre en allemand de ma part. Il s'eſt beaucoup entretenu de moi, tant avec le Prince héréditaire de Brunſwic, qu'avec le Prince d'Anhalt.



LETTRE XXVI.

Au même.

Rome, le 6 Février 1768.

MON ancien, digne, fidele & très-cher Ami!

Je voudrois volontiers répandre toute mon ame ſur le papier en retour de la charmante lettre que j'ai reçue aujourd'hui de votre chere main, & à laquelle je reponds ſur le champ. La plupart des lettres que je reçois d'Allemagne ſont conçues de maniere qu'on diroit qu'on ne cherche qu'à m'affliger; voilà pourquoi je les laiſſe ſouvent un jour ou même plus long-temps ſans les ouvrir, parce que je cherche à conſerver ma gaité. Mais lorſque j'apperçois les caracteres de mon fidele collégue, mon cœur vole au-devant de lui, & je rappelle tous mes ſens pour jouir de ſon amitié. La douce eſpérance étoit déja au guet de cette lettre, & j'ai voulu vous prévenir pluſieurs fois, parce que je ſuis perſuadé que tout ce qui vient de moi vous eſt cher. Je croyois pouvoir vous dire le temps où je compte vous aller ſurprendre un beau matin à Nöthenitz, de même que je l'avois annoncé depuis peu avec trop de confiance au digne Prince

d'Anhalt. Je retire de même aujourd'hui ma parole auprès de lui ; car le Grand-Duc de Toſcane & ſon épouſe qui ont accompagné la future Reine des deux Siciles à Naples, doivent paſſer, à leur retour, quelque temps à Rome, ce qui aura lieu à la fin du mois de Mai : par conſéquent je ne puis pas quitter cette ville. Je commence donc à craindre de ne jamais revoir ma patrie ; d'autant plus qu'il me ſera difficile de quitter pour un an, que demande ce voyage, mon maître & éternel ami, le digne Cardinal Albani, au grand âge qu'il a.

De plus, on prévoit la mort du Pape laquelle, ſur le pied où les choſes ſont actuellement, doit cauſer un changement extraordinaire dans tout le ſyſtême politique des puiſſances vis-à-vis de la cour de Rome, particuliérement pour ce qui regarde la religion ; & comme tous les vœux ſont pour l'eſtimable Cardinal Stoppani, mon bienfaiteur, je ne puis pas m'éloigner d'ici ſans porter préjudice à mes intérêts.

Je me propoſe de m'en conſoler un peu par un autre petit voyage à Naples, que j'ai réſolu de faire dorénavant deux fois par an, & par mon ſéjour ordinaire à Porto d'Anzio près de la mer, où je ſuivrai dans peu la Princeſſe Albani, pour y paſſer le Carême. C'eſt-là le lieu de mes délices ; c'eſt-là, mon ami, que je voudrois vous voir, pour nous promener enſemble, ſans ſouci

& ſans inquiétude, le long de la tranquille mer ſur une côte élevée & couverte de myrthes ; où pour la regarder ſans crainte lorſqu'elle eſt en fureur, placés ſous une arcade de l'ancien temple de la Fortune, ou ſur le balcon de ma chambre même. Un mois paſſé dans un pareil ſéjour, & la jouiſſance de la belle nature & de l'art, qui nourrit le cœur & l'eſprit, ſurpaſſent tout ce que l'éclat des cours & leur bruyant tumulte peuvent nous offrir. A Naples j'occupe chez un des plus grands Avanturiers qu'il y ait, ma propre chambre qui eſt ornée de vaſes étruſques qui m'appartiennent, & dont mon hôte augmente le nombre pour moi. C'eſt le Chevalier d'Hancarville, auteur & éditeur du magnifique ouvrage qui a paru ſous le titre : d'*Antiquiqués Etruſques, Grecques & Romaines*, formant quatre volumes grand *in-folio* de vaſes peints raſſemblés par M. Hamilton, Miniſtre de la Grande-Bretagne à Naples, & des autres plus beaux vaſes qui ſe trouvent dans cette ville. Suivant le proſpectus, cet ouvrage contiendra 468 planches, c'eſt-à-dire 117 dans chaque volume; mais je crois que ſi l'on vouloit bien compter toutes les planches ou gravures on pourroit en trouver 600 au moins. Le premier volume en a paru (1); l'explication de ces planches m'eſt réſervée.

---

(1) Le titre de cet ouvrage magnifique & unique en ſon

C'eſt ainſi que je jouis de tout, quelque pauvre que je ſois, excepté de mon eſtomac, qui devient d'autant plus mauvais & plus rebelle, que ma tête travaille davantage. Il ne faut ſans doute pas en être ſurpris, car perſonne ne peut ſe faire une idée des peines que je me donne.

Mais le repos viendra enfin un jour, dans ces lieux où nous nous reverrons pour jouir de notre amitié : ce à quoi je ne puis penſer ſans un plaiſir ſecret & ſans répandre des larmes de joie. Je m'y rendrai comme un leger piéton, tel que je ſuis venu dans ce monde. Je conſacre les larmes que je répands dans ce moment à cette ſublime amitié qui émane du ſein de l'amour éternel & que j'ai eu le bonheur de trouver en vous (1). Que dirai-je des éloges que le

---

eſpéce, eſt : *Collection of Etruſcan, Greek and Roman Antiquities, from the Cabinet of the honor. M.* WILLIAM HAMILTON, *his Britannick Majeſty's Extraordinary Envoy at the Court of Naples*, 1767, avec un titre françois vis-à-vis de celui-ci. Les deux premiers volumes de cet ouvrage précieux ont paru peu de temps l'un après l'autre à Naples. Le troiſiéme Volume a été publié à Paris en 1775. L'impreſſion en eſt auſſi magnifique que celle des deux premiers Volumes, étant orné de beaucoup de vignettes & culs de lampe ; les planches des vaſes ſont enluminées. N. de M. D.

(1) Cette lettre fut écrite environ quatre mois avant la fin tragique de M. Winckelmann. M. Franken a écrit en

ſavant Conſeiller Cruſius, votre collégue actuel, donne à mes ouvrages imparfaits ? Je vous prie de lui en témoigner ma reconnoiſſance, & de l'aſſurer que ſon approbation ne m'eſt rien moins qu'indifférente, parce que je ſais qu'il peut louer avec connoiſſance de cauſe. Plut au ciel ! que je puiſſe lui montrer, ainſi qu'à vous, mon *Hiſtoire de l'Art* entiérement refondu & en état d'être traduite. Je feuillete quelque fois ce livre pour me délecter, car je ſuis parfaitement content de moi-même. Je n'étois pas encore en état d'écrire lorſque je commencai à l'entreprendre; les idées n'y ſont pas aſſez liées; il manque ſouvent les tranſitions néceſſaires de l'une à l'autre, ce qui fait la partie eſſentielle de l'art d'écrire; les preuves n'ont pas toujours toute la force qu'elles pourroient avoir, & j'aurois pu m'exprimer quelquefois avec plus de chaleur. Mon grand ouvrage italien m'a inſtruit de ces défauts; parce que le théâtre où je voulois me montrer étoit plus dangereux; & le tout puiſſant a répandu ſur moi ſes bénédictions & ſes faveurs.

Je crois, au reſte, avoir éclairci ou rétabli dans cet ouvrage plus de cent paſſages d'anciens Auteurs. J'ai conſervé pour le troiſiéme volume des *Monumenti inediti* des monumens inconnus

---

marge, qu'il n'a jamais lu ce paſſage ſans l'arroſer de ſes larmes. N. de M. D.

qui formeront de cette ſcience un ſyſtême tout-à-fait nouveau. Si j'en trouve l'occaſion je vous ferai paſſer cet ouvrage italien.

Pour ce qui eſt de Berlin, je ſuis trop vieux & ſerois trop étranger dans cette ville ; je ſuis d'ailleurs plus content en faiſant moi-même mon lit que d'être décoré du titre de Conſeiller privé & d'avoir deux laquais pour me ſuivre. Quelques-uns des Ecrivains célebres que vous me nommés m'étoient déja connus par leurs écrits que j'ai vu par occaſion, particuliérement entre les mains du digne Prince d'Anhalt-Deſſau ; & les autres ſeulement de nom (1). J'ai fait venir un volume des ouvrages de Mendelſon ; j'ai méme pris occaſion delà pour lui écrire, mais ſans recevoir de réponſe. Comme ma lettre pour lui eſt partie ſous enveloppe, il ſe peut bien qu'elle ne lui ait pas été remiſe & qu'elle ſe ſoit perdue.

---

(1) M. Franken avoit conſeillé à ſon ami de ne pas oublier entiérement, au milieu de ſes tréſors de l'Italie, ſes compatriotes les Savans d'Allemagne ; & il lui avoit recommandé la lecture des meilleurs ouvrages de MM. Leſſing, Wieland, Mendelſon, Kaſtner, Kammler, Weiſſe & autres, en donnant à chacun les éloges qu'ils méritent.

N. de M. D.



LETTRE XXVII.

Rome, le 23 Mars 1768.

J'AMAIS mon ame n'a été plus ſatisfaite en vous écrivant qu'aujourd'hui, que je jouis du plaiſir de vous annoncer ma prochaine arrivée à Nöthenitz, qui aura lieu vers le quinze du mois de Mai, s'il ne me ſurvient aucune maladie pendant ce long voyage. Car je compte partir d'ici au commencement d'Avril, ſuivant la permiſſion que j'en ai obtenue de mon maître & du Pape. Comme je veux déligenter mon voyage juſqu'à mon premier gîte, qui ſera chez le digne Prince d'Anhalt-Deſſau, & que je ne veux paſſer qu'en courant par Dreſde, où je n'ai à voir que vous & M. Walther; je vous prie de tenir mon arrivée parfaitement ſecrete, ſi ce n'eſt pour Walther ſeul; & de faire ſavoir chez lui toutes les fois que vous ſerez à Dreſde, afin que je ſache où je pourrai vous trouver. A Deſſau j'attendrai mon ami Stoſch que le Prince logera à ma requiſition. De-là nous nous rendrons chez le Prince héréditaire de Brunſwic; pour partir enſuite pour Berlin.

J'aurai pour compagnie le célébre Statuaire romain Cavaceppi, qui entreprend ce voyage

tant par amitié pour moi, que pour rétablir ſa ſanté.

O! qui amplexus! & gaudia quanta futura!

J'ai de l'ouvrage juſques par-deſſus les yeux, d'autant plus que je dois tailler de la beſogne à un graveur & à un deſſinateur que je garderai juſqu'à l'automne & méme peut-être plus long-temps encore; & mon eſtomac a été tellement affoibli par le travail forcé pendant cet hiver, que j'aurois quelque maladie à craindre ſi je ne faiſois pas bientôt ce voyage. Je conſacre deux jours de la ſemaine à deux hommes d'un grand eſprit, M. Hamilton, Miniſtre de la Grande-Bretagne à Naples, & Mylord Stormont, Ambaſſadeur de la même cour à Vienne, qui voit Rome pour la ſeconde fois. C'eſt l'homme le plus inſtruit que j'aie vu pour une perſonne de ſon rang; il eſt même fort verſé dans la langue grecque. Il a été marié à une Comteſſe de Bünau; la mort de cette dame & une mélancolie dans laquelle il étoit tombé, l'ont engagé à faire ce voyage. Mais il a été rétabli dans cet heureux climat, & par la vue des choſes rares & inſtructives qu'on trouve ici.

Lorſque j'irai à Nöthenitz je vous emmenerai M. Cavaceppi, pour vous faire connoître un Romain parfaitement honnête homme. Je vous embraſſe mille fois en idée & ſuis pour la vie, &c.



A M. LE CONSEILLER

HEYNE.

LETTRE I.

Rome, le 22 Décembre 1764.

J'AUROIS dû répondre ſur le champ à une lettre auſſi agréable que celle dont vous venez de m'honorer, ſi je n'avois pas voulu attendre l'occaſion de l'envoi du manuſcrit de mon *Eſſai ſur l'Allégorie*, pour vous faire parvenir celle-ci franche de port. Cet ouvrage pénible qui regarde principalement l'Art a rempli pendant pluſieurs années mes heures de loiſir. J'y ai éclairci & rétabli différens paſſages des Auteurs grecs. Il doit paroître à Pâques & aura vraiſemblablement vingt-quatre feuilles d'impreſſion. Mon grand ouvrage italien va lentement, parce que mon aſſocié a manqué, de ſorte qu'aujourd'hui tous les frais tombent ſur moi ſeul.

Il auroit fallu, ſans doute, que je commençaſſe ma lettre par vous remercier de l'avis que vous me donnez de l'honneur que m'a fait une Société ſavante & célébre ; c'eſt la premiere marque

d'eſtime que je reçois publiquement dans ma patrie. Je ne pouvois pas attendre cela de B** où regne dans l'Académie un deſpotiſme françois. J'accepte avec plaiſir votre invitation d'être ici le correſpondant de la Société; mais je ne pourrai pas communiquer des choſes qui ne regardent que la littérature ſeule, parce que je ſuis un peu indifférent ſur tout ce qui paroît de nouveau en ce genre. Car ce qui eſt bon ne perd rien dans mon eſprit quoique je ſois le dernier à l'apprendre. Je ne lis ni gazettes ni journaux littéraires; & comme je n'ai pour ami & pour ſociété que mon maître, qui eſt le Patriarche & l'Archimandrite des Antiquaires, je n'ai aucune occaſion de ſavoir des nouvelles de la République des Lettres. Je les entends, à la vérité, de mes collégues au Vatican, mais j'y prête peu d'attention pour ne m'occuper que de ce que j'ai à faire. En attendant, je vous prie de me dire quel uſage on veut faire des nouvelles que je pourrai donner, afin que je puiſſe me régler en conſéquence —.

Vous avez fait choix, mon ami, d'un Grec digne de votre pénétration. Je crois vous avoir dit quelque choſe ſur un paſſage de cet Auteur, dans une de mes dernieres, mais je ne me rappelle plus ce que c'eſt; car comme je dois tout écrire moi-même, je ne puis pas garder copie de mes lettres. Voici une petite indication des manuſcrits d'Apollonius qui ſe trouvent dans la bibliothéque apoſtolique.

Dans

Dans celle de l'ancien Vatican il y a deux manuſcrits, ſavoir : N°. 1691

1358

Dans celle de Heydelberg trois, ſavoir :

N°. 150

186

280

Dans celle d'Urbin il n'y en a qu'un ſeul, ſavoir : N°. 146.

N°. 1691 eſt un petit *in-folio* écrit fort proprement ſur velin avec les ſcholies, mais il paroît être du quinziéme ſiécle. N°. 1358 eſt un *in-quarto* écrit ſur papier, mais ſans les ſcholies, qui appartenoit autrefois à Fulvius des Urſins ; il eſt encore plus moderne que le premier. N°. 150, *in-quarto*, écrit ſur papier avec les ſcholies, ne contient que trois livres, & n'eſt pas plus ancien que le précédent. N°. 186, petit *in-folio*, écrit ſur velin, mais ſans les ſcholies, eſt de la même date. N°. 280, *in-quarto* avec les ſcholies, eſt le plus ancien de tous, quoique néanmoins ſeulement du quatorziéme ſiécle, comme il paroît. N°. 146, écrit ſur papier avec les ſcholies, ſemble être du même ſiécle.

Dans le N°. 280, il y a des ſcholies interlignées, mais qui ne ſont de nulle importance. Dans le *liv*. 1, *v*. 35, au-deſſus de αὐτόσχεδον, il y a εὐθέως. v. 45, au-deſſus de δηρὸν, ἐπιπολύ. v. 88. πηοσύνη, συγγένεια. v. 89. Au-deſſus de εὐρήνεσσιν, καλοπρόβα-

τοις. Au-dessus de tous les noms propres il y a une ligne horizontale, par exemple : Ἰηϛων, Πελιην, Ορφευϛ

Nous sommes plus mal fondés dans la littérature grecque en Italie qu'on ne le croit ailleurs. Il n'y a à Rome qu'un seul homme *a cui non crocchia il ferro nel greco*, comme dit le proverbe. Les deux Professeurs de la langue grecque qui sont avec moi au Vatican peuvent à peine épeler lentement les Peres de l'Eglise. La personne dont je veux vous parler s'appelle Giacomelli, il est Prélat & *Segretario delle lettere ad principes*. C'est à lui & à ma connoissance dans la langue grecque que je dois les premiers pas que j'ai faits à Rome.

Pour ne pas paroître les mains vuides, & pour vous montrer ma bonne volonté, je vais vous communiquer deux Inscriptions qu'on a trouvées, il y a environ un mois, dans une villa, à trois milles ou environ au-delà de Veletri. Elles sont toutes deux sur une urne sépulchrale d'environ six palmes de longueur, & toutes deux placées sur le côté de devant. C'étoit le lieu de sépulture du pere d'Héliogabale. Je m'y suis rendu moi-même, & je les ai copiées pendant qu'il pleuvoit à verse.

CΕΞΤΩ ΟΥΑΡΙΩ ΜΑRΚΕΛΛΩ.

ΕΠΙΤΡΟΠΕΥC ΑΜΠΥΔΑΤΩΝ ΕΠΙΤΡΟΠΕΥ ΑΝΤΕΠΑ-
ΡΧΕΙΟΥ ΒΡΙΤΑΝΝΙΕΙΑC ΕΠΙΤΡΟΠΕΥC ΑΝΤΛΟΓΩΝ ΠΡΕΙΒΑ

ΤΗϹ ΠΙϹΤΕΥΘΕΝΤΑ ΜΕΡΗ ΤΩΝ ΕΠΑΡΧΩΝ. ΤΟΥ ΠΡΑΙΤΩΡΙΟΥ. ΚΑΙ ΡΩΜΗϹ ΛΑΜΗ ΡΩΤΑΤΩ ΑΝΔΡΙ. ΕΠΑΡΤΩ. ΕΠΑΡΙΟΥ ϹΤΑΤΙΟΤΚΟΥ ΗΓΕΜΟΝΙ ΑΕΓΙΩΝΟϹ. ΑΥΓΟΥϹΤΗϹ ΑΡΕΑΝΤΕΠΑΡΧΕΙΟΥ. ΝΩΥΜΙΔΙΑϹ, ΙΟΥΔΙΑ ϹΟΑΙΜΙΑϹ. ΒΑΞϹΙΑΝΗ. ϹΥΝΤΟΙϹ ΤΕΚΝΟΙϹ ΤΩ ΠΡΟϹ ΦΙ. ΑΒϹΤΑΤΩ. ΑΝΔΡΙ. ΚΑΙ. ΓΑΥΚΥΤΑΤΩ ΠΑΤΡΙ.

Ce qui doit être lu & corrigé ainſi :

Σέξτῳ Οὐαρίῳ, Μαρκέλλῳ, ἐπιτροπεύσαντι ὑδάτων, ἐπιτροπεύσαντι ἐπαρχίας Βριταννείας, ἐπιτροπεύσαντι λόγων πριβάτης, πιστευθέντι τὰ μέρη τῶν ἐπαρχῶν τοῦ πραιτορίου καὶ Ῥώμης, λαμπροτάτῳ ἀνδρὶ, ἐπάρχῳ ἐραρίου στρατιωτικοῦ, ἡγεμόνι Λεγιῶνος Αὐγούστης, ἄρξαντι ἐπαρχείου Νουμιδίας Ἰουλία Σοαιμιὰς Βασσιάνη σὺν τοῖς τέκνοις, τῷ προφιλεστάτῳ ἀνδρὶ, καὶ γλυκυτάτῳ πατρί.

L'Inſcription latine eſt la traduction de celle-là.

SEX. VARIO. MARCELLO.
PROC. AQAR. C. PROC. PROV. PRT. CC.
PROC. RATIONIS. PRIVAT. CCC. VICE. PRAEEF.
PR. ET. VRBI FVNCTO. C. V. PRAEF. AERA-
RI. MILITARIS. LEG. LEG. AVG. PRAESIDI. PROV.
NVMIDIAE. IVLIA SOAEMIAS BASSIANA C. F.
CVM FILIS. MARITO ET. PATRI. AMANTISSIMO.

Ces inſcriptions pourroient fournir matiere à une diſſertation curieuſe & ſavante; d'autant plus qu'on ne les à communiquées à perſonne & que c'eſt moi ſeul qui les ait. J'ai trouvé dans la même villa une belle tête de Commode, dont j'ai fait préſent au Cardinal.

Pour conclusion je dois vous dire, que je suis le même que vous m'avez connu ; c'est à-dire, que je suis convaincu de mon peu de mérite (σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωπος) & que je sais que ce que vous me donnez est infiniment au-dessus de moi. J'écris librement, mais je ne pense, ni ne parle, ni n'agit pas de même.

Je n'ai encore rien appris du Polybe de M. Ernest ; j'attends de Suisse son Homere. Je n'envisage un tel homme que la tête renversée en arriere, comme on regarde un temple élevé, & je ne pense ensuite à son mérite que les yeux baissés. Faites-lui une profonde salutation de ma part; mais bien profonde & telle que je pourrois la lui faire moi-même en courbant le dos.

La tanta strepitosa spedizione de' Missionari leterari antiquari Danesi ha fatto naufragio. Un solo è rimasto in vita, e s' è inviato a tornasene a casa per le Indie; gli altri sono morti. Gli soggetti non erana scelti con giudizio, particolarmente quello che guidava la truppa. Un mio amico mi scrive da Constantinopoli che, richiesto dal Residente del Rè di Danimarca alla Porta, di riconnoscere le antichità da questi Missionari raccolte in Egitto, rimase stupito in vedere roba che si trova quì a Roma per un zecchino in Piazza Navona ; e questo è persona, che ne può rendere conto. Non basta di aver imparato a stracciare un poco l'Arabo — — vi vuole altro per riuscire in tal intrapresa. Addio.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 30 Mars 1765.

MA tête n'eſt pas aſſez fertile en idées pour faire trois différens complimens de remerciment de l'honneur que l'on m'a fait. A vous je puis dire : χάλκεα χρυσέων. Ce que je ne puis faire moi-même, ſera fait par d'autres.

J'ai interprêté au Cardinal les témoignages de reſpect dont vous me chargez pour lui ; & il m'a dit de vous faire connoître, ainſi qu'aux autres membres de la Société, combien il prend part à mon agrégation. J'ai reçu ſur cet honneur les complimens de congratulation d'une nombreuſe aſſemblée de Cardinaux, de Prélats & de Dames qui ſe trouvoient chez S. E. Quel homme eſt-ce donc? direz-vous. C'eſt un homme qui aux grands talens joint le caractere les plus aimable que je connoiſſe. Il a ſoixante-treize ans paſſés ; mais ſa tête eſt celle d'un homme de ſoixante, & il bâtit comme s'il étoit aſſuré de vivre encore vingt ans. Après l'égliſe de St. Pierre ſa villa ſurpaſſe tout ce qui a été fait dans lès temps modernes. Il a crée, pour ainſi dire, le terrein qui lui étoit

néceſſaire & en a été lui-même le ſeul architecte. Il a une autre villa à Nettuno près de la mer, ſur les ruines de l'ancien Antium, laquelle eſt bâtie comme Adrien en auroit fait le plan. Une troiſiéme villa, qu'il a pareillement bâtie lui-même, eſt ſituée à Caſtello, à peu de diſtance d'Albano. Après pâques nous irons paſſer huit ou quinze jours à Nettuno; & à notre retour commencera la Villagiatura à la villa près de Rome, où nous demeurons, qui durera juſque vers le milieu de Juillet; mais j'ai réſolu de reſter hors de Rome pendant tout l'été. Pluſieurs Princes envieroient l'appartement que j'occupe. Je ſuis le favori, ſans qu'on en ſoit jaloux, de la ſuite nombreuſe du Cardinal, parmi laquelle ſe trouvent dix Secrétaires, qui ne ceſſent d'être occupés. Mon emploi eſt d'avoir ſoin de la bibliothéque & du cabinet, dont je jouis ſeul. Vous pouvez donc bien vous imaginer que je ſuis tout-à-fait tiré de la ſolitude, & que je n'ai pas eu beſoin pour cela de M. B...; je le cherche cependant autant que je le puis; & comme je ne me ſuis ſoumis à aucune gêne, je vis content & ſatisfait; car j'ai fait à Rome tout ce qui auroit pu détruire la fortune & le bonheur de tout autre que moi, & tout m'a réuſſi. B... commence à s'appercevoir que Rome eſt un tout autre pays qu'il ne ſe l'étoit imaginé le premier mois qu'il y fut. Tout cela ne me permettra ſeulement pas

d'écouter les propoſitions qu'on pourra me faire ailleurs; d'autant plus que dans deux ans d'ici j'attends de retour d'Eſpagne mon ami, dans le ſein duquel j'eſpére finir mes jours.

Mes *Monumenti inediti* ont eſſuyé, à la vérité, un contre-temps, mais le travail n'en eſt pas interrompu, ἀδοκήτων πόρον εὗρεν Θεός. C'eſt un ouvrage qui jettera une lumiere nouvelle ſur l'Art.

On ne trouve rien au Vatican ſur le Tzetzes *Antehomer & Poſthomer*; mais bien ἡ μικρὰ Ἰλιάς. A l'ancien Vatican, N°. 1701. De plus ὑποθέσεις ἀλληγορικαὶ τῆς Ὁμήρου Ἰλιάδος, ibid. N°. 1759.

Il n'a paru que trois volumes du *Muſeo Capitolino*. Les deſſins en ſont faits avec goût & intelligence; il n'y a des défauts que dans quelques petits détails. Mſgre. Bottari travaille actuellement au quatriéme volume des bas-reliefs, dont l'explication nous fera connoître quels ſont ſes talens.

Je ne ſais rien de Civita Turchino; je crois néanmoins que M. Ritter s'eſt trompé. Les tombeaux étruſques ſont près de Corneto à quatre milles de Civita Vecchia, proche de la mer. Comme on ne trouve les Tranſactions philoſophiques dans aucune bibliothéque de Rome, & que je n'en ſais moi-même que ce qu'il en a dit, je ne veux rien mander d'inutile ſur ce ſujet.

Le Supplément de Donati n'a pas encore paru; il ne pourra pas non plus donner tout ce qui m'eſt connu.

K iv

Le Virgile eſt pitoyable (1), & cependant il en ſort un grand nombre d'Italie. Vous vez vu ſans doute le Calimaque (2) & le Nican-

---

(1) Cette édition de Virgile, que M. Winckelmann dit être pitoyable, & laquelle, en effet, eſt très mauvaiſe, parut à Rome en 1763, 1764 & 1765, en trois grands Volumes *in-folio*. L'Editeur de cet ouvrage étoit un Jéſuite de Florence, appellé Ant. Ambrogi. A le conſidérer par le luxe typographique, relevé encore par de belles gravures, cet ouvrage peut être regardé comme une des plus magnifiques éditions qu'on ait fait en Italie des Auteurs claſſiques; mais par la partie littéraire elle vaut à peine les éditions de Junker & de Minelli. On ne trouve par tout que des réflexions & des éclairciſſemens dignes d'un écolier en troiſiéme : le ſeul mérite qu'il ait, c'eſt une traduction en vers italiens qu'on y a jointe; mais que l'Editeur avoit déja donné ſéparément en quatre vol. in-4°. Rome, 1758, 1762. Et dans cette traduction même il ne paroît pas avoir ſurpaſſé Annibal Caro, qu'il critique néanmoins fort librement. Qu'on compare cette édition magnifique de Rome avec celle que nous a donnée M. le Conſeiller Heyne, & l'on pourra juger du mérite de cette derniere.

N. de M. D.

(2) Le Calimaque de Bandini parut à Florence en 1763, in-8°. C'eſt en vain qu'on y chercheroit quelques bonnes remarques de l'Editeur propres à éclaircir ce Poëte; mais il eſt fort facile de diſtinguer celles qu'il a faites lui-même, d'avec celles qu'il n'a fait que copier de l'édition de Spanheim. Le ſeul mérite qu'ait cet ouvrage, c'eſt la traduction italienne en proſe de Ant. Marc. Salvini qui n'avoit jamais parue, & laquelle eſt véritablement belle & coulante. N. de M. D.

der (1) de Bandini de Florence, dont l'Editeur ne ſait ſeulement pas lire le grec.

Je n'ai pas encore vu la Lettre indiquée de Muſeo Farſetti. Cet homme auſſi eſtimable que riche perdit courage, parce que les Vénitiens ne voulurent pas permettre qu'on tint des conventicules dans les maiſons des particuliers; de ſorte que l'Académie de Deſſin qu'il avoit projetté d'établir eſt tombée en déſuétude.

Il m'eſt arrivé ce que Cicéron rapporte de lui, lorſqu'il revint comme Quêteur de Sicile. Un jeune Comte ſaxon vint s'acquitter d'une commiſſion dont on l'avoit chargé pour moi à Bologne, où il avoit appris, diſoit-il, que j'exiſtois, & que j'avois écrit quelque choſe; mais il croyoit

(1) Il publia le *Theriaca* & l'*Alexipharmaca* de Nicander à Florence, en 1764, in-8°. Il ne faut pas non plus chercher dans ce livre des remarques de l'Editeur ſur les variantes qu'on a ajoutées à cet ouvrage. Cependant cette édition jouit de l'avantage, qu'outre la traduction italienne de Salvini, on y trouve la Métaphraſe d'Eutecnus, qui n'avoit jamais été imprimée, & qui ſert à éclaircir pluſieurs paſſages difficiles; quoique l'Editeur ne s'en ſoit pas ſervi pour cet effet. Le même Bandini publia l'année ſuivante, 1765, *Muſeus*, *Aratus*, & *Tryphiodorus*, chacun ſéparément; mais ces éditions ſont auſſi mauvaiſes que les précédentes, & ſeroient ſans doute encore moins eſtimées en Italie, ſi l'on n'y avoit pas joint les traductions italiennes de Salvani qui n'avoient pas encore été imprimées.

N. de M. D.

que c'étoit en latin; & c'eſt ainſi que finit notre converſation. Son Mentor n'avoit jamais entendu nommer le célébre Mengs; ce que je n'ai pu endurer ſans lui faire une petite mercuriale; car Mengs eſt Saxon & je ne le ſuis point. *Ad Garamantes* avec de pareilles gens! Il y a quelques années qu'un jeune Danois ſe rendit expreſſément de Paris à Rome pour y étudier l'ordre de la procédure. Il s'appelloit . . . . ! Je n'ai pas encore vu ici d'Hanovrien; mais bien quelques Chanoines de Hildesheim; cependant on peut dire que les perſonnes nées dans les pays Catholiques ſont preſque toutes gâtées dès le berceau.

Voici le commencement du ὑποθέσεων en queſtion:

Ἐπεὶ φαιδρὰ πανσέληνε Σελήνη σελασφόρε.
Οὐκ ἐκ ῥοῶν Ὠκεανοῦ Φαίνουσα λελουμένη,
Ἀλλ' ἐκ πορφυρᾶς τῆς κλίνης, ὡς ἔπεισιν εἰκάσαι,
Ἀνασκιρτῶσα φεραυγὴς, καὶ πλέον τοῦ φωσφόρου,
Σπεύδεις ἐλαύνειν πόῤῥω σοι ταῖς ψυχικαῖς ἀκτῖσι
Τῶν σκοτεινῶν τῶν λέξεων καὶ βίβλων τὴν ἑσπέραν.

Plus bas cet honnête homme dit:

Ετὶ τῶν δύο στρατιῶν Ὅμηρος ὑπῆρχεν,
Θηβαϊκῆς καὶ Τρωϊκῆς. οἶδας ἐκ Πραναπίδου.
Καὶ Διονύσως ἔφη ὁ Κυκλογράφος τοῦτο.
Μάθε καὶ ἄλλοθεν καλῶς ἀκριβεσέρως τοῦτο ἂ
Ὁ ποιητὴς Στησίχορος υἱὸς ἦν Ἡσιόδου,
Ἐν χρόνοις τοῦ Φαλαρίδος ὢν καὶ τοῦ Πυθαγόρου.
Οὗτοι δ' Ὁμήρου ὕσεροι χρόνοις τετρακοσίοις.

Fiat applicatio ad marmor Parium.

J'aurois beaucoup desiré de trouver un ancien manuscrit d'Athenée, car cet écrivain doit nous être cher ; mais c'est vainement que je l'ai cherché. Tous les manuscrits que j'en ai vu en Italie sont trop modernes ; & le plus ancien, qui étoit autrefois dans la bibliothéque Farnese à Rome & qui a passé à Parme, en a été enlevé ; car il ne se trouve plus à Naples où est actuellement cette bibliothéque. J'ai rétabli & éclairci deux passages de cet Auteur dans mon *Allégorie.*

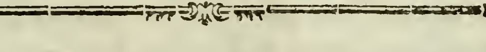
Je me rappelle maintenant que l'inscription du tombeau du Pere d'Héliogabale a déja été inserrée dans la *Gazetta litterarie di Firenze* par un Romain ; mais il s'y est glissé deux fautes. Je crois vous avoir mandé à cette occasion, que le maître de la villa en question, près de Veletri, y a trouvé une grande table de plomb pleine d'inscriptions en relief, qu'il compara pour la grandeur à la porte des hautes chambres du palais Ginetti, où je me trouvois alors. Il l'avoit déja fondue, & en avoit vendu sept cens livres, dans la crainte que le public ou bien la communauté de cette ville ne le lui enlevât.

J'ai eu occasion de former une étroite connoissance avec le célébre Wilkes, & comme il s'est trouvé ici pendant le carneval j'ai eu le temps d'être à lui ; mais il a resté à peine huit jours à

Rome. Il avoit avec lui une jolie perſonne appellée Corradini, qui eſt de Parme : il eſt ſeulement dommage qu'elle ſe ſoit fait danſeuſe. Il l'a amenée de Paris ; & comme elle a ſon propre équipage qu'elle entretient aux dépens de ſon amant, cela fait un morceau fort cher. Ils ſont partis avec quatorze chevaux de poſte pour Naples. Il y a loué, à ce qu'il m'a écrit, une belle maiſon ſur une hauteur agréable & loin du bruit de la ville, pour y finir ſon hiſtoire d'Angleterre depuis la révolution, & faire une nouvelle édition des Œuvres de Churchill. Il m'a offert un appartement chez lui, & il ſe pourroit bien que j'aille lui faire une viſite l'automne prochain. Il a fait imprimer en Anglois à Paris une juſtification intitulée : *A Letter to the worthy Electors of the borough of Aylesbury in County of Bucks. London, 1764, in-8°.* qui n'eſt peut-être pas connue en Allemagne, étant même fort rare en Angleterre.

Je voudrois ſavoir de vous ſi l'on peut vivre content dans un endroit tel que G..., comme on le prétend. Car je ne puis me figurer que le ſéjour de cette ville ou de toute autre où il y a des Académies en Allemagne (à l'exception de Leipſig) & la morgue que doit affecter tout Profeſſeur, puiſſent permettre d'être heureux. Il me paroît que ce genre de vie doit faire vieillir bon gré malgré avant le temps. Cela paroîtroit néanmoins plus

dur encore à une perſonne qui pendant long-temps a joui d'un ciel heureux & d'un beau pays où tout rit dans la nature. Je ſuis avec une éternelle amitié.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 13 Juillet 1765.

COMME je dois écrire à Dreſde, je veux du moins, pour prendre la route la plus courte vers G****, répondre par quelques lignes à votre chere & agréable lettre. Bientôt je rougirai d'écrire en Allemand ; penſée qui ne m'eſt venue que par notre correſpondance. Je m'apperçois que mon ſtyle eſt ſec & mauvais. Mais ſi mon langage ſe corrompt, mon cœur ne change point. Mon *Allégorie* avec l'épître dédicatoire paroîtront enfin à la Saint-Michel, quoique je commençaſſe dejà à craindre que cet ouvrage n'eut péri par l'eau ou par le feu. Je ſerai heureux ſi mon ouvrage Italien peut paroître dans un an ; auſſi formera-t-il deux volumes grand *in-folio* avec plus de 180 planches. Je voudrois bien, pour faire des recherches ſur une découverte importante que j'ai faite dans les antiquités grecques, être inſtruit

par vous, mon ami, ou par quelqu'un de vos ſavans amis à G. . . . ., dans quel temps a commencé l'uſage d'envoyer des trompettes, ὡς μήρυκα, d'une armée à une autre. Dès que je pourrai reſpirer un peu librement, je travaillerai à donner une édition plus complette de *Hiſtoire de l'Art.* Nous ſommes aujourd'hui plus ſages que nous ne l'étions hier.

Il vous eſt donc arrivé, comme à moi, de ne pas trouver imprimé à Florence les livres grecs du même Auteur. J'ai couru tout Florence pour trouver un Apollonius avec les Scholies, mais en vain. Je ſuis ſurpris que ce livre manque à la bibliothéque de Magliabecchi ; car quoique le poſſeſſeur ſi célebre de cette bibliothéque n'étoit pas en état de comprendre un ſeul vers de cet Auteur claſſique, il auroit dû néanmoins l'y placer. Je ne pourrai probablement vous dire quelque choſe de l'*Etymologico magno* du Vatican que vers le milieu de Novembre ; car depuis le mois de Juillet juſqu'à ce temps-là il y a vacance, & je demeure à une demi mille d'Allemagne du Vatican. Je me trouve actuellement à la villa de mon ami près de Rome, c'eſt-à-dire, au centre de toutes les merveilles anciennes & modernes de l'art. Je jouis ici d'une parfaite tranquillité, & je mêne une vie telle que je n'aurois pas oſé men' flatter autrefois dans mes ſonges. Je dois, par reconnoiſſance pour mon bienfaiteur, donner une

deſcription de cette villa, que je commencerai auſſi-tôt qu'on aura placé huit ou dix ſtatues. Les deſſins pour la gravure en ſont dejà faits. Dans cette agréable occupation, je n'envie le ſort d'aucun de vôs confreres en Allemagne, & ne deſire que de recevoir de vos nouvelles.

Je ſuis étonné que ce que je vous ai dit en paſſant de mon ami en Eſpagne, ait excité votre curioſité. C'eſt M. Mengs, dont j'eſtime bien plus le cœur noble & généreux, qu'on trouveroit difficilement chez nos Monarques modernes, & le génie créateur, juſte & méthaphyſique, que les talens ſupérieurs qui le rendent le plus grand maître qu'il y ait de nos jours dans ſon art. Le nœud commun qui nous unit, c'eſt ſon épouſe, qui eſt une belle Romaine .... Je les attends l'un & l'autre de retour du pays barbare où ils ſont, pour l'hiver prochain, qu'ils doivent revenir à Rome, notre patrie commune.

Vous avez ſans doute dejà appris le ſort malheureux de M. de Werpup. Je ne lui ai parlé qu'une ſeule fois ; mais il faiſoit de fréquentes viſites à mon maître, & prit congé de lui le matin du jour qu'il eſt mort. Je vous en dirai davantage une autre fois.



LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 5 Décembre 1765.

CE que les gazettes ont dit eſt vrai ; mais l'affaire propoſée n'a pas été conclue. J'aurois pu commettre la folie de ſacrifier à l'amour de ma patrie, mon bonheur, dont perſonne n'apprécie mieux le prix que moi, ſi un peu d'économie n'avoit pas fait rompre le traité. Pour ne pas parler d'une expérience de dix années à Rome, qui eſt fort précieuſe & dont perſonne pourroit difficilement jouir avec les mêmes avantages que moi, & ſans remarquer qu'on peut devenir auſſi bien un grand Algébriſte à Tobolks qu'à Alexandrie ; on auroit dû ſonger au moins (ſi l'on pouvoit apprendre à connoître Rome au-delà des Alpes) qu'il y a une différence infinie entre tirer un homme de Peterſbourg ou du milieu des Alpes, & le faire ſortir de Rome. Comme Rome entiere a paru prendre part à cette réſolution, & que le Pape & un des plus reſpectables Cardinaux m'ont offert de nouveaux avantages, je ne dois plus ſonger dorénavant à aucun changement. Mon *Allégorie* ne paroîtra que cet hyver, parce que Walther

Walther veut le faire imprimer dans l'imprimerie qu'on établit pour lui à Drefde. Je dois prendre patience. Il y a environ un an que je lui ai fait paffer le manufcrit. Je fuis occupé d'une differtation fur l'*Art chez les Grecs* en particulier ; mais ce n'eft que dans mes momens de loifir qui font fort rares ; car je fuis pris par le Prince Georges-Augufte de Mecklenburg-Strelitz, qui compte paffer un an à Rome, ainfi que par M. le Duc de la Rochefoucauld, qui eft le voyageur le plus inftruit que je connoiffe.

Vers le milieu du mois d'Octobre dernier on a trouvé dans la villa de la maifon Verofpi, enclavée dans les murs de Rome, proche de la porte Salara, deux ftatues bien confervées, de la moitié de grandeur naturelle, repréfentant deux jeunes filles à moitié couchées, vêtues d'une legere draperie. Cette draperie confifte, comme l'eft en général le vêtement de deffous des deux fexes des anciennes ftatues, en deux longs morceaux carrés, coufus enfemble dans toute leur longueur, & attachés par trois boutons fur les épaules. Dans ces ftatues la partie attachée enfemble par ces boutons, tombe de l'épaule jufqu'à la moitié de la partie fupérieure du bras, & laiffe par ce moyen à découvert les deux feins, dont la forme annonce l'âge d'une jeune vierge. Ces figures font appuyées du bras gauche fur le focle oval qui leur fert de bafe, & la main droite

eſt étendue en avant comme ſi elles venoient de jetter des dés ou aſtragales , dont on ne voit néanmoins aucune trace. Sous chacune de ces figures, il y a un petit arc, ſur le bout extérieur duquel eſt repréſenté la tête d'un griffon. Mais on n'apperçoit ni fléches ni carquois. Toutes les parties de ces ſtatues ſe reſſemblent parfaitement, jusqu'aux ſocles même. Il eſt dommage ſeulement que les deux têtes manquent ; on eſpére cependant de les trouver en faiſant de nouvelles fouilles. C'eſt par les têtes qu'on pourra décider avec certitude ſi ce ſont, comme je le crois, des jeunes Amazones, qui veulent commencer à s'eſſayer avec l'arc. Car l'idée des têtes de leurs ſtatues eſt toujours la même ; comme on peut le voir par les ſtatues des Amazones de la villa Mattei, du palais Barberini , de la galerie du Capitole , &c. Cette remarque eſt échappée à ceux qui ont fait placer ſur une autre Amazone, pareillement au Capitole , une tête antique arbitraire, & ſur une autre auſſi du même endroit , une tête tout-à-fait moderne avec un caſque. Les véritables têtes des ſtatues des Amazones n'ont point de caſque (quoiqu'elles en ayent à la vérité ſur les bas-reliefs) & donnent l'idée d'une Virago. Cette négligence eſt d'autant moins pardonnable qu'il y a dans la galerie du Capitole deux ſuperbes têtes d'Amazones qu'on auroit pu adapter aux deux ſtatues mutilées dont il eſt queſtion. Ces deux têtes ſont néanmoins encore inconnues.

J'ai fait voir cette découverte, qu'on tient ſecrète, au Prince de Mecklenburg-Strelitz, le jour après qu'elle eut été faite, ainſi que le lieu où ces ſtatues ont été trouvées, placées l'une à côté de l'autre. Cet emplacement paroît avoir été une chambre ; mais les ruines ne permettent pas d'en former une idée plus préciſe.

Cette villa faiſoit autrefois partie du jardin de Saluſte ſi connu (non pas *Saluſtii de bello Catilinario*, comme le dit un ignorant Vénitien) & enſuite du jardin Impérial. C'eſt un champ inépuiſable, comme on l'a vu par les antiquités qu'on y a trouvées autrefois, lorſque les poſſeſſeurs inſoucians de ce terrein ſe ſont enfin aviſés d'y faire fouiller. C'eſt ici qu'on a trouvé ſous le pontificat de Clément XI les quatre plus belles ſtatues Egyptiennes & du plus ancien ſtyle qu'il y ait au Capitole.

Je dois finir pour le moment ; par le prochain courier je vous parlerai d'autres découvertes qu'on a faites ici. Je ſuis.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 28 Décembre 1765.

JE vous ai parlé dernierement des deux ſtatues qu'on a trouvées dans la villa Veroſpi où étoit

autrefois le jardin de Saluste ; mais je n'ai pas songé alors, pour me faire mieux entendre de quelques personnes, de vous dire qu'elles ressemblent parfaitement, tant par la grandeur que pour l'attitude & la draperie, à la statue d'une jeune fille jouant aux astragales, que le Cardinal de Polignac possédoit autrefois. On n'a pas encore pu trouver jusqu'à présent les têtes de ces figures ; l'on ne pourra par conséquent pas décider avec certitude ce qu'elles représentoient. On n'a pas fait depuis ce temps-là de nouvelles découvertes de quelque importance, & je ne puis vous parler que d'une petite tête de Pallas, travaillée en bosse sur l'ivoire, laquelle a servi, comme il paroît par la forme ronde de ce morceau, d'ornement à un vase ou à quelque arme. Cette tête m'a été donnée par mon maître & mon ami, à qui elle avoit été envoyée par les Chartreuses, qui sont obligées de passer de nouveau au tamis, dans leur couvent, toute la terre qu'on tire des Catacombes dans Rome & hors de Rome, après qu'elle a déja été examinée sur les lieux, pour voir s'il n'y reste pas quelque partie des corps saints. Cette Pallas fut trouvée en passant ainsi la terre au tamis, comme on avoit trouvé quelque temps auparavant un beau camée en agathe, dont le fond est brun & transparent, mais dont la couchée travaillée en relief est du plus beau blanc qu'on puisse voir. Cette pierre représente un Centaure qui paroît prêt à jetter une pierre sur

une figure nue aſſiſe, au-deſſus de laquelle erre l'ame ſous la figure de Pſyché. Ces figures ne ſont qu'indiquées & le travail n'en eſt pas fini. Cette pierre m'eſt auſſi tombée entre les mains par le même canal. Les Catacombes ſont un fond inépuiſable d'ouvrages anciens de l'art ; & tout ce qui ſe trouve en grandes médailles dans la bibliothéque du Vatican, tant celles de la collection que le Cardinal Carpegna lui a leguée, & dont le Sénateur Buonarotti a fait la deſcription, que celles que le Cardinal Alex. Albani lui a données, ont été trouvées dans ces lieux ſouterreins. Dans le moment que je vous écris ceci, le Cardinal me fait appeller pour examiner une tête de Matidie, fille de la ſœur de Trajan, qui venoit de lui être envoyée de ces mêmes Catacombes. Si je voulois comprendre dans les découvertes nouvelles ce qui paroît de choſes inconnues, quoique déja trouvées depuis long-temps, je pourrai vous entretenir tous les couriers de choſes neuves. De cette nature eſt la tête d'un enfant d'environ huit ans, qui répreſente ou Marc-Aurele dans ſon enfance, ou bien Annius Verus. Elle a été trouvée & achetée dans une des principales maiſons de Rome par Cavaceppi, la veille de Noël. C'eſt une des plus belles têtes que j'aie vues, particuliérement pour le travail des cheveux, dont les plus fines pointes des boucles ont été conſervées. Ce morceau n'a été connu de perſonne juſqu'à préſent.

J'appelle découvertes nouvelles d'antiquités, non-feulement les ouvrages de marbre qu'on trouve en faifant des fouilles ; mais encore les éclairciffemens nouveaux de figures inconnues fur les ouvrages anciens de l'art. Et puifque je veux vous entretenir de pareilles découvertes, il ne vous fera fans doute pas défagréable d'apprendre quelque chofe de nouveau de ce fecond genre. J'ai long-temps réfléchi fur un Jupiter affis fur un Centaure à la maniere des femmes. Ce Centaure tient d'une main une jeune biche, & fur fa croupe il y a un aigle. J'ai fait mention de cet ouvrage parmi les objets difficiles à expliquer que j'ai cités dans la préface de la defcription des pierres gravées de Stofch. Il eft fur un autel triangulaire, qui fe trouve dans un caveau du palais de la villa Borghefe. J'ai enfin expliqué cet énigme : c'eft un Jupiter Chaffeur (κυνηγέτης) qui chaffe affis fur un Centaure ; ou peut-être bien eft-ce Chiron lui-même qui inftruit Achille à monter à cheval fur fon dos, lui apporte des jeunes lions & lui apprend enfin à chaffer. Jupiter eft repréfenté avec trois chiens de chaffe fur des médailles de la ville de Tralles. Il auroit été bon que j'euffe parlé de cet ouvrage fingulier dans mon *Effai fur l'Allégorie.*

Le plus curieux des monumens anciens qu'on a trouvés depuis mon dernier voyage, dans les endroits engloutis proche du Vefuve, eft un tem-

ple d'Iſis découvert à Pompeii. C'eſt un de ces temples ſans toit, appellés ὕπαιθρα. Ce bâtiment eſt proprement un endroit fermé de deux côtés par un mur ; les deux autres côtés ont des colonnes, dont deux ſont d'ordre dorique, mais elles ne ſont compoſées que d'ouvrage de maçonnerie couvert de plâtre. Dans l'intérieur de cet endroit fermé il y a une petite chapelle garnie de pilaſtres & avec un toit de briques, dans laquelle Iſis étoit placée. A côté de cette cellule il y avoit un autel oblong pour les ſacrifices. De cet endroit ou de ce temple on paſſe dans deux chambres peintes bâties l'une à côté de l'autre. L'une de ces peintures répreſente Mercure qui donne la main à une femme aſſiſe, autour du bras de laquelle eſt entortillé un ſerpent, ce qui fait peut-être alluſion aux amours de ce Dieu & de Proſerpine, dont Cicéron parle dans ſon livre *de la Nature des Dieux*. Mais comme ce ſeroit chercher les choſes d'un peu loin que de donner ce ſerpent à Proſerpine ; & qu'on repréſente au contraire Iſis tenant un ſerpent à la main, comme cela eſt expliqué en ſon lieu dans la deſcription des pierres gravées de Stoſch, il eſt à croire qu'on aura voulu déſigner par-là l'amitié intime d'Iſis & de Mercure, lorſque ſuivant Diodore de Sicile, Mercure étoit le chef du conſeil d'Iſis, quand après la mort d'Oſiris elle regna en Egypte. Entre ces deux figures, & pour ainſi dire, derriere

elles, il y a une figure de femme qui paroit couronnée de lauriers ; de la main droite elle préfente le caducée à Mercure, & à ce même bras eft pendu le vafe ordinaire pour le fervice d'Ifis, appellé *Situla ;* de la main gauche elle tient un fyftre. Derriere l'Ifis affife, il y a une figure de femme nue (les autres font drapées) qui tient de même un fyftre de la main droite, & une longue baguette de l'autre. Au-deffous d'Ifis eft affis un enfant qui repréfente peut-être Harpocrate, & au-deffous de Mercure eft couché la figure du Nil. Je vous parle de ceci d'après un deffin fait à la hâte & de mémoire que m'a donné M. le Duc de la Rochefoucauld, qui depuis deux jours eft ici de retour de Naples. Au-deffus de la porte du temple ouvert en queftion, on lifoit l'infcription fuivante.

M. POPIDIVS. M. F. CELSINVS.
ÆDEM. ISIDIS. TERRÆ MOTV. CONLAPSAM.
A FVNDAMENTO. P. S. RESTITVIT. HVNC.
DECVRIONES. OB. LIBERALITATEM.
CVM. ESSET. ANNORVM. SEXS. ORDINI. SVO.
GRATIS. ADLEGERVNT.

Les caracteres de la premiere ligne ont la longueur d'un doigt ; ceux des deux lignes fuivantes ont la longueur de deux phalanges du doigt ; & ceux de la quatrieme ligne n'ont que la longueur de la derniere phalange du doigt : ce qui peut fervir à nous donner une idée de la hauteur de

la porte & par conféquent des colonnes & de tout le bâtiment en général. J'aurois plufieurs remarques à faire fur cette infcription, fi je ne craignois pas de paffer les bornes d'une lettre.

J'ai voulu engager M. le Duc de la Rochefoucauld d'aller de Peftum à Velia, & d'entreprendre ce qui ne m'étoit pas permis de faire; c'eft-à-dire, de faire des recherches fur les antiquités qui s'y trouvent; d'autant plus qu'il a à fa fuite un jeune Peintre de Lyon fort habile. Je lui ai repréfenté toutes les difficultés qu'offroit ce voyage, en cherchant en même-temps à les lever. Mais ce Seigneur m'a néanmoins convaincu par des renfeignemens d'une perfonne digne de foi, qui avoit été elle-même à Peftum, qu'on n'y trouve plus rien finon quelques anciens murs de la célébre ville de Velia, & que la curiofité ne vaut pas la dépenfe; car faute de chemins battus on ne peut pas y aller par terre; de forte qu'il faut s'y rendre par eau, voyage qu'on ne peut pas faire en moins de cinq jours. Velia s'appelle aujourd'hui Agropoli.

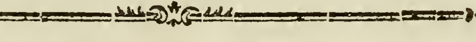
Avant de finir ma lettre, je dois retourner à Rome, pour vous parler d'une des plus curieufes découvertes qu'on ait faites en ce genre, & cela depuis peu de jours. C'eft une médaille grecque de bronze, battue en l'honneur de Cicéron par la ville de Magnefie ou Sipylum. Elle a été trouvée par un laboureur dans l'*Agro Romano*, & fut achetée, encore couverte de terre, par un marchand

d'anciennes médailles, mais grand connoiſſeur dans cette partie, pour une médaille d'Auguſte frappée dans les colonies grecques; parce que les médailles des Empereurs faites dans les colonies & villes municipales ſont fort rares. C'eſt auſſi pour cela que l'acheta le ſavant Pere Sarti, & celui-ci découvrit ſous la tête le nom : M. TYA. KI... Les lettres ſuivantes du nom de Cicéron ne ſont pas diſtinctes. Le poſſeſſeur avoit donné hier, que je fus pour le voir, cette médaille pour la faire deſſiner, de ſorte que je ne l'ai pas encore vue; mais j'y conduirai aujourd'hui mon cher Prince de Mecklenburg. En attendant le Pere Sarti m'a fait voir deux paſſages des lettres de Cicéron à ſon frere qui concernent ladite ville de Magneſie, & qui peuvent ſervir à expliquer cette médaille. C'eſt la ſeconde médaille de cette eſpéce qu'on connoiſſe de notre temps; l'autre eſt dans le cabinet Farneſe à *Capo di Monte* à Naples. Le Pere Pedruſi la cite; on croit néanmoins que le revers en a été mal deſſiné, parce qu'elle eſt différente de la nôtre, où l'on voit des raiſins & une feuille de pampre. Il eſt parlé de la médaille du cabinet Farneſe dans une lettre manuſcrite de Fulvius des Urſins, à qui elle a appartenue, & l'on trouve ce paſſage dans ce qui a été dit dans le *Muſeo Capitolino* d'une ſtatue qu'on croit être Cicéron.

Worthley Montagu eſt enfin de retour en Italie de ſon voyage à Alexandrie & au Mont-Sinaï, &

il ſe trouve maintenant à Piſe. J'ai le Journal de ſon voyage, qu'il a envoyé à la Société royale de Londres, & qu'il a communiqué manuſcrit, à ma demande, au Prince de Mecklenburg. L'objet principal concerne l'inſcription qui eſt au Mont-Sinaï, & qu'il a fidélement copiée, étant fort verſé dans les langues orientales; mais on n'a pas encore pu l'expliquer. Montagu croit en attendant qu'elle eſt en Hébreux & des temps les plus reculés : je ſuis de ſon ſentiment. Je vous en dirai davantage ſur ce ſujet une autrefois.

Pendant que je vous écris ceci, le digne Prince d'Anhalt-Deſſau, qui eſt arrivé hier à Rome, entre dans ma chambre. Je ſuis.



LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 4 Janvier 1765.

Je me vois abſolument forcé de faire une déclaration publique concernant mon *Hiſtoire de l'Art*, mais comme la choſe preſſe, je devrai me contenter d'un ſimple avertiſſement. Vous pourrez voir par ce que je vais vous dire qu'elle eſt mon intention, pour la rendre publique de la maniere que vous le jugerez à propos.

Un certain homme ici, qui a pu ſe flatter de

poſſéder mon amitié, m'a trompé, dans le temps même que je lui montrois la plus grande confiance, en me donnant de fauſſes indications d'anciennes peintures qu'il avoit imaginées & ſuppoſées. Il m'a donné même des deſſins de ces prétendus tableaux, qu'il avoit faits lui-même, & dont deux ont été gravés pour l'*Hiſtoire de l'Art* où ils ſe trouvent. Je n'ai découvert cette indigne ſupercherie qu'après que cette perſonne eut quitté Rome, parce que l'occaſion de s'en appercevoir ne s'eſt pas préſentée plutôt.

Si les frais extraordinaires ne m'avoient pas empêché de faire une ſeconde édition de l'*Hiſtoire de l'Art*, corrigée & conſidérablement augmentée, pour laquelle tous les matériaux ſont prêts; j'aurois attendu juſqu'à cette occaſion, pour faire publiquement cet aveu ſincere. Mais comme j'apprends que non-ſeulement il a paru une traduction françoiſe de cet ouvrage à Paris, mais qu'il doit auſſi en paroître ſous peu une traduction en anglois, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de ne point tarder à faire cette déclaration.

Comme j'avois appris, il y a pluſieurs mois, qu'on travailloit à Paris à une traduction de l'*Hiſtoire de l'Art*, j'ai employé tous les moyens poſſibles pour engager ceux qui pouvoient avoir quelque connoiſſance de ce travail à m'en donner des nouvelles, afin de pouvoir y faire les chan-

gemens néceſſaires avant qu'on ne l'imprimât. J'ai même fait prier M. le Lieutenant-Général de Police de ne pas accorder la permiſſion d'imprimer cette traduction, avant que j'euſſe fait paſſer les inſtructions néceſſaires pour cet effet; mais malgré tout cela, je n'ai reçu aucune ſatiſfaction dans un pays où l'on prétend que regne la politeſſe, & mon ouvrage s'y vend déja publiquement; ainſi qu'on en avoit agi avec ma *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum*, qu'on a traduite ſans m'en donner le moindre avis, & dont je n'ai eu des nouvelles que par une lettre écrite d'Allemagne.

Ce qui m'engage encore à publier cette erreur, c'eſt la contrefaction que M. W** à Dreſde, veut faire cet hiver de la traduction françoiſe, faite à Paris par un certain M. Sellius (1), & Dieu ſait comment. Malgré mes grandes occupations, j'ai offert à ce Libraire de lui donner

(1) C'eſt le même M. Sellius qui entreprit avec M. Mills, Gentilhomme anglois, la traduction du Dictionnaire Encyclopédique de Chambers. Perſonne n'ignore que ce fut ce travail qui donna naiſſance au Dictionnaire Encyclopédique qui fait tant d'honneur à la France. On ſait auſſi que MM. Mills & Sellius furent dépouillés d'un ouvrage dont l'idée, la marche & la premiere exécution leur appartenoient. M. Mills fut obligé de repaſſer en Angleterre, & ſon coopérateur, M. Sellius, ancien Profeſſeur à Halle, eſt mort à l'Hôtel-Dieu de Paris.

des additions confidérables pour joindre à cette traduction, & de changer entierement certains morceaux, en augmentant en même-temps la table des matieres, & en y ajoutant une notice nouvelle des anciens monumens dont il y eft parlé; ainfi que je l'ai fait pour mon *Effai fur l'Allégorie*. J'ai déja mis la main à la plume, & fi l'Editeur me laiffe le temps, je ferai mon poffible de finir ce travail. Ceux qui après avoir fait quelque effai public dans une fcience, s'en font enfuite occupés pendant quelques années avec un foin infatigable, pourront juger des améliorations que j'ai faites à cet ouvrage en quatre ans; car voilà le temps que le manufcrit de mon *Hiftoire de l'Art* a déja été envoyé d'ici à Drefde...... Je fuis en hâte.....

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 16 Février 1766.

JE vous fais paffer celle-ci fous l'enveloppe d'une lettre que j'ai écrite à M. le Confeiller privé de M., par laquelle j'ai pris la liberté de lui demander les notes favantes de G. Si ce bon Miniftre m'accorde ma demande, je laiffe alors à vos foins le refte de cette affaire—.

Je crois vous avoir écrit par deux couriers de ſuite—. On imprime actuellement à Amſterdam, une ſeconde traduction de l'*Hiſtoire de l'Art*, pour laquelle M. Robinet de Chateaugiron, (1) s'eſt adreſſé à moi, non comme Traducteur, mais comme Editeur. L'impreſſion en a déja été commencée au mois de Novembre dernier. Cette traduction m'a engagé à faire des remarques ſur cet ouvrage, qui ſont déja bien avancées, parce que j'y avois penſé d'avance. Elles compoſeront au moins trente-ſix feuilles ; & comme ce ſera le dernier ouvrage que je donnerai en allemand, j'y joindrai quelques planches. Je donne auſſi dans cet écrit quelques éclairciſſemens nouveaux ſur des paſſages obſcurs & difficiles des anciens Auteurs, par leſquels je rétablis le texte même d'anciens monumens. J'eſpére que tout ſera prêt pour la foire de Leipzig à Pâques.

Je vous avoue en rougiſſant que j'ai perdu l'empreinte de M. de U ; je dois vous dire cependant, que vos éclairciſſemens me paroiſſent beaucoup trop ſavans pour de ſemblables bagatelles, qu'on trouve ici pour quelques gros. Il y a quelque temps qu'on m'envoya de B** l'empreinte d'une pierre qu'on prétend que le Duc Maximilien a poſſédée autrefois. On me demanda mon

(1) Auteur du livre intitulé : *De la Nature.*

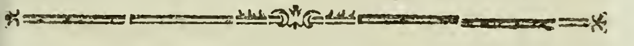
avis pour ſavoir ſi cette pierre étoit antique ou moderne, du plus ancien ſtyle grec ou du dernier ſtyle ; & l'on me fit paſſer en même-temps le réſultat quinteſſencié des conférences tenues par les Connoiſſeurs ſur cet ouvrage. Et qu'étoit-ce? Une figure à moitié ébauchée, qu'on peut faire dans un quart d'heure au rouet & qui ne vaudroit pas un denier ici. Je n'ai pas encore répondu ſur cela, parce que je ne ſais comment ni à qui parler.

— Il y a ici depuis quelques jours un G** & un R**** (nom qui fait branler les dents à Rome). Ils viennent de Paris, & ne parlent qu'à la pariſienne, même avec les Allemands. Je ne les ai pas vu.

Il ne faut plus attendre une ſeule feuille du catalogue des manuſcrits grecs du Vatican ; & cela par plus d'une raiſon. Aſſemanni ne ſait pas le grec, & perſonne d'autre que lui ne prendra cette peine qui n'eſt pas payée. Ce ſeroit mon devoir, comme Profeſſeur de la langue grecque à la bibliothéque ; mais je n'y ai jamais penſé ſérieuſement. On a permis au Syrien de paroître avec ſes ravauderies du mont Liban, parce que nous ſommes riches de ſemblables bagatelles ; mais on ne lui permettra pas facilement d'annoncer ſes manuſcrits grecs. On eſt ici ſi curieux de ces tréſors, qu'il n'eſt permis qu'à nous ſeuls qui ſommes à la bibliothéque d'en voir

voir le catalogue. On donne de ces manuſcrits tout ce qu'on en demande.

J'ai reçu du Doyen de l'Académie allemande de B**, une lettre auſſi longue que l'a ſans doute été celle écrite de L..... Il faudroit au moins quelques années pour répondre à cet homme deſireux de s'inſtruire. Jugez ſi j'ai tort de me débarraſſer de ma correſpondance en Allemagne, & de l'éviter en partie : *cane pejus & angue.*



LETTRE VIII.

Au même.

Porto d'Anzio, le 19 Mars 1767.

On ne parle plus de l'Epitre dédicatoire ſans formalité, de ſorte que je gagne, comme tout le monde, par ce ſilence actif & paſſif; mais je ne puis ſupporter le doute que vous avez ſur mon amitié. Ce ſeroit ſans raiſon que vous formeriez ce ſoupçon d'après quelques-unes de mes lettres; il faut donc que ce ſoit l'ouvrage de l'impoſture de quelque méchant. Je mérite d'ailleurs un peu d'indulgence depuis un an, que mon ouvrage demande tous mes ſoins ; & quoiqu'il ſoit prêt à paroître, j'ai été obligé cependant d'aller reſpirer pendant quelque temps l'air doux de la mer ; car j'ai été affligé de vertiges. Cet ouvrage

forme deux volumes in-folio, avec 227 planches, dont le prix eſt de huit ducats. — —

— — Qu'ai-je fait à cet imbécille, dont j'ai à peine entendu prononcer le nom? Devois-je attendre de pareilles avanies des Allemands, qui n'ont pas à rougir de moi! O ingrate patrie!

J'ai commencé à travailler au troiſiéme volume des *Monumenti inediti*, dont la matiere eſt déja prête. Un des derniers morceaux eſt une pierre gravée repréſentant Hyſipile qui reçoit Jaſon; je n'en ai que l'empreinte, qu'on grave actuellement.

Après Pâques j'irai faire un voyage à Naples pour parler avec M. Hamilton, Miniſtre d'Angleterre, ſur la deſcription des vaſes antiques de terre cuite, qu'il a raſſemblés dans tout le royaume de Naples. Ils ont été imprimés avec les couleurs qui leur ſont propres, & doivent paroître dans quatre mois en quatre grands volumes, mais ſans explication. L'Editeur de cet ouvrage, qui eſt un certain Aventurier, connu maintenant ſous le nom d'Hancarville, homme de beaucoup de talens, y gagne vingt mille livres ſterlings, ainſi que me le marque M. Hamilton. J'attends ici ſur le bord de la mer les premieres épreuves de ces planches, pour en donner mon avis.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 21 Août 1767.

Je vous ai écrit deux fois depuis la réception de votre derniere lettre, mon ami; la premiere fois de Porto d'Anzio, la feconde fois de Rome, & je vous écris de nouveau pour me juftifier fi vous aviez quelqu'indifcrétion à me reprocher; car je n'ai pas encore reçu le paquet de livres avec le fupplément de G., quoiqu'il foit parti au mois de Janvier. J'en accuferai tout de fuite la réception. Mais fi cela n'eft pas arrivé dans un mois d'ici, je me munirai d'une nouvelle juftification; car je partirai à la mi-Septembre pour Naples, & delà je me rendrai, avec un Deffinateur, en Sicile : Girgente & Catane, où il y a beaucoup de vafes grecs de terre, étant les objets principaux de mon voyage; de forte que je ne pourrai être de retour qu'en Décembre. Si au printems prochain mon voyage en Allemagne n'a pas lieu, je ferai celui de la Gréce, dans lequel j'aurai pour compagnon un ami eftimable, & qui plus eft un allemand, qui fe trouve actuellement à Naples, & qui à mon défaut fera feul ce voyage.

J'ai fait partir aujourd'hui deux exemplaires de mon ouvrage italien pour notre reſpectable pere des Muſes à H., & je raſſemble des matériaux pour le troiſiéme volume. Je m'occupe en même-temps de quelque choſe d'eſſentiel, que je ferai de même imprimer à mes frais. Peut-être ferai-je quelque choſe de mon petit voyage en Sicile, car il reſtera beaucoup de choſes à dire de ce que le Moine italien, (1) & le ſavant Hollandois (2) n'auront pas obſervé. J'eſpére

---

(1) Le Pere Thom. Fazelli, Dominicain & Provincial de ſon Ordre, qui a publié l'ouvrage intitulé : *De Rebus Siculis, Decades II*, à Palerme, 1558, in-folio. Il a paru une nouvelle édition augmentée de ce livre à Catane en 1749 — 1753, en 3 vol. in-folio, à laquelle l'Editeur a joint un *Auctuarium de Rebus Siculis* de 1556 juſqu'à 1750. N. de M. D.

(2) M. Winckelmann veut parler ici de l'ouvrage de Jac. Phil. d'Orville, intitulé : *Sicula, quibus Siciliæ veteris rudera, additis antiquitatum tabulis illuſtrantur*. Cet ouvrage, vraiment utile & excellent, a été publié avec quelques additions par Burmanus Secundus à Amſterdam en 2 vol. in-folio, 1764, treize ans après la mort de l'Auteur, qui mourut en 1751. D'Orville étoit beaucoup plus ſavant & meilleur critique que Fazelli; cependant il y a pluſieurs choſes qu'il n'a pas obſervées, comme le dit fort bien M. Winckelmann, & qu'on lit avec plaiſir dans le voyage de M. le Baron de Riedeſel & dans celui de Brydone, qui ont voyagé avec plus de goût & un diſcernement plus juſte. N. de M. D.

que vous ferez pour moi des vœux favorables, & que vous ferez toujours mon ami comme je ſuis le vôtre.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 13 Janvier 1768.

VOTRE vieux Winckelmann a goûté un plaiſir infini en recevant votre lettre. Je me ſuis rappellé en la liſant votre image & votre gaieté qui ne vous a pas quitté, j'eſpére, ſi j'en puis juger de vous par moi-même; car je ſuis rarement triſte, & j'ai paſſé deux mois à Naples très-ſatisfait, n'ayant pas eu cette fois-ci comme les autres des étrangers ſur les bras. — —

— — J'ai maintenant lieu de me flatter de votre approbation, puiſque vous avez bien voulu montrer de l'indulgence pour l'édition incorrecte de l'*Hiſtoire de l'Art*, dont je vais en donner une ſeconde qui me fait croire que je n'ai ſatisfait à rien dans la premiere. Elle ſera ornée de belles planches nouvelles; mais je dois avant tout y donner le dernier coup de lime. Je travaille en même-temps au troiſiéme volume des *Monumenti*, qui ſurpaſſe de beaucoup les deux pre-

miers, tant pour les monumens que pour les deſſins & la gravure. Je ſuis moi-même ſurpris des ouvrages rares & pour la plupart difficiles à expliquer, qu'on trouve encore journellement. Ces jours derniers j'ai découvert l'hiſtoire de Battus, fondateur de Cyrene, ainſi que celle de Demoſthene lorſqu'il prend ſon refuge au pied de l'autel de Neptune dans l'iſle de Calaurie. Vous devez ſavoir auſſi que j'ai toujours à mes gages un Deſſinateur & un Graveur, & que je partage avec eux tout ce qu'il plaît à Dieu de me donner; de ſorte que perſonne n'a rien à attendre de moi après ma mort : car je ſortirai du monde comme un leger piéton, & auſſi pauvre que j'y ſuis entré.

Quant au magnifique ouvrage de M. Hamilton, dont le premier volume a paru, je m'offre à vous être utile pour cela, ſi S. E. ne trouve pas un chemin plus court & plus ſur par eau, par le moyen de M. Hamilton même. Cet ouvrage aura quatre volumes qui contiendront plus de 600 planches, qui ſont déja toutes gravées; de ſorte que les trois autres volumes pourront bientôt paroître. La ſouſcription eſt de 16 oncie de Naples; l'oncie fait 24 paoli d'ici, & les 24½ paoli font un ſéquin (1). Je ſuis mauvais Arithméticien, ce qui fait que je

(1) 18 ſéquins & 16 paoli.

dois entrer dans ces explications. On doit prendre ce livre relié, parce que les planches du premier volume ne sont pas numerotées, & doivent par conséquent être arrangées à Naples. On aura néanmoins soin de parer à ce défaut dans les trois volumes suivans. La reliure coute 18 autres paoli, qui font à-peu-près un ducat. Le plus court seroit d'en faire remettre par un banquier à Naples, le montant à l'Editeur, M. d'Hancarville, qui pour l'argent donne le billet de souscription; & par ce moyen je n'aurai pas besoin de l'envoyer. — Je ne dois pas oublier de vous dire, que la plupart des planches de mon propre ouvrage étant sur des feuilles entieres, elles ne doivent pas être pliées, mais montées sur des onglets. Vous me comprenez bien sans doute, quoique je ne me serve peut-être pas des mots propres à la chose.

Ce que D** — — a dit du beau camée de M. le Général de Walmoden, est faux d'un côté & vrai de l'autre. Il est faux que cette pierre ne lui ait passé par les mains que comme une chose qu'on n'a vu que pour la rendre; mais ce qu'il dit du nom de Dioscoride est vrai, car cela est connu; & quand il ne le feroit pas, on ne pourroit pas regarder le nom comme autentique, puisqu'il est gravé en creux; tandis que le nom est toujours travaillé en relief sur les camées — —.

— — Pour vous entretenir de chofes gaies, je vous annoncerai mon voyage en Allemagne, arrêté pour le printems prochain; je me propofe principalement d'aller à Berlin, ce qui me fera à la vérité difficile à obtenir, tandis qu'il ne m'auroit couté qu'un mot pour aller dans la Gréce; mais on craint que je ne reviendrai point fi je paffe en Allemagne. En attendant, je fuis réfolu de faire de ma propre autorité ce que je ne pourrai pas obtenir de bonne grace. Mon intention eft de faire imprimer à Berlin, la traduction de mon *Hiftoire de l'Art*; je ne veux que paffer furtivement en Saxe. A mon retour j'irai voir G. & faire mes adorations à H. Un autre objet de mon voyage c'eft d'effectuer une entreprife fur Elis; c'eft-à-dire, d'obtenir du fecours pour y aller, muni d'un firman de la Porte, fouiller le Stadium avec une centaine d'ouvriers. Mais fi le Cardinal Stoppani devient Pape, je n'aurai alors befoin pour cela que du Miniftere de la France & de fon Ambaffadeur à la Cour Ottomane; car ce Cardinal pourra fubvenir à toutes les dépenfes néceffaires. Mais fi cette entreprife doit fe faire par contribution, chacun devra avoir fa part des monumens qu'on pourra découvrir. L'explication de ce projet eft trop longue pour une lettre, & doit fe faire verbalement. Tout devient poffible quand on veut fortement une chofe, & cette

affaire ne me tient pas moins à cœur que l'*Histoire de l'Art* même, & perfonne ne fera jamais excité par le même éguillon que moi.

En faifant venir l'ouvrage de M. Hamilton, vous pourriez demander en même-temps de Naples toutes les œuvres de Martorelli, dont le fecond volume de fon *Antichità Napolitana*, *gli Euboici*, ainfi appellé avec raifon, contient un favoir infini & une critique tout-à-fait nouvelle.

Quand on écrit rarement des lieux éloignés de longues lettres, elles ne peuvent guere être dictées avec ordre. Je vais donc ajouter ici ce qui me viendra encore dans l'efprit, & ce qui ne m'y étoit pas encore entré & que j'aurois dû dire plutôt. L'Allemand dont vous défirez de favoir le nom, ne veut pas être connu (1); c'eft un membre libre de l'empire, qui voit pour la feconde fois l'Italie. C'eft mon ami, & mon cœur fe dilate de plaifir toutes les fois que je penfe à lui; car il a paffé quelques mois à Naples. Il n'eft pas moins bon patriote que moi, quoiqu'il ait été élevé par des François & qu'il ait demeuré long-temps à Paris. Il a bien voulu m'envoyer, à ma priere, une relation excellente de fon voyage en Sicile & dans la grande Gré-

(1) M. le Baron de Riedefel.

ce, qu'il a écrite en allemand ; ce qui lui auroit été plus facile en françois. Je la ferai imprimer en Suiſſe telle qu'elle eſt ; & vous verrez par là ce qui ſubſiſte encore. Je l'attends ſous peu à Rome, pour m'entretenir avec lui de ſon voyage à Conſtantinople. On ne mettra point ſon nom devant ce voyage.

Faites mes complimens à M. le Secrétaire Br. J'écrirai par le prochain courier à M. le Conſeiller M. Vous deſirez tous, Meſſieurs, de longues lettres, & je ſuis un pauvre diable qu'on tourmente de tous côtés ; mais quand je me mets une fois à cauſer je ne puis plus finir : car les perſonnes ſolitaires ſont babillardes, dit le ſaint pere Ariſtote dans ſes problêmes. — —

— — Je ſuis.

P. S. Pourquoi n'ai-je pas trouvé dans le livre des cantiques hanovriens, mon cantique favori : *Seigneur je chante &c.?* Faites ſavoir de ma part cette omiſſion au conſiſtoire. J'ai eu beaucoup de peine à faire venir ce livre à Rome, & je ſuis obligé de demander un autre recueil de cantiques. Il doit y avoir quelque héréſie là deſſous, ce qui mérite animadverſion.



A M. L. R. V. H.

Florence, le 13 Janvier 1759.

Des occupations multipliées ne me permettent pas de vous donner une deſcription auſſi exacte d'une partie du cabinet de Stoſch, ſavoir, celle des pierres gravées, que je le deſirerois & que cet objet le mérite. Je vous renvoie à la notice que j'en dois publier en françois & dont le canevas ſera fini ſous peu. Je me rendis de Rome à Florence pour me charger de ce travail, en partie pour étendre mes connoiſſances, & en partie pour contribuer à ériger un monument au célébre Amateur à qui ce cabinet a appartenu. M. de Stoſch ſe déclara mon ami du premier moment que je fus à Rome, & n'a ceſſé de l'être qu'à ſa mort; quoique je ne l'aie jamais connu perſonnellement. Ce fut lui qui me procura la connoiſſance, & ſi je puis le dire ſans vanité, l'amitié de S. E. M. le Cardinal Alexandre Albani.

La collection de pierres gravées, de pâtes antiques & de quelques modernes, faites ſur les pierres les plus rares, va au-delà de deux mille cinq cens, ſans y comprendre les camées de ce cabinet, qui font une collection ſéparée & particuliere. Le cabinet de feu M. de Stoſch doit donc être regardé comme le plus conſidérable qu'on con-

noiſſe. Le cabinet du Roi de France ne peut lui être comparé en aucune maniere. La célébre collection du palais Barberini à Rome eſt un tréſor que je ne connois que de nom, & dont ni moi, ni perſonne, ni le poſſeſſeur lui-même ne pourront rien dire de plus. M. le Cardinal Albani en a vu quelque choſe dans ſa jeuneſſe ; mais il n'a jamais pu parvenir depuis à le revoir : car les pierres gravées ſont raſſemblées dans des ſacs, même ſans être montées. Cependant S. E. ſait que parmi ces pierres il y en a quatre-vingt avec le nom des Artiſtes.

Il ſeroit à deſirer qu'on donnât une deſcription raiſonnée du cabinet de Stoſch ; mais je ne pourrai pas entreprendre ce travail, vu que, ſans parler de mon peu d'aptitude pour cela, M. le Cardinal Albani m'a chargé de l'inſpection de ſa précieuſe bibliothéque & de ſon cabinet d'antiques au moment que j'arrivai à Florence ; d'ailleurs je me propoſe de faire un petit voyage en Grece. Je me vois donc forcé à ne vous parler que des plus belles pierres & pâtes antiques dont l'explication offre quelque difficulté. Le poſſeſſeur actuel de tout le cabinet de Stoſch eſt ſon légataire univerſel, M. Muzell, fils de ſa ſœur, qui a épouſé M. le Profeſſeur Muzell de Berlin.

J'ai ſuivi dans ce travail la même méthode que dans mon *Hiſtoire de l'Art chez les Anciens* : c'eſt-à-dire, que j'ai évité de répéter ce qui avoit

déja été dit. Quand le ſujet d'une pierre étoit connu, je n'ai fait que l'indiquer; mais quand le prix de cette pierre conſiſtoit particuliérement dans l'art, j'ai cherché à m'expliquer, afin que le Lecteur put s'inſtruire & s'amuſer, même ſans avoir la pierre ou ſon empreinte ſous les yeux. Je me ſuis arrêté avec plus d'attention & de ſoin ſur les pierres rares dont le ſujet étoit difficile à expliquer : cependant mes preuves ne conſiſtent que dans la citation des écrits où je les ai puiſées Je n'ai mis à contribution ni Pomey ni Giraldi.. J'ai relu de nouveau pour ce travail les anciens Poëtes & les Hiſtoriens grecs; & tous les matins après mon déjeûner je m'entretiens encore avec Homere.

Je ne vous cache pas qu'il y a quelques-unes de ces pierres qui ont été gravées par des maîtres modernes : mais le petit nombre qu'il y en a de cette eſpéce ont été gravées d'après des pierres fort rares, & cela ſe trouve fidélement indiqué. Dans cette grande quantité de choſes précieuſes, il ne m'eſt ſeulement pas entré dans l'eſprit de donner & de décrire une pierre moderne comme une antique, ainſi que l'a fait Mariette & comme Zanetti l'a fait faire : ce que nous pourrons prouver dans une autre occaſion. Je ne juge de rien ſur des gravures, mais d'après de bonnes empreintes; cependant je devrai, malgré moi, faire connoître comme pierres modernes pluſieurs têtes du ca-

binet du Roi de France : je ſais néanmoins l'idée que les François ont de la beauté antique. Entre nous, je crains de dire quelque choſe de déſavantageux de cette nation à nos compatriotes : leur manie à traduire les livres françois qui fourmillent d'erreurs, comme par exemple, l'*Hiſtoire d'Allemagne* de Barre, eſt ce qui réveille en moi cette crainte.

Si le temps & les bornes d'une lettre ne me faiſoient pas la loi, je commencerois par vous faire connoître les pierres les plus rares, pour vous parler enſuite de celles dont la beauté eſt la plus remarquable, & vous faire obſerver les connoiſſances particulieres qu'on peut retirer de quelques autres.

Les pierres étruſques ſont, en général, celles qui ſont les plus rares : on peut juger de leur valeur par ce qui a été dit d'une ſeule pierre étruſque du cabinet du Roi de France. Parmi celles-ci les principales ſont néanmoins deux Cornalines : l'une repréſente cinq des ſept héros qui firent la premiere expédition contre Thébès, ſavoir, Tydée, Polynice, Amphiaraüs, Adraſte & Parthenopeus ; le nom de chacun de ces héros s'y trouve marqué dans les plus anciens caracteres étruſques ou pélaſgiens (1). L'autre nous fait voir Tydée,

(1) C'eſt le N°. 105 des planches des *Monumenti antichi inediti*.

avec ſon nom, au moment qu'il retire une flêche de ſon pied (1). Ces deux pierres ſeront gravées pour mon *Hiſtoire de l'Art.* La premiere eſt ſans contredit le plus ancien monument de l'art qu'il y ait au monde & par conſéquent le morceau le plus rare qu'il ſoit poſſible de produire. La ſeconde nous montre l'art des Etruſques à ſon plus haut degré de perfection; & nous donne une idée de l'art, peu de temps avant qu'il ne fleurit dans la Grece.

Je ne mets au nombre de belles pierres que celles qui le méritent par la beauté du deſſin & la partie idéale; & il n'eſt guere poſſible d'aſſigner le premier rang parmi tant de belles choſes. Je pourrois citer le beau Meléagre qui a été gravé & qui eſt généralement connu; un autre auroit peut-être choiſi une Victoire qui eſt plus belle encore que celle des belles médailles de Syracuſe, dont la draperie reſſemble à celle des danſeuſes de Borgheſe; un troiſiéme ne voudroit pas qu'une grande Atalante en amethyſte cédât le premier rang à telle autre pierre que ce fût. Elle ſemble fendre l'air avec la viteſſe qu'Homere donne à Minerve. Les Zéphirs amoureux jouent dans ſa belle draperie dont les Graces mêmes ſemblent diſpoſer les plis; le beau nud paroît au travers de cette draperie auſſi diſtinctement qu'on ſe voit ſoi-même dans une glace. En

(1) Voyez le N°. 106 des *Monumenti antichi inediti.*

courant elle jette en arriere un regard amoureux, & laiſſe voir de profil ſon beau ſein nud à celui qui la pourſuit. Entre les têtes, je choiſirois celle d'un vieil Hercule en cornaline avec le nom de ΣΟΛΩΝΟΣ, & un Hercule adoleſcent pareillement gravée en cornaline. Pour bien apprécier le prix de cette derniere tête il faudroit avoir les yeux de la belle Glycere : « un beau jeune homme, dit » cette fameuſe Grecque, eſt celui ſur le viſage » duquel la différence du ſexe eſt douteuſe. » Cette maxime n'eſt pas faite pour la tête d'un grave Profeſſeur ; mais c'eſt ainſi que penſoient les Artiſtes grecs.

Les connoiſſances particulieres que je pouvois retirer de ce cabinet eſt ce qui m'a engagé le plus à entreprendre ce travail. Car la deſcription de la beauté dans l'art ne peut pas toujours être utile, lorſque les choſes que l'on décrit ne ſont pas connues : mais quand on rend à l'Auteur la juſtice de croire qu'il poſſéde la matiere qu'il traite, les remarques ſur des pierres qui ne ſont pas connues, peuvent être utiles hors de l'art même.

Parmi les pierres égyptiennes il y a une tête raſée d'Harpocrate en agathe-onyx, appellée *Nicolo*, qui eſt du plus beau travail. Il n'y a qu'une ſeule boucle ſur le côté droit : c'eſt ainſi, dit Macrobe (1), que les Egyptiens repréſentoient le

(1) Saturn. L. 1, c. 21, p. 248. Ed. Pont.

ſoleil.

ſoleil. Le travail n'en eſt pas d'un Artiſte égyptien : les Grecs repréſentoient de la même maniere le Dieu du ſilence (1).

On n'a rien ſu de plus juſqu'à préſent au ſujet de Jupiter Απομυιος, *Muſcarius*, ou Chaſſe-mouche, que ce qu'en dit Pauſanias (2) : je puis faire voir par une pâte antique la maniere dont ce Dieu étoit repréſenté. La barbe eſt compoſée de deux aîles de mouche, & ſur la tête de Jupiter ſe trouve la tête d'une mouche. Bellori auroit déja pu prouver cela par une pierre antique (3), s'il n'avoit pas eu alors devant les yeux les abeilles de Barberini (4).

On n'eſt pas d'accord ſur la véritable ſignification de Jupiter Αἰγίοχος. Une ancienne pâte avec le nom de l'Artiſte ΝΕΙΣΟΥ, repréſente un Jupiter ſans barbe ; on lui voit ſon haſte & ſon aigle : mais autour du bras gauche il porte entortillé la peau d'Amalthée en forme de ceſte, & qui lui ſert de bouclier & d'égide. On peut conſulter Hérodote ſur ce mot (5) & voir ce qu'en a dit Spanheim (6).

---

(1) Voyez le N° 77 des *Monumenti antichi inediti.*

(2) L. V, p. 410.

(3) Nota in num. apibus inſignita, tab. 7, n. 2.

(4) Voyez le N° 13 des *Monumenti antichi inediti.*

(5) Melpom. c. 187.

(6) Obſ. in Callim. Hymn. in Jov. v. 49, p. 19. Voyez le N°. 9 des *Monumenti antichi.*

Si l'on vouloit repréſenter Minerve avant qu'elle eût ſur ſon égide la tête de Meduſe, on pourroit douter quel ornement il faudroit donner à ce bouclier. Une ſardoine nous en inſtruira. Minerve pendant la guerre des Titans portoit un cheval ſur ſon égide : ce qui nous explique pourquoi on lui a donné le ſurnom de *Hippia*.

Nous pouvons bien expliquer, à la vérité, pourquoi la ſtatue d'une Minerve s'appelle (1) ζωςήρια, car ce nom lui vient de mettre bas les armes; mais comme elle n'eſt jamais repréſentée ſans armes, que lorſqu'elle paroît devant Paris, cette dénomination doit avoir une autre cauſe. Cette cauſe nous eſt expliquée par une ſardoine ſur laquelle Minerve eſt repréſentée ſans ſes armes, & ceinte ſeulement d'un Parazonium ou d'une dague : on ſait que τελαμών, le ceinturon, s'appelloit auſſi ζωςήρ.

Comment eſt-ce qu'un Peintre repréſentera une Furie? Il lui donnera une torche. Mais de quelle maniere eſt-ce que les Grecs la peignoient? Sans la deſcription d'Eſchyle, dit Banier (2), il ne nous en ſeroit reſté aucune idée. Nous la trouvons repréſentée ſur une cornaline, courante avec une draperie volante & les cheveux flottans, tenant un poignard à la main.

---

(1) Pauſanias. L. IX, p. 743, l. 33.
(2) Diſſ. ſur les Parques, p. 31.

De quelle maniere les Cavaliers des Anciens montoient-ils à cheval ? Comme nous, répondra-t-on fans doute ; & pour cela il y avoit des pierres placées fur les grands chemins. Ces pierres n'étoient cependant pas aflez hautes pour cet effet ; comme on peut le voir entr'autres par celles qui font fur la route de Terracine à Capouë. Et comment s'y feroient-ils pris d'ailleurs en plein champ & pendant une bataille ? A leur javelot il y avoit un crampon, qui leur fervoit à monter à cheval ; & cela ne fe faifoit pas comme chez nous par le côté gauche du cheval, mais par le côté droit. C'eft ce que nous voyons par deux différentes pierres de ce cabinet. Ne favons-nous pas beaucoup en étant inftruits de ces chofes-là ?

Il refte encore une autre obfervation à faire, favoir, de quelle maniere étoit faite la partie des chars des Anciens fur laquelle pendoient leurs rênes ? Cependant on ne peut pas comprendre fans cela quelques paffages d'Homere, tel que celui-ci, par exemple :

—— *δοιαὶ δέ περίδρομοι ἄντυγές εἰσι.* IL. έ 728.

que Samuel Clarke a traduit fuivant le fens de l'ancien gloffateur :

—— *duoque femicirculi, unde habenæ fufpenduntur, erant.*

Ces piéces n'étoient pas circulaires ; mais avoient la forme d'un reffort d'acier pareil à celui qu'on

voit ſur une grande pâte antique qui repréſente un Héros monté ſur un char, accompagné de Mars & couronné par la Victoire. On voit cette même partie du char ſur quelques médailles : on ſait donc enfin ce qu'elle repréſente & à quoi elle ſervoit.

En voyant un Priape qui porte pendu au cou ce que l'on faiſoit baiſer à Athenes aux nouveaux mariés; je me ſuis reſſouvenu de ce que Periplectomene, chez Plaute, ménace de faire à celui qu'il trouvera couché avec ſa femme.

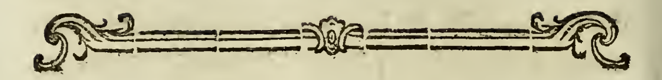
Ces critiques doivent ſe reſſouvenir de ce qui eſt dit ſur la forme du plus ancien ſigma grec dans un paſſage d'Athenée (L. X, p. 454) où un Berger qui ne ſavoit pas écrire, donne à connoître les lettres du nom de Theſée, & cela par quelques pierres, où Hercule eſt repréſenté tirant ſur les oiſeaux ſtymphalides ; car il avoit reçu ſon arc d'un Berger ſcythe. Mais ces recherches & d'autres ſemblables dans la deſcription du cabinet de Stoſch ne ſont pas faciles à faire.

J'ai indiqué ce que ſignifie l'oiſeau d'une pierre du cabinet de Médicis (*Muſ. Flor.* 2. *II. Tab.* 39. *N.* 4.) ſur laquelle on voit Theſée. C'eſt la fille de Pan & de Pitho métamorphoſée en l'oiſeau Ἴυγξ. (TZEZ. *in Lycophr. v.* 310). Cet oiſeau ſervoit pour les filtres amoureux, & Vénus en fit uſage dans celui qu'elle fit boire à Jaſon pour ſe faire aimer de Médée. (*Pind. Pythion. Od.* 4).

Ces petites indications pourront ſervir à vous donner une idée de l'ouvrage. Je ne vous les communique cependant pas gratuitement ; mais à condition que vous les lirez & interprêterez à notre ami commun, M. Bianconi. Vous vous appercevez bien ſans doute que je vous ai écrit ce qui m'eſt venu le premier à l'eſprit : ſi l'envie me prend encore d'écrire une longue lettre en allemand, je vous promets alors quelques autres bagatelles de cette nature. J'attends de Rome une partie de mes papiers, parmi leſquels il y aura peut-être une deſcription du Torſe du Belvedere, que j'ai faite il y a deux ans, mais qui n'a pour objet que l'idéal de ce fameux morceau. Je vous le ferai paſſer. Vous vous rappellez peut-être que j'ai commencé une deſcription des plus belles ſtatues, d'après leur partie idéale & d'après celle de l'art : je ne fis dans ce temps-là pendant trois mois entiers que réfléchir. J'ai néanmoins abandonné ce travail.

Tâchez de vous rappeller ſi vous avez penſé à moi le 13 Janvier : j'ai bu avec de rouges bords, ſuivant la coutume allemande, à votre ſanté & à celle de Bianconi avec l'excellent Verdea d'Arcetri & avec le meilleur vin de Syracuſe ; tous les convives en ont fait de même. Je ſuis.





A M. LE CONSEILLER DE M**** (1)

LETTRE I.

Rome, le 16 Mai 1766.

J'ESPÉRÉ que Votre Excellence aura pour agréable que je lui annonce la publication de mon ouvrage italien ; devoir que j'ai voulu lui rendre comme à l'ami & au protecteur des Muſes allemandes, au bonheur deſquelles je prends juſtement part. Je ſuis moi-même l'Editeur de cet ouvrage & je m'annonce par conſéquent comme Libraire, pour ne reſter en défaut d'aucun côté. Je ſuis maintenant occupé au troiſiéme volume, que je finirai après mon retour d'Allemagne, où je me propoſe d'aller faire ma cour à V. E. l'année prochaine. Daigne le ciel conſerver ſes jours pour l'avantage des arts & pour l'honneur de la nation allemande ; & me laiſſer remplir le deſir que j'ai d'aller l'aſſurer moi-même du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

(1) De Münchauſen.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 5 Juillet 1767.

J'AI reçu la réponse dont il a plu à V. E. de m'honorer & qui m'éleve plus que je ne le mérite; la moindre partie de l'approbation qu'elle m'y donne est ce qui pouvoit m'arriver de plus glorieux. Je n'ai pu taire l'honneur d'avoir reçu une lettre écrite de la main de V. E., ni cacher au Prince héréditaire, qui se trouvoit ici, la bienveillance que daigne m'accorder le pere & le protecteur des arts en Allemagne; & ce héros de la patrie, en entendant prononcer votre respectable nom, a paru pénétré de toute la dignité de la nation allemande, & en a été lui-même l'éloquent panégyriste.

J'aurai soin de faire passer avec le moins de frais possible les trois exemplaires demandés à l'Agent de la Grande-Bretagne à Augsbourg, par lequel V. E. peut me faire passer dans la suite ses ordres.

Je voudrois avoir quelques années de moins pour exécuter un projet, lequel pourroit peut-être faire honneur au nom allemand, & auquel j'ai pensé de-

puis long-temps, ſavoir, un voyage en Egypte & dans la Grece, que quelques-uns ont fait ſans les connoiſſances requiſes, & d'autres trop jeunes. Ce deſir s'eſt réveillé depuis peu chez moi, ſur-tout depuis qu'un ami éprouvé s'offre de m'accompagner; & je me trouve dans une grande perplexité ſi je ferai ce voyage ou ſi j'irai dans la chere patrie. Je continue en attendant à raſſembler des matériaux pour le troiſiéme volume des *Monumenti*; & je m'occupe principalement à préparer une nouvelle édition augmentée de l'*Hiſtoire de l'Art*, laquelle ſervira en même-temps pour une traduction qu'on doit en faire à Londres.

Pour ne pas paroître devant V. E. ſans quelques nouveautés de notre terroir, j'ai l'honneur de lui mander qu'on a trouvé en fouillant il y a quelques jours à Pompeii, treize caſques de bronze ornés de figures travaillées en boſſe, ainſi que différens braſſars & cuiſſars.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 15 Août 1767.

Les bontés de V. E. ſont ſi grandes, que je me trouve embarraſſé ſur la maniere que je dois y répondre. Mais comme elle a daigné accueillir fa-

vorablement les notions peu importantes que j'ai pris la liberté de lui donner ſur les dernieres découvertes faites dans ce pays-ci. Je me trouve à même de rendre par ce moyen plus ſouvent un foible hommage au pere des Muſes : *Farre pio & ſaliente mica.* Mais les momens de V. E.

Cum tot ſuſtineas & tanta negotia ſolus,

ſont conſacrés au bonheur des peuples, & ce ſeroit leur ravir le temps qu'elle mettroit à répondre à mes bagatelles. *In publica commoda peccem.*

Il ne m'appartient rien non plus de ce que l'abus accorde au nom reſpectable des perſonnes qui comme moi portent le manteau court & le rabat; car je ne me ſuis pas conſacré à l'égliſe, & je n'en tire même rien. Qui plus eſt, pour mieux jouir de la liberté, j'ai renoncé volontairement à la place que j'avois à la bibliothéque du Vatican, ainſi qu'à d'autres avantages publics qu'on m'avoit offerts, pour m'engager à ne point accepter les propoſitions qui m'ont été faites de Poſtdam, ce dont je ne me repentirai jamais. Mon bien être & ma ſubſiſtance ſont le prix de l'ouvrage de mes mains, & ma vie eſt fort ſédentaire & telle qu'elle étoit autrefois. Ainſi je puis former le projet de grands voyages, parce que je ne ſuis retenu par rien. Cependant comme l'honnête homme eſt reſpecté par tous les peuples, & que le renoncement à des avantages légitimes eſt ici auſſi rare qu'ail-

leurs, cette conduite n'a pas peu contribué à me mériter l'eſtime générale.

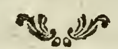
J'eſpére que V. E. prendra cet aveu dans l'intention que je le fais; & comme une preuve de ſon approbation j'attends par la ſuite ſes ordres avec ce ſeul exorde : *Mon cher Winckelmann*, & rien de plus.

— Ce voyage de la Grece reſte encore dans la balance ſans faire pencher le baſſin; non par la crainte du danger ou des fatigues qu'il offre, mais parce que je ne puis me laiſſer convaincre qu'il y ait de nouvelles découvertes à faire. Je veux néanmoins pour me mettre en haleine, faire un voyage en Sicile, accompagné d'un Deſſinateur, parce qu'il y reſte encore beaucoup de choſes que d'Orville, qui n'étoit que Théologien, n'a pas pu découvrir. Mon principal objet ſera Girgenti de ce côté-ci de l'iſle, & Catane qui eſt de l'autre côté; car il y a de riches cabinets dans ces deux endroits, & il s'y trouve plus de ſept cens vaſes antiques de terre cuite, tant chez le Prince Biſcari que dans le riche couvent de Bénédictins. Ces vaſes, joints à ceux que M. Hamilton, mon ami & protecteur, a raſſemblés, me donneront moyen de faire des remarques qui ſerviront à étendre mes recherches ſur les peintures antiques dans mon *Hiſtoire de l'Art*. Je travaille à une ſeconde édition de cet ouvrage en deux volumes *in-quarto*, que je ferai imprimer à mes

frais en Allemagne, avec des planches nouvelles, ſi nos Libraires allemands me laiſſent faire. Je ferai deſſiner & graver les plus beaux de ces vaſes pour le troiſiéme volume de mes *Monumenti.* Je prie V. E. de me permettre de lui rendre dans le temps compte de ce voyage.

Le voyage en Grece demanderoit au moins deux ans, car il ne faut pas paſſer une iſle ſans la viſiter; il eſt néceſſaire ſur-tout d'examiner l'ancien Elis, puiſqu'aucun voyageur des temps modernes n'y a pénétré. Car lorſqu'en 1728, Fourmont ſe trouvoit ſur les confins de ce pays, comme il l'aſſure, il reçut ordre de ſa cour de retourner à Paris. Voilà ce que je n'ai pas à craindre, parce que perſonne ne me commande; car mon plus grand honneur ſeroit de faire ce voyage du fruit de mon travail, & ſans le ſecours de qui que ce ſoit.

Jeſpére que la liberté avec laquelle j'oſe écrire à V. E. s'accorde avec le profond reſpect que je ne puis jamais aſſez lui rendre, comme au pere commun de tous les bons patriotes allemands & des ſciences. Je ſuis, &c.



LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 28 Novembre 1767.

LA Lettre dont V. E. m'a honoré en date du 25 Septembre, ne m'a été remise qu'à mon retour de Naples, parce qu'on avoit gardé à Rome toutes les lettres qui m'avoient été adressées, à cause du voyage que j'avois projetté de faire en Sicile, mais que je n'ai cependant pas fait, vu que l'Empereur devoit venir en Italie; & lorsque j'ai appris que le voyage de Sa Majesté Impériale ne devoit pas avoir lieu, la saison étoit trop avancée pour entreprendre le mien.

Pendant le séjour de deux mois que j'ai fait à Naples & dans les environs de cette ville, j'ai si bien examiné toutes les découvertes qu'on y a faites, que malgré toute la jalousie de la cour, je me trouve en état d'en donner une nouvelle description bien circonstanciée. Mais je serai obligé, à regret, de n'en rien faire pour ne pas me fermer toute entrée dans la suite; d'autant plus que j'ai eu beaucoup de peine à me reconcilier avec la cour de Naples, qui avoit pris beaucoup d'ombrage de ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*, parce qu'elle ne veut point qu'on en parle.

Je me ſuis en attendant dédommagé des frais de ce voyage couteux par beaucoup de remarques & de recherches, dont je compte enrichir ma nouvelle édition de l'*Hiſtoire de l'Art*, que j'ai commencé à traduire moi-même en françois ; parce que je n'en puis pas faire une édition en allemand, à cauſe du privilége des Libraires. Je la ferai imprimer ici à mes frais en deux grands volumes in-4°. avec beaucoup de grandes planches, pour en rendre la contrefaction plus difficile.

Les plus nouvelles découvertes ſont des armes & des caſques, qu'on a trouvés à Pompeii, & qui tous ſont ornés de figures en boſſe, mais principalement des cuiſſards. On n'a jamais remarqué ces derniers ſur aucun monument ancien ; de maniere qu'on n'en avoit pas la moindre idée. Ils reſſemblent néanmoins aux anciennes armures de tournoi, & ont le même bord relevé que les épaulettes. Les caſques, ainſi que les armures, ſont de bronze, excepté un ſeul caſque qui eſt de fer, & ils ont tous une forme ſinguliere & inconnue juſqu'à préſent : car ils ſont faits en maniere de chapeau avec de grands bords rabattus ; & ces bords, de même que les fonds & la partie ſaillante ſur laquelle portoit le panache, ſont ornés d'un très-beau travail en boſſe. Ces caſques ont de plus leurs viſieres, qui ſont deux petites portes de bronze, qui s'attachent enſemble ſur le nez par des fermails, & il y a de grands trous ronds. Le caſ-

que de fer eſt fait d'une ſeule piéce avec la viſiere. Sur le plus beau de ces caſques eſt repréſenté ce qui dans l'Iliade ſuit après la mort d'Achille; c'eſt-à-dire, ce qui s'eſt paſſé après la priſe de Troye. Sur le devant du caſque on voit l'entretien de Menalaus avec Helene; ſur l'un des côtés l'emportement d'Ajax contre Caſſandre; & ſur l'au-côté la fuite d'Enée avec ſon pere & ſon fils hors de Troye, accompagnés de pluſieurs autres figures; ſur le troiſiéme bord eſt repréſenté l'yvreſſe des Troyens & des Troyennes.

Pour ne pas abuſer de la patience de V. E. & comme je ne puis pas l'entretenir de ce que je deſirerois, je paſſerai ſous ſilence les nouvelles ſtatues & peintures ainſi que les bâtimens, dont quelques-uns ont été découverts en entier & d'autres ſeulement en partie, & qui offrent une architecture & des ornemens pareillement tout-à-fait inconnus. V. E. eſt ſans doute déja inſtruite par les papiers publics de la grande éruption du Veſuve. J'ai vu ce terrible & beau phénomene ſur la montagne même, mais non pas ſans danger, tandis que tout le monde avoit pris la fuite au moment de l'éruption. J'ai gravi de nouveau la montagne la troiſiéme nuit, en marchant ſur la lave brûlante, au travers des crevaſſes de laquelle nous vîmes le torrent enflammé de pierres & de métaux fondus, auſſi long-temps que nos pieds purent endurer la chaleur. Je voudrois pouvoir

dépeindre à V. E. le ſpectacle de ces deux nuits, avec des couleurs dignes du ſujet; mais cela n'eſt pas poſſible, car on ne peut en donner aucune idée à quiconque ne l'a point vu.

Je finis, en faiſant le vœu ardent de jouir du bonheur de voir V. E. &c.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 23 Janvier 1768.

La Lettre de V. E. pleine de bonté pour ſon Winckelmann, m'eſt parvenue en même-temps qu'une autre d'un ami digne de foi, à qui l'un de nos plus eſtimables Princes (non celui ſur lequel pourroit tomber d'abord le ſoupçon) a dit, qu'il ne pouvoit pas comprendre comment il étoit poſſible de bien écrire en allemand. Mais autant que cette penſée m'a paru triſte & humiliante pour le plus reſpectable de tous les peuples; autant mon cœur s'eſt enorgueilli en liſant la lettre de V. E. & j'ai oublié la maniere de penſer du Prince, parce que ſon jugement & celui de ſes ſemblables, ne rend la langue françoiſe ni plus riche ni plus harmonieuſe, & ne peut pas mettre ſous un jour plus avantageux les Ecrivains françois de notre temps.

Celui que chantent toutes les Muſes allemandes, comme le protecteur & l'appui des talens de notre Nation, & dont elles doivent immortaliſer le nom, péſe infiniment davantage dans la balance de la raiſon & de l'eſprit. Je demande pardon à V. E. d'avoir ainſi commencé ma lettre; mais mon cœur n'auroit pas été tranquille, ſi je n'avois épanché dans ſon ſein cette mauvaiſe humeur patriotique.

Il s'offre quelques difficultés dans la copie à faire de l'*Hiſtoire de la Syrie*, que je m'engage néanmoins de lever. Ce n'eſt pas celle que croit M., car on communique ici volontiers ce qu'on a. Il y a quelques années que les Jéſuites donnerent à copier les lettres ſecrettes des Proteſtans ſur le Concile de Trente à un Zuricois, quoique je leur euſſe dit, qui il étoit. Après avoir obtenu la permiſſion du Pape, dont je me chargerai moi-même, la ſeule difficulté ſera de trouver un Syrien, dont il y en a pluſieurs ici, qui veuille ſe charger de faire cette copie dans la bibliothéque du Vatican même, parce qu'il n'eſt plus permis de ſortir les livres de cette bibliothéque depuis la mort du Cardinal Paſſionei, à cauſe que ce Prélat avoit donné trop de liberté à cet égard. De ma maiſon, ainſi que du couvent des Moines Syriens ou Maronites, il y a au moins trois quarts de lieue au Vatican. A quoi s'eſt joint encore la mort du vieil Aſſemanni, premier Garde des livres de cette bibliothéque, âgé de 82 ans; ce qui a occaſionné une

une grande confuſion, parce que ſon neveu, l'Archevêque Edovio Aſſemanni, Scrittore Syriaque, de la bibliothéque, avoit ſu obtenir un bref du Pape pour cette place, au préjudice du ſecond Garde de la bibliothéque. Si V. E. veut me donner plein pouvoir pour régler le ſalaire de l'Ecrivain, je tâcherai de faire faire la copie qu'elle me demande.

Je prie V. E. de me permettre de lui parler de quelques découvertes faites à Pompeii. Dans une chambre du Gymnaſe de cette ville, à la découverte de laquelle on eſt actuellement occupé & à laquelle on travaillera encore tout l'hiver, on a trouvé un cheval entiérement enharnaché; c'eſt-à-dire, le ſquélette de cet animal, dont tout le harnois qui eſt de métal, tel que les fers, &c. a été bien conſervé à l'exception du bois de la ſelle, qui étoit pourri. Dans une autre chambre, à côté de celle-ci, on a trouvé le ſquélette d'un guerrier ayant le caſque en tête, ainſi que le corps d'une femme revêtue d'une étoffe brodée en or; mais dont je ne ſais pas encore bien la contexture : car il y a pluſieurs choſes qu'on renferme immédiatement après les avoir trouvées, & qu'on ne communique pas dans les premiers temps.

Le deſir que montre V. E., ainſi que tous les Amateurs des arts, de voir paroître de la part de la cour de Naples même une deſcription de ces découvertes, ne ſera que difficilement rempli. Je

ne ſais même pas qui pourroit y être en état de ſe charger de ce travail; d'autant plus que cela demande des recherches pour leſquelles il faudroit conſulter, pour ainſi dire, cinquante perſonnes. Il ſe préſentera peut-être des circonſtances, qui ne me laiſſeront rien à craindre, & qui me permettront de dire ce que je ſais. Dans le cinquiéme volume du *Muſeum* d'Herculanum, qui contient les buſtes en bronze, il s'eſt gliſſé des bévues ſi groſſieres, que je n'ai pu m'empêcher d'en parler dans ma nouvelle édition de l'*Hiſtoire de l'Art*; parce que cette critique ne ſautera pas ſi facilement aux yeux.

On pouſſe la ſotte jalouſie ſi loin, qu'on ne m'a pas permis de marcher d'un pas régulier, parce qu'on ſoupçonnoit que je voulois prendre les dimenſions des lieux, comme je l'ai auſſi fait en effet. Cela m'engagea à ne point leur donner l'explication d'une très-belle & très-ſavante ſtatue. Elle ne pourra jamais être réparée, ſi l'on n'en connoît point le ſujet, qu'il ſera difficile de ſavoir à tout autre qu'à moi. J'en aurois néanmoins donné l'explication, ſi l'on m'avoit ſeulement permis d'en prendre l'eſquiſſe. Cette ſtatue a été découverte par une lavaſſe de pluie, non à Pompeii mais à Bayes, où ſont enfouis des tréſors de l'antiquité, qu'il n'eſt permis à perſonne de chercher. Tel eſt le ſort de ce beau pays, lequel après une longue létargie ſous les inſenſés ****, ſous le S***. — —

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 30 Juillet 1768.

J'AI reçu hier la lettre dont V. E. m'a honoré; & je n'ai pas négligé un moment pour expédier bien emballés, pour Augsbourg, les cahiers qui se sont trouvés gâtés.... J'aurois fait cela avec le plus grand plaisir, quand même j'aurois été obligé de déchirer deux exemplaires. Le plus doux fruit que je puisse recueillir de ce travail, est l'approbation de V. E. & du Parnasse allemand de G. Ce que mes forces ne m'ont point permis de faire en l'entreprenant, je chercherai à le remplir dans la nouvelle édition de mon *Histoire de l'Art*, & dans le troisiéme volume des *Monumenti*.

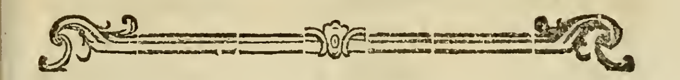
Une autre lettre que j'ai écrite à V. E. avec une incluse pour M. H. sont actuellement en chemin, de sorte qu'il ne me reste rien à ajouter à celle-ci, sinon qu'on a trouvé nouvellement à Pompeii un bouclier de cuivre dont le bord est d'argent, ainsi que la tête de Meduse, qui au milieu y fait l'*umbo*, travaillé en bosse.

Il paroît qu'on veut me donner la survivance d'une des premieres places du Vatican qu'on ap-

pelle *Custodi*, parce qu'on craint peut-être que je ne profite d'une bonne occasion pour retourner à mes anciens principes, *ut canis ad vomitum*; & qu'on sait bien que je possède seul ici la critique de l'érudition grecque : tant nous sommes déchus, ce qui est le fruit de l'éducation, qui est entre les mains des Prêtres & qui y restera. Les Mathématiciens pélulent ici comme les champignons, & ce fruit meurit sans beaucoup de frais en vingt-cinq ans; tandis que l'étude de la langue grecque, demande au moins cinquante ans, avec une bourse bien fournie ou le libre usage d'une grande bibliothéque, & en Allemagne cela ne donne du pain qu'à G.

Les égards que je dois à V. E. retiennent ma plume; je ne puis cependant laisser passer aucune occasion, sans lui assurer combien je suis avec le plus profond respect, &c.





A M. LE BARON

DE RIEDESEL.

LETTRE I.

Rome, le 18 Mars 1763.

VOTRE agréable lettre ne m'eſt parvenue que hier. Le jugement que vous portez des Florentins eſt tout-à-fait juſte. Le dur, le ſec & l'exagéré des Etruſques ſont les caracteres propres, même de leurs meilleurs Peintres; & ſi Michel-Ange avoit gravé des pierres, ſes figures auroient reſſemblé, ſans doute, à celles de Tydée & de Pelée. Le palais Pitti nous montre ce même goût dans l'Architecture toſcane du meilleur temps. Le ſtyle même des Ecrivains de Florence reſſemble à celui de leurs Peintres : il eſt forcé & ce qu'on pourroit appeller *miſer*. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de cour dans cette ville, les beaux-arts y ſont totalement tombés, ainſi que la littérature; & les Florentins qui ont naturellement beaucoup de vanité, ſont d'autant plus ridicules qu'ils veulent encore paroître quelque choſe dans leur ignorance.

Le chef de la littérature à Florence eſt un homme qui paſſe toute la journée dans un café chez le Suiſſe. Il s'appelle D. L***, enflé d'orgueil comme la grenouille.

Le ſeul homme de lettres inſtruit qu'il y ait, c'eſt l'Abbé Nicolini, que vous devez chercher à connoître. La miſere ſe manifeſte en entrant dans Florence, même parmi le peuple, & je n'ai de ma vie vu porter autant de manteaux. Je ne crois pas que vous ayez oublié le beau jeune homme dont je vous ai ſouvent parlé ; il ſe nomme Niccolo Caſtellani & deſcend d'une des meilleures maiſons. De mon temps il n'avoit que ſeize ans, mais avoit déja atteint toute ſa croiſſance. Stoſch m'a dit l'année derniere qu'il avoit perdu beaucoup de ſa beauté. Il eſt ſans doute peu connu ; car les femmes de Florence ne trouvent de beauté que dans le viſage inanimé d'un Anglois. Je ſuis, &c.

LETTRE II.

Au même.

Rome, en Avril 1763.

J'AI laiſſé paſſer deux jours de courier, afin que ma réponſe arrivât en même-temps que vous à Veniſe.

Le ſecond article de votre lettre a pour objet

ma beauté dégénérée. Votre obſervation a été faite avec l'œil d'un connoiſſeur ; & c'eſt auſſi dans la certitude où j'étois que vous y porteriez cette ſagacité, que depuis tant d'années que j'ai quitté Florence, je n'ai deſiré d'en être inſtruit que par vous ſeul. Je n'en ai jamais parlé dans mes lettres au Conſeiller Reiffenſtein.

Stoſch s'eſt trompé, puiſque ce jeune homme n'avoit pas encore atteint l'âge de la puberté. Je ſuis ſincérement fâché du paſſage rapide de la jeuneſſe qui devroit être éternelle pour certaines figures rares. On peut donc ſe former des idées plus ſûres & plus fixes de la beauté par les ouvrages de marbre, parmi leſquels il faut compter la tête d'un jeune Faune avec deux petites cornes au front, qui a parue depuis peu, & qui ſurpaſſe toutes les beautés ſublimes que j'aie vues juſques à préſent.

Cavaceppi eſt le poſſeſſeur de cette tête, laquelle paſſera ſans doute auſſi avec le temps entre les mains de quelque Anglois. Qui eſt-ce qui voudroit ou pourroit la payer, ſi ce n'eſt un Amateur de cette nation? Il eſt certain, en attendant, que j'empêcherai, auſſi long-temps qu'il me ſera poſſible, que cette tête ne ſorte de Rome.

On a trouvé à un palme près, qu'on eſpére de découvrir auſſi, tous les morceaux qui manquoient du grand vaſe de marbre de trente-cinq palmes, de la villa du Cardinal Albani, repréſentant les

travaux d'Hercule. Cavaceppi poſſéde pluſieurs autres découvertes nouvelles, & entr'autres une très-belle Pallas d'environ trois palmes de haut, mais ſans tête & ſans mains; un Faune habillé en femme qui danſe en relevant avec modeſtie ſa robe des deux mains, comme nos filles bourgeoiſes des petites villes, quand elles veulent ou doivent danſer pour la premiere fois à des noces. Mais le plus beau de ces ouvrages eſt un Priſonnier aſſis, à qui il manque un bras & une jambe; morceau qu'on ne doit pas placer beaucoup au-deſſous du Laocoon. Il nous eſt arrivé entr'autres choſes de la Grece, une ſtatue de femme drappée, ſans tête & ſans bras, avec le nom de l'Artiſte, dont il ne s'eſt néanmoins conſervé que le nom du pere.... ΣΙΜΑΧ ΟΥΕΠΟΙΕΙ, veut dire ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ.

Le Cardinal a acheté un beau Jupiter en camée pour trente écus. Quand on eſt à Rome, on ne s'apperçoit pas combien il ſe fait de découvertes; mais cela eſt fort ſenſible quand on a été un mois abſent.

Je reviens encore une fois au *brevis ævi* de la beauté. Vittoriuccia commence auſſi à tomber; ce qui a été remarqué par pluſieurs perſonnes avec moi, même par ceux qui ne ſont pas de l'art. Ses traits ſe groſſiſſent, les os de ſes joues (*oſſa jugularia*) qui ſont naturellement forts chez elle, deviennent plus ſenſibles, & avec le temps il ne reſtera que les yeux & la bouche.

Vaſari (1) parle dans la vie de Raphaël du prétendu portrait de ce Peintre, ou plutôt de celui de Bindo Altoviti qui ſe voit dans la maiſon de celui-ci à Florence. Ceci ſuffit pour convaincre les Florentins d'ignorance à ce ſujet. Je ne penſe pas qu'ils chercheront à contredire les Ecrivains qui ont connu Raphaël perſonnellement; du moins eſt-il certain qu'Altoviti l'a connu très-particuliérement. Dans quelque temps d'ici on connoîtra à peine Benvenuto Cellini à Florence même (2).

---

(1) George Vaſari, célebre Architecte & habile Peintre Italien dans le ſeiziéme ſiécle, fut diſciple de Michel-Ange & d'André del Sarto. La vie de Michel-Ange dont il eſt queſtion ici ſe trouve dans l'ouvrage de Vaſari, intitulé: *Vies des Peintres, des Sculpteurs & des Architectes, &c.*

(2) Ce que M. Winckelmann prédit ici, nous a été confirmé, en quelque ſorte, par M. Leſſing à ſon retour d'Italie. Malgré tous les ſoins qu'il s'eſt donnés, il n'a pu trouver nulle part en Italie l'édition originale de l'ouvrage de ce grand Florentin, que je lui avois fait voir dans la bibliothéque Electorale de Dreſde. Comme ce livre eſt fort rare & contient pluſieurs remarques utiles, nous croyons faire plaiſir au Lecteur d'en donner ici une idée ſuccinte. La premiere édition de cet ouvrage parut en 1568, deux ans avant la mort de l'Auteur. En voici le titre entier : *Due Trattati, uno intorno alle otto principale arti della Scultura, dove ſi veggono infiniti ſegreti nel lavorare le figure di marmo e nel gettarli di bronzo, compoſti da* BENVENUTO CELLINI, *Scultore Fiorentino. In Fiorenza 1568, in-4°.*

La ſeconde édition parut en 1731, *in*-4°. à Florence. Comme j'ai comparé les deux éditions de ce livre, je remarquerai

Le palais Grimani à Venise mérite d'être vu à cause des ouvrages anciens qui s'y trouvent, ce que je crois devoir vous rappeller, parce que cela est peu connu des étrangers. Pococke a fait graver dans ses *Travels of the East* la statue de Marcus Agrippa qui est dans ce palais, que je n'ai jamais vu. Je suis, &c.

---

la différence que j'y ai trouvée. Il y a devant la nouvelle édition une préface instructive de vingt-quatre pages, où l'on trouve plusieurs anecdotes sur la vie, les écrits & les ouvrages de l'art de Cellini. Et à la fin il y a un fragment de cet Artiste sur les principes de l'art d'apprendre le dessin, qui n'avoit jamais été imprimé, & qui quelque court qu'il soit (car il n'est que de quatre feuilles) contient néanmoins plusieurs pensées ingénieuses. Tandis qu'on a omis dans cette nouvelle édition les éloges que plusieurs grands hommes ont faits des ouvrages de Cellini, qu'on a remplacés par une petite table des matieres. La vie de cet Artiste, qu'il a écrite lui-même, est intitulée: *Vita di BENVENUTO CELLINI, Orefice e Scultore Fiorentino, di lui medesimo scritta, in Colonia* (à Naples 1730) *in*-4°. Ce livre écrit avec beaucoup de feu & d'enjouement, est, en général, fort instructif, parce qu'il contient plusieurs anecdotes intéressantes & des éclaircissemens, tant sur l'état de l'art que sur l'histoire de son temps. N. de M. D.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 22 Mai 1763.

La rapidité avec laquelle se passe le printemps de la vie m'a fait faire, comme à vous, de tristes réflexions; particuliérement parce qu'il me paroît qu'il n'y a point de juste égalité entre les différens âges de la vie : la belle jeunesse, semblable au printemps de cette année, est, en général, à peine apperçue. Les Orientaux y ont trouvé quelque reméde pour notre sexe dans la castration; & peut-être que cette mutilation opéroit chez eux le même effet sur les jeunes filles. L'Anglois Digby (1) a écrit un livre sur l'art de conserver la

(1) Le Livre dont parle ici M. Winckelmann doit avoir trouvé beaucoup de Lecteurs, si l'on en juge par le grand nombre d'éditions qui en ont été faites. Le titre porte : *Nouveaux Secrets expérimentés pour conserver la* BEAUTÉ DES DAMES, *& pour guérir plusieurs sortes de maladies : tirés des Mémoires de M. le Chevalier Digby, avec son Discours touchant la guérison des plaies par la poudre de sympathie, Tome I, II, septiéme édition revue, corrigée & augmentée d'un volume, à la Haye, 1715, in-8°.* L'Auteur de ce livre étoit un Anglois, appellé Kenelmus Digby, mort

beauté ; mais s'il n'a pas eu d'autre ſecret que celui de faire manger des viperes à ſa maîtreſſe, ſon livre ne mérite pas grande attention. Aujourd'hui je regarde un beau viſage & un beau corps avec bien plus d'indifférence qu'autrefois; mais il me vient toujours de triſtes penſées ſur le peu de durée de la beauté. Dans quelques mois d'ici & peut-être à la fin de Juillet voùs verrez imprimé un petit ouvrage de moi avec deux planches. Walther de Dreſde doit faire traduire mon *Hiſtoire de l'Art* en françois.

Le Prince Altieri a fait déterrer près d'Albani, pluſieurs antiquités, entr'autres une belle urne funéraire d'albâtre d'une forme cylindrique eſtimée 200 écus. Il a fait venir aujourd'hui une ſtatue que je verrai ce ſoir. —

Je ſuis, &c.

P. S.

La ſtatue du Prince Altieri eſt un beau jeune Faune, *non bello d'idea, ma caricato da Fauno*, de grandeur naturelle, qui tient une conque qui a ſervie pour une fontaine. Il ne lui manque qu'une jambe & un bras, depuis le coude juſqu'au poignet. La tête ne s'eſt pas détachée du corps en tombant.

---

en 1665, qui s'étoit dévoué à la Médecine & à la Chymie, & qui demeura quelque temps à Montpellier. Son pere étoit le fameux Everhard Digby qui fut décapité pour avoir trempé dans la Conjuration des poudres. N. de M. D.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 4 Juin 1763.

JE vous ai parlé de mon travail au Vatican ; je chercherai néanmoins à jouer un autre perſonnage, & j'eſpére d'obtenir un ordre du Pape pour être chargé de faire un catalogue général des manuſcrits grecs. Par ce moyen j'aurai de l'occupation pour la vie, & je ſerai ſur un pied plus aſſuré ; je me rendrai auſſi par-là maître des ſecrets, pour me faire connoître dans la ſuite par quelque ouvrage grec.

Ce qui a paru de plus nouveau en tréſors de l'antiquité, eſt une Moſaïque de quatre figures jouant de divers inſtrumens, de deux palmes de haut & autant de large. Les figures en ſont maſquées & le travail en eſt ſi délicat, qu'on ne peut les diſtinguer à la ſimple vue. Le prix de ce précieux ouvrage eſt augmenté encore par le nom de l'Artiſte. Il s'appelle Dioſcoride, natif de Samos, & n'eſt d'ailleurs pas connu. Les caractères en ſont noirs. Ce morceau a été trouvé le 28 Avril dernier à Pompeii près de Naples, ſans avoir ſouffert le moindre dommage, & ſurpaſſe tous les au-

tres ouvrages de cette nature. J'attends des nouvelles ſur la maniere dont il a été trouvé.

Quant aux morceaux qui ſont dans le palais Grimani, je ſais bien qu'on dit qu'ils viennent en grande partie de la Grece, ainſi que ceux de la bibliothéque. Je ne ſuis néanmoins pas de cette opinion, & crois qu'ils ont été raſſemblés ici par un certain Cardinal Grimani, qui a fait bâtir la plupart des maiſons de la Piazza Paleſtrina à Rome, qui appartiennent encore actuellement à cette famille. Parmi les différentes choſes qui ſont dans la bibliothéque, il y a un beau bas-relief endommagé. Ce morceau ſe trouvoit encore à Rome du temps de Fulvius des Urſins, c'eſt-à-dire, ſous le Pontificat de Paul III, comme je le vois par le deſſin qui en eſt au Vatican. Ce qu'il y a de meilleur dans le palais Grimani, doit être une ſtatue de Marcus Agrippa, que Pococke a fait graver pour ſa *Deſcription of the Eaſt* (1).

Je ſuis, &c.

---

(1) Ce morceau ſe trouve dans l'original anglois, T. II, p. 212, Tab. XCVII.



LETTRE V.

Au même.

Rome, le 12 Octobre 1763.

Vous vous abaiſſez à tel point au-deſſous de vous même & de moi dans votre derniere lettre & dans la précédente, que je ne ſais en vérité ce que je dois vous répondre. Tout homme doit mieux ſe connoître que ne peut le faire un autre, & je me crois dans ce cas. Je ſuis donc convaincu de mon peu de mérite, qui ne conſiſte que dans la bonne opinion d'autrui, que j'ai obtenue par-tout, quoique tard. Tandis que par ce que vous écrivez des connoiſſances des pays où vous avez été, il étoit à craindre que le contraire ne vous arrivât; c'eſt-à-dire, que vous ne devinſiez orgueilleux, (*ſume ſuperbiam quæſitam meritis*) ; puis qu'entre pluſieurs mille vous êtes le ſeul qui connoiſſez le beau, pour ainſi dire, par un inſtinct de la nature, ſentiment que vous avez ſu rectifier encore. Vous trouverez plus de goût en Saxe, même chez les perſonnes qui n'ont jamais vu l'Italie; mais vous pouvez maintenant être le maître de tous. — On a employé d'anciennes inſcriptions ſur marbre

pour servir de pierres angulaires à la porte Ulrique d'Augsbourg.]

L'ouvrage adressée à M. de Berg est imprimé. J'y ai parlé un peu librement, dans l'espérance qu'il ne seroit lu par aucun Prince ou Ministre. Cependant M. de Berg me mande qu'on lui a écrit de Berlin, que le Roi de Prusse me fait venir chez lui & que je suis déja en route. Je n'en sais rien, si ce n'est qu'on m'a fait demander vaguement, si je voudrois accepter cette proposition. —

Je suis revenu aujourd'hui avec le Cardinal de Castello, où j'ai eu l'honneur de lire devant Sa Sainteté & une nombreuse assemblée un morceau de mon ouvrage italien.

Je me trouvois à côté du Saint Pere & j'ai obtenu pour ma peine sa bénédiction ordinaire. C'étoit une dissertation sur un ouvrage qui représente la mort d'Agamemnon, laquelle, comme vous pouvez bien vous imaginer, est un des plus beaux, des plus difficiles & des plus savans morceaux de cet ouvrage. Les dessins en sont tous de Casanova qui y entre pour la moitié des frais; ils ne peuvent donc qu'être bons. Il m'a chargé de vous faire ses complimens. Votre Thesée aura une place honorable, & quand la planche sera gravée, je vous en enverrai la gravure avec l'explication. Elle représente ce héros en prison pour avoir voulu enlever Proserpine, de concert avec Pirithous.

Je

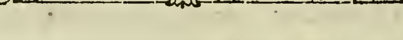
Je vous remercie de tout mon cœur de vous être ressouvenu de moi dans une compagnie joyeuse. Je ne puis néanmoins vous rendre la pareille, car je suis éloigné de tout plaisir, & je ne me souviens pas d'avoir ris de bon cœur. Je suis cependant content & n'ai rien à desirer qu'un meilleur appétit, qui me manque; car le grand travail a totalement affoibli mon estomac.

Les nouvelles découvertes n'offrent rien d'intéressant. On a acheté depuis peu pour la villa du Cardinal une magnifique Pallas du plus ancien style grec, & d'un travail merveilleux —. Parmi les nouvelles aquisitions il y a une conque du rare porphyre verd, qui est un des plus curieux morceaux qui soient dans cette villa.

On attend à Florence le Duc d'York, frere du Roi d'Angleterre, que je devrai probablement accompagner dans Rome. J'espére qu'il aura plus de perception que le Duc de G**, sinon je jouerai un pauvre rôle. On lui rendra ici tous les honneurs convenables, comme au frere de l'Electeur d'Hanovre.

Ce qu'on apprend de plus nouveau de Naples, c'est la découverte d'une porte de la ville de Pompeii, car jusqu'à présent on avoit fouillé hors de la ville, comme il paroît maintenant. Le prétendu Baron du H. s'y est rendu, mais il s'y trouve dans de fâcheuses circonstances, & l'on croit que le gouvernement lui donnera bientôt son

congé. On a cherché à le faire connoître dans une petite brochure françoise intitulée : *Col Coureur*, que je n'ai pas encore vu. L'Auteur de ce livre a été instruit des aventures qu'il a eues hors de l'Italie ; mais celles qu'il a eues à Rome, lui sont en partie inconnues, & il a été mal informé des autres.



LETTRE VI.

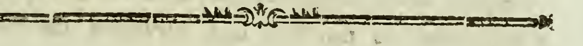
Au même.

Rome, le 9 Novembre 1763.

Je n'ai rien appris d'anciens monumens, si ce n'est qu'on a trouvé près de Tivoli un grouppe, *il quale rappresenta Amore e Phische*, dont il n'y a d'endommagé que les bouts de deux doigts. Cette découverte a été faite par un Chanoine appellé Boschi à qui j'intenterai un procès, parce qu'il ne l'a pas déclarée & qu'il ne veut pas dire l'endroit où il a trouvé ce morceau, ce qui fait présumer que c'est dans un terrein étranger. On a trouvé sur le chemin d'Albano une colonne de granit, laquelle est si grosse, dit-on, que quatre hommes peuvent à peine l'embrasser. On en a découvert une semblable dans les fondemens du palais de Sancta Croce, qu'on a laissé telle qu'elle étoit, à cause de son énorme grosseur.

Parmi les Anglois qui ſont arrivés à Rome ſe trouve le Lord Spencer & ſon épouſe avec une grande ſuite. Cette Dame angloiſe eſt la plus belle femme de cette nation que j'ai vue juſqu'à préſent; mais il y a à Rome beaucoup de perſonnes de ſon ſexe dont la beauté égale la ſienne.

Mon travail au Vatican a commencé, ce qui me laiſſe peu de temps. Je ſuis avec une éternelle amitié, &c.



LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 11 Janvier 1764.

Le travail à la bibliothéque du Vatican, qui me prend toute la matinée, me laiſſe peu de temps pour ma correſpondance épiſtolaire; & je conſacre volontiers les momens qui me reſtent à quelques-uns de nos compatriotes qui, comme vous, ont du goût & des connoiſſances: malgré cela je ne manque jamais de répondre, ſi ce n'eſt à ceux avec qui je n'ai rien à faire. Votre converſation & l'amitié qui en a été le fruit, réveillent toujours en moi des idées agréables, & jamais mes ſentimens pour vous ne ſe refroidiront.

Je me flatte même de jouir de votre compagnie à Rome.

Je vous plains moins de vivre dans un climat rude, que d'être éloigné des grandes beautés, dont vous sauriez mieux jouir que tout autre. Je pense toujours aux âpres hivers d'Allemagne, lorsque je puis rester ici toute la journée avec mes fenêtres ouvertes, & que je trouve un éternel printems dans notre villa.

Après avoir découvert la porte de Pompeii on a augmenté le nombre des ouvriers de huit à trente.

Jai vu représenter hier *Argentine* sur notre théâtre. Il y a qu'un seul air qui soit bien beau, le reste n'est que passable, *e non v'è nessun Musico chi canta bello (come dicono i Romaneschi)*; & cela, comme vous le savez, est un point important pour moi. Demain je vais *alla Valle* pour voir & pour entendre le beau Venanzio, *chi fa la parte di donna.*

——Mon *Histoire de l'Art* a paru avant Noël. Cet ouvrage est dédié au feu Electeur, qui ne l'a point vu; je perds donc ce que j'avois à attendre de ce côté-là, & je renonce en même-temps à toute espérance en Saxe.

J'ai reçu un nouveau volume de la *Bibliothéque des Sciences & des Beaux-Arts*. Je savois que mes petits ouvrages s'y trouvoient insérés; car je les avois fait partir de Florence. Mais j'avois de-

mandé qu'on n'en nommât point l'Auteur. On n'y a mis auſſi, malgré ma défenſe, qu'un ſimple *W*. Je n'ai au reſte pas à me plaindre des Journaliſtes : ils en ont tous agi fort honnêtement avec moi.

Le mariage de Vittoria eſt arrêté pour ce Carnaval. La mere & la fille vous ſaluent, ainſi que le Cardinal, qui ſe ſouvient toujours de vous, principalement quand je lui parle : *di quel Tedeſco che aveva quello ſpirito ſciolto e fino.*

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 18 Février 1764.

J'APPRENDS avec chagrin que vous vous plaignez de votre ſanté. L'hypocondrie eſt une maladie qui peut ſe guérir, & dont vous n'auriez pas été attaqué à Rome. Notre hiver reſſemble à un éternel printems, & il n'a pas tombé une goutte de pluie depuis un mois. La fleur des amandiers eſt déja tombée, & les boutons des autres arbres ſont prêts à s'ouvrir. Si j'étois né dans des circonſtances plus heureuſes, comme vous, je n'aurois goûté ce bonheur que peu de temps,

peut-être même jamais. Il ne me manque qu'un meilleur eftomac.

Je crois vous avoir marqué que la femme de M. Mengs eft revenue d'Efpagne, & qu'elle a apporté avec elle un camée repréfentant Perfée & Andromede, qui eft peut-être la plus belle pierre qui foit au monde. Auffi a-t-elle couté mille féquins, que ce Peintre en a payé parce que le Roi d'Efpagne l'a trouvé trop chere. Le Peintre anglois Jenkins a fait l'acquifition d'une tête de Caligula (un camée), avec le nom de l'Artifte, Diofcoride, qui eft une des plus belles têtes en camée que j'aye vu entre mille. Il a couté mille écus. Il y a quelque temps que j'ai vû les pierres gravées du palais Piombino, qui eft la plus grande & la plus belle collection qu'il y ait en Italie. On attend ici le Chancelier Woranzow, que j'aurai certainement occafion de connoître. Je m'apperçois qu'il y a certaines chofes qui font marchandife inconnue dans vos cantons, c'eft pourquoi je ne vous parle plus de mon *Hiftoire de l'Art*, qui eft déja arrivée en Suiffe, où elle a été lue & louée.

Je fuis, &c.



LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 27 Mars 1764.

JE vous annonce mon retour de Naples, quoique ſurchargé de travail ; car je ne puis penſer à Naples ſans deſirer d'avoir fait ce voyage en votre compagnie, ou de le faire dans la ſuite. J'y ai reſté pendant trois ſemaines, & j'ai tout revu de nouveau ; j'ai été trois fois à Pozzuoli, à Bayes, &c., deux fois à Pompeii, & pluſieurs fois à Portici, comme vous pouvez bien vous l'imaginer. J'ai vu beaucoup de belles choſes, tant de la nature que de l'art ; & j'en aurois joui davantage ſi j'avois pu partager mon plaiſir avec vous. Depuis deux années on a fait à Pompeii plus de découvertes qu'auparavant en vingt ans, parce qu'on fouille maintenant dans la Ville même, où l'on a débarraſſé entiérement deux magnifiques bâtimens, dont la cour de l'un eſt toute en moſaïque. On voit la porte de la ville. D'un côté il y a des tombeaux & des gradins ſemi-circulaires ; & de l'autre côté un grand ſoubaſſement de vingt palmes, ſur lequel étoit peut-être placé une ſtatue équeſtre. On n'en a néanmoins trouvé aucun veſ-

tige; car comme la ville avoit ſoufferte par un tremblement de terre avant l'éruption du Véſuve, elle avoit été dépeuplée en partie, & l'on a eu le temps d'emporter les choſes les plus précieuſes; de ſorte qu'on a même enlevé les peintures des murs des appartemens. On a emporté auſſi pluſieurs gonds de porte de bronze (*Cardini*).

Dans une villa près de Naples on a trouvé en ma préſence, le 28 Février avant midi, une autre moſaïque ſemblable à celle dont je vous ai parlé, & avec le nom du même artiſte, ſavoir, Dioſcoride de Samos.

J'augmenterai de ces obſervations la ſeconde édition des *Découvertes d'Herculanum*, laquelle paroîtra vraiſemblablement à la prochaine foire de St Michel.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 23 Juin 1764.

NE ſoyez pas fâché de trouver ici une incluſe que j'ai voulu faire parvenir franche de port à ce Maître-ès-Arts. Il m'a écrit en latin (j'ignore pourquoi il ne s'eſt pas ſervi de la langue alle-

mande), pour me demander quelques détails ſur ma vie & ſur mes écrits, pour en former, dit-il, une hiſtoire exacte de ma vie; ce que je lui ai néanmoins refuſé dans la même langue; parce qu'il n'eſt pas encore temps d'y ſonger —.

Je ſuis depuis trois ſemaines avec le Cardinal à ſa villa; mais je vais néanmoins coucher à Rome, dont je ſors avant le lever du ſoleil, parce que le grand bruit m'empêche de dormir. Il y a tous les ſoirs une table de 30 à 40 couverts; on y danſe, & tout Rome, ainſi que les étrangers, y ſont bien reçus. Parmi ces perſonnes ſont le Comte de Heſſenſtein, le Duc de Rohan, &c.

Je ne puis rien vous dire touchant les antiquités nouvellement découvertes, ſi ce n'eſt que Jenkins a trouvé, on ne ſait dans quelle maiſon de Rome, une Vénus qui ſurpaſſe de beaucoup toutes les autres Vénus, même celle de Florence, & qui eſt digne du ciſeau de Praxitele. Elle repréſente une jeune fille qui a toute ſa croiſſance, & a été ſi bien conſervée qu'il ne lui manque pas un ſeul doigt. C'eſt un ouvrage d'une beauté raviſſante, & qui ſeul mérite qu'on faſſe le voyage de Rome. Le Cardinal a acheté un des plus grands & des plus anciens bas-relief qu'il y ait au monde, qu'on a trouvé depuis peu. Il repréſente deux figures & un cheval de grandeur naturelle. On eſt occupée maintenant à placer, peu-à-peu, des ſtatues dans le portique circulaire, &c. Montagu

m'a écrit depuis peu d'Alep qu'il n'a rien pu voir en Egypte, à cauſe des incurſions des Arabes dans ce pays. Stoſch eſt retourné à Conſtantinople; je lui ai donné mon *Hiſtoire de l'Art* pour ſon voyage.

Caſanova part pour Dreſde comme Profeſſeur de l'Académie de cette ville. Moi je reſte à Rome, & peut-être irai-je en Grece; il y a même beaucoup d'apparence que ce voyage aura lieu.

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 16 Juillet 1764.

Ce qui dans votre chere lettre ma fait le plus de plaiſir, c'eſt l'eſpérance que vous me donnez de vous revoir bientôt dans la belle Italie & dans la magnifique ville de Rome. Ne craignez rien. Tout eſt en abondance ici, & à Naples même on ne manque de rien; il n'y a eu qu'une maladie épidémique qui a emporté beaucoup de monde. Vous pourrez vivre avec la plus grande économie, & jouir néanmoins avec plus d'agrément de Rome que la premiere fois; car il ne faut pour la vraie jouiſſance que du temps & un ami: le temps dé-

pend de vous, & vous trouverez en moi l'ami. Vous n'avez pas encore vu notre pays dans toute sa beauté; c'est bien, je crois, ce que la nature offre de plus admirable, spectacle que vous pourrez admirer à Castello. Il faut que vous y passiez plus d'un jour avec moi, vous serez logé commodément à la villa du Cardinal. Vous devez jouir avec moi de la plus belle plage de toute la méditerranée, qui est à Nettuno. Vous n'aurez besoin que d'un seul domestique qui sache faire la cuisine, talent qu'ont, pour ainsi dire, tous les domestiques italiens. Mon cœur deviendroit une fois plus grand qu'il n'est; car je n'ai jamais parlé à personne avec autant de liberté qu'à vous; & je prendrai part à tous vos plaisirs, que je chercherai à multiplier autant qu'il dépendra de moi.

Notre *Villeggiatura*, qui a durée six semaines, a été tout-à-fait singuliere. Toute la ville de Rome s'y trouvoit tous les soirs rassemblée, & il y avoit quelquefois jusqu'à soixante personnes à souper, où tous les étrangers étoient admis. Le Comte de H**. n'a pas manqué un seul soir; mais je ne me suis pas senti disposé à lier connoissance avec lui, parce qu'il n'est pas venu à Rome pour voir des vieilles murailles, comme il le dit expressément lui-même. On y joue & l'on y danse jusqu'au grand jour.

J'ai causé avec le Duc d'York, mais je n'ai rien eu d'autre à faire avec lui; car il n'a rien voulu

voir, & n'a resté en tout que douze jours à Rome. On a compté cinq cens carrosses à la fête que le Cardinal lui a donnée.

Je connois le Professeur Schöpflin; mais l'estime que j'avois conçue pour lui a infiniment diminuée par ce que vous m'avez écrit. Le pauvre homme à besoin de beaucoup d'instruction. Votre pierre n'est pas encore gravée, mais son tour viendra bientôt. Schöpflin ne pouvoit pas savoir ce que vous demandiez; car les recherches sur le style de l'art sont une découverte nouvelle, dont on ne se doutoit pas encore du temps qu'il a pu être à Rome.

Il a paru, depuis quelques jours, une tête de Pallas qui surpasse en beauté tout ce que l'œil de l'homme peut voir, & tout ce que le cœur & l'esprit peuvent concevoir. Je demeurai comme pétrifié lorsque je la vis. Cavaceppi la posséde, mais c'est encore un secret.

Casanova a découvert à Rome un tableau du Corrége, que personne ne connoissoit, parce qu'il étoit couvert de crasse. Il l'a acheté & nettoyé, & se voit par ce moyen possesseur d'un des plus beaux tableaux qu'il y ait au monde. Il part le mois prochain pour Dresde. Jouissez de mille plaisirs en attendant le moment de nous revoir. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XII.

Au même.

Rome, le 19 Décembre 1764.

POURQUOI gardez-vous depuis ſi long-temps le ſilence ? Il eſt vrai que ma derniere lettre ne demande point de réponſe ; mais vous m'avez déja gâté, & comme on s'occupe toujours de ce qui nous eſt cher, je crains que vous ne ſoyez malade ; car je ne crois pas que votre ſilence puiſſe avoir d'autre cauſe. Quelquefois je fais mon rêve ordinaire, que vous êtes en voyage & que vous m'apporterez vous-même la réponſe : car les images des rêves qu'on fait les yeux ouverts ne s'envolent pas ſi promptement que celles des ſonges de la nuit qui diſparoiſſent au réveil ; particulierement celles d'un rêve auſſi agréable que celui que je chercherai à entretenir auſſi long-temps que je verrai la moindre poſſibilité qu'il puiſſe ſe réaliſer. Une amitié que l'abſence fortifie eſt, à mon avis, celle que, ſans vous compter, j'ai trouvée encore dans une ſeule perſonne (1); amitié très-rare &

(1) Si l'on a lu avec attention les lettres de M. Winckelmann à M. Franken, on s'appercevera facilement que par cette ſeule perſonne il a voulu déſigner ce Bibliothécaire.
N. de M. D.

que nombre d'hommes ont déſeſpéré de trouver.

Stoſch me mande par ſa derniere lettre de Conſtantinople que le célébre Montagu a enlevé la femme du Conſul de Dannemarc à Alexandrie. Montagu fit partir celui-ci pour la Hollande, ou pour mieux dire, il lui perſuada d'y aller, pour arranger ſes affaires, en un mot ſous un faux prétexte. Quelques mois après le départ du Conſul, Montagu produiſit une lettre par laquelle on lui annonçoit ſa mort, & il épouſa ſa femme qu'il conduit maintenant avec lui en Syrie. Mais le Réſident de Dannemarc a reçu la nouvelle que le Conſul danois ſe trouve bien portant au Texel en Hollande. Montagu m'a écrit d'Alexandrie; j'ai même fait uſage d'un de ſes avis dans mon *Eſſai ſur l'Allégorie*, que je ferai partir ſous peu de jours pour Dreſde, où il doit être imprimé, mais ſans mon nom. J'ai penſé à cet ouvrage, lequel aura plus de trente-ſix feuilles, avant de partir pour l'Italie. Pour le rendre d'une plus grande utilité, j'y ai ajouté trois tables: la premiere des paſſages des Ecrivains anciens & modernes que j'ai éclairci, corrigé & critiqué; la ſeconde eſt celle des matieres, & la troiſiéme contient les ouvrages anciens & modernes de l'art que j'ai cités, & les lieux où ils ſe trouvent.

Vous aurez peut-être déja vu ma vie & mon

caractere, imprimés séparément (1). C'est l'ouvrage d'un pauvre Cuistre accablé sans cesse par l'humiliation, la misere & l'ignorance, & l'on ne pouvoit rien attendre de mieux de lui. Il ne m'a connu que superficiellement, & cela seulement jusqu'à ce que je suis parti pour la Saxe; & il se trompe même encore sur ces faits. On m'a envoyé cette brochure à Rome.

La Société Royale Angloise à Gottingen m'a choisi pour un de ses membres. Voilà assez de nouvelles pour cette fois. Le courier prochain je ne vous entretiendrai que de découvertes d'anciens monumens.

Je suis, &c.

---

(1) Le titre de cet ouvrage porte : *Abrégé de l'Histoire de la vie & du caractere de M. le Président & Abbé Winckelmann, à Rome, l'année 1764*, sans lieu, en une feuille in-8°. Dans la préface il est dit que ces anecdotes ont été prises du Mercure littéraire d'Altena, où elles ont été insérées par M. le Recteur Paalzou de Seehausen, ci-devant collegue de M. Winckelmann dans cette ville.



LETTRE XIII.

Au même.

Rome, le 3 Juillet, 1765.

Je commence par répondre à la fin de votre lettre, parce que c'eſt ce qui m'en a été le plus agréable. Si vous vouliez, mon cher Ami, vous abaiſſer juſqu'à conſacrer quelques heures perdues à cette traduction, je la ferois annoncer dans le *Journal Littéraire*, afin que perſonne ne l'entreprenne, ou ne la continue; & je vous ferois paſſer des corrections & des aditions conſidérables, car vous pouvez bien penſer que j'ai acquis beaucoup de nouvelles connoiſſances depuis trois ans. On me mande de la Suiſſe qu'on traduit tous mes ouvrages, non-ſeulement en françois mais auſſi en anglois; cependant on ne me dit point d'où l'on tient cette nouvelle. Tous les traducteurs ſeroient arrêtés par ma déclaration, & l'on pourroit faire imprimer cette traduction à Genéve. Il paroît que M. le Comte de Linden (1) eſt pouſſé par un eſprit

(1) M. le Comte de Linden avoit fait propoſer par M. de Kauderbach, Miniſtre de la Cour de Saxe à la Haye, de faire imprimer à ſes frais tous les ouvrages de M. Winckelmann, avec autant de planches qu'il le deſireroit.

eſprit mercantil dans ſa propoſition, qui n'eſt pas acceptable. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis obligé de faire mettre cette déclaration dans le journal en queſtion, ce qui ſe fera au premier jour. Je changerai preſqu'entiérement le chapitre des Etruſques, & celui de la Beauté pourra être plus étendu.

Quant à la vie de Hedlinger, j'avois promis, à la vérité, ſur les demandes réitérées du vieux Fueſsli, de donner un diſcours préliminaire pour cet ouvrage; mais comme je ne puis pas juger du mérite de cet Artiſte par trois petites médailles qu'on m'a envoyées pour cet effet, j'ai retiré ma parole il y a plus d'un an. Peut-être bien s'eſt-on flatté encore de me perſuader, & que c'eſt dans cette eſpérance qu'on en a parlé dans le proſpectus.

On publiera le mois prochain le quatriéme volume des *Peintures d'Herculanum*; mais il faut le demander à Tanucci même. Je ne ſuis pas brouillé avec le bon pere Della Torre, comme je le ſais par la déclaration verbale qu'il en a faite à quelques perſonnes. Il paroît néanmoins qu'il veut interrompre notre correſpondance épiſtolaire, parce que je me ſuis attiré la diſgrace de la cour par ma *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum*. Il a paru deux écrits ſcandaleux contre cet ouvrage, dont l'Auteur de l'un eſt mon prétendu ami, le Marquis Galiani. Mais ils ſont ſi peu d'honneur à notre ſiécle & à la cour, qu'on aſſure que Tanucci a donné ordre d'en retirer toute l'édition.

J'espere de revoir ici mon cher Mengs, & suivant toutes les apparences encore avant la fin de cette année; car il ne peut rester plus long-temps éloigné de Rome; & comme il devra renoncer alors à sa pension (ce qui me fait beaucoup de peine) il sera obligé de vivre du travail de ses mains.

Je crois vous avoir mandé que le Roi de Prusse a acheté les pierres gravées de Stosch.



LETTRE XIV.

Au même.

Rome, le 4 Septembre 1765.

L'ESTIME & l'amitié exigent de moi que je vous fasse savoir le premier, ainsi qu'à Stosch, & peut-être à vous deux seulement, les propositions que le Roi de Prusse m'a fait faire par le Colonel Quintus Icilius (1). Comme il y a long-temps, est-il dit, que Sa Majesté a conçu de l'estime pour moi, & desire m'avoir à son service, Elle m'a

C'est à M. Guichard, né à Magdebourg, que le Roi de Prusse a donné le nom de *Quintus Icilius*. Tout le monde sait combien S. M. Prussienne aime cet Officier, qu'Elle se fait un plaisir de plaisanter sans cesse.

deſtiné la place de ſon premier Bibliothécaire & de Préſident de ſon cabinet de médailles & d'antiques, vacante par la mort de M. Gauthier de la Croze, avec deux mille écus de penſion. Je n'ai pu rejetter cette invitation avantageuſe dans ma patrie, & j'attends au commencement d'Octobre une réponſe, d'après laquelle je partirai tout de ſuite, pour ne pas voyager au cœur de l'hiver.

Je ſuis fâché de ne pas faire ce voyage au printems; car alors je n'aurois pas manqué d'aller à Lauſanne, & j'aurois vu le reſte de la Suiſſe. Mon ouvrage ſera donc imprimé à Berlin. Combien n'aurois je pas deſiré de jouir de Rome avec vous? J'eſpere néanmoins de revoir cette ville, du moins pour un mois, quand mon ouvrage ſera fini. Je fus hier à Fraſcati, pour y faire deſſiner l'admirable tête coloſſale d'Antinous de Monte Dragone; & cela pour la ſeconde fois, parce que le premier deſſin n'étoit pas à mon gré. Après l'Apollon & le Laocoon, cette tête eſt ſans contredit ce qu'il y a de plus beau au monde. Je ſuis, &c.

P. S. J'écris aujourd'hui à Wilkes à Geneve, où il eſt arrivé de Naples. Il déſavoue tout ce qu'on a dit du vol de la danſeuſe Corradini. S'il va à Lauſanne, comme je le crois, faites-moi l'honneur de lui dire que vous êtes le meilleur de deux ou trois amis que je poſſéde.

LETTRE XV.

Au même.

Rome, le 10 Octobre 1765.

VOTRE derniere lettre, pleine de bonté & d'amitié, me fait regretter le voyage que je ferai probablement; & si j'avois eu avis de votre arrivée, je m'y ferois déterminé plus difficilement encore. Je m'étois déja formé mille idées agréables du plaisir que je goûterois en votre compagnie pendant votre second séjour à Rome; & j'avois remis à dessein jusqu'à votre arrivée d'aller voir plusieurs choses hors de Rome. Si mon départ étoit fixé au printems, je vous attendrois certainement ici, & je dirois à tout le monde la cause de mon délai, en montrant à tous les étrangers qui pourroient se trouver alors à Rome, combien je ferois occupé de vous seul. Je me flatte qu'on ne me forcera pas de partir avant l'hiver, afin de jouir d'un plaisir que je desire depuis si long-temps.

Je n'ai pas encore reçu de réponse de Postdam; & comme le Roi est parti pour la Silésie, elle pourra bien tarder quelque temps à venir; d'ailleurs je ne partirai point qu'on ne m'ait fait préalablement passer de l'argent pour mon voyage.

On a cherché à me retenir ici, & le plus eſtimable de tous les Cardinaux, Mgr Stoppani, m'a fait offrir par le Cardinal une penſion conſidérable. Je l'ai fort peu connu juſqu'à préſent; mais depuis cette offre j'ai lié amitié avec lui à Paleſtrine, où il demeure depuis quelques mois dans ſon évêché. Si vous voulez faire la connoiſſance d'un Cardinal, celui-ci eſt le ſeul qui puiſſe vous convenir; gravez alors dans votre mémoire quelques paſſages d'Horace, car il ſait ce Poëte par cœur.

Je ne puis m'empêcher de vous parler du jugement inconſéquent de Wilkes. Cet Anglois ne connoit la nation que par les François qu'il a vu en Italie, & n'a fait la connoiſſance d'aucun homme de mérite.

On dit que Mengs doit venir au printems prochain, en conſervant ſa penſion, avec toute ſa famille à Rome, pour y paſſer une couple d'années. Si cela a lieu, vous pourrez vous flatter de jouir d'une agréable compagnie.

Tâchez de faire venir de Zuric, avant votre départ, mon *Eſſai ſur l'Allégorie*; car j'ai éclairci une infinité de choſes dans cet ouvrage qui peut vous être utile, ſur-tout par la troiſiéme table des anciens monumens que j'ai cités, & des lieux où ils ſe trouvent.

Montagu ſera ici ſous peu de jours. Mais comme il craint qu'on n'ait appris ſa conduite ſcandaleuſe à Alexandrie, il a demandé pour

quelques jours une chambre aux Moines Maronites dont je lui ai fait faire la connoiſſance, afin de reſter dans un parfait incognito; mais cela lui a été refuſé. Il a écrit à l'Abbé de ce couvent qu'il porte une longue barbe, & qu'il a un Arabe pour domeſtique. Une autrefois je vous en dirai davantage. Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

Au même.

Rome, le 21 Décembre 1765.

C'EST avec un plaiſir infini que j'ai reçu hier votre lettre attendue & deſirée depuis ſi longtemps, par laquelle vous me donnez l'agréable nouvelle de votre arrivée à Bologne. Vous me trouverez le même que vous m'avez laiſſé, & je jouirai avec vous de la belle campagne auſſi longtemps que vous le deſirerez. J'ai remercié le Roi de Pruſſe des propoſitions qu'il m'a fait faire, & je ne m'en répentirai pas, quoiqu'il ſera difficile de remplir les promeſſes qu'on m'a faites ici; je ne puis faire qu'un dîner par jour, & ſuis aſſuré de l'avoir. Cependant on n'a pas encore perdu l'eſpérance à Berlin. Vous me trouverez ici dans la compagnie d'un Prince bien aimable; c'eſt le

plus jeune Prince de Mecklenburg-Strelitz, qui doit paſſer une année entiere à Rome. On m'a délivré, par égard pour lui, de ma gêne au Vatican; & quoique je perde beaucoup de temps, je veux néanmoins finir ávec lui comme j'ai commencé. J'eſpere vous embraſſer ici après les fêtes, & j'en ai ſur le champ communiqué la nouvelle au Cardinal, qui ſe rappelle fort bien votre perſonne, car on a ſouvent parlé de vous, & comme vous le méritez. Votre prochaine arrivée a cauſé une petite jalouſie au Prince, parce qu'il craint que votre préſence ne lui faſſe du tort; car je lui ai déclaré que je le quitterois quelquefois pour aller dîner avec vous. J'ai néanmoins dû lui promettre que je ne m'engagerai pas autant avec d'autres perſonnes, ce que je ne ferai pas non plus.

Je voulois vous en dire davantage, parce que votre prochaine préſence échauffe mon eſprit; mais je réſerve cela juſqu'à ce que je puiſſe le faire de vive voix avec toute l'effuſion du cœur. Je ſuis charmé que vous n'ayez point contracté l'opiniâtreté ſuiſſe, & que vous ayez conſervé votre ame pure & ouverte au plaiſir, auquel je compte prendre la plus grande part avec vous. Je ſuis, &c.



LETTRE XVII.

Au même.

Rome, le 26 Février 1766.

Je crains beaucoup, mon doux Ami ! de ne pas vous posséder ici, & ce n'est pas d'aujourd'hui que cette crainte me tourmente. Il est difficile de plaider contre toute une famille. En attendant soyez assuré que je ne desire rien tant au monde que de m'entretenir avec vous.

Mon ami Stosch, qui va chez le Roi de Prusse, n'a pas encore perdu l'espérance de me faire passer à Berlin. Cela deviendra néanmoins d'autant plus difficile, que toute envie m'en est passée; & comme je dois songer à imprimer mon ouvrage italien, mon absence de Rome devient même impossible.

M. le Duc de la Rochefoucauld, que j'ai accompagné pendant quelque temps, m'a donné, lorsqu'il est parti, cent écus pour l'avancement de mon ouvrage italien. Peut-être l'avez-vous vu à Bologne. Je suis, &c.



LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 23 Février 1767.

Je puis avec raiſon me plaindre du ſort de n'avoir pu jouir du meilleur de mes amis, qui s'eſt éloigné de moi, tandis que je pouvois me flatter de le voir. Je pourrois bien faire encore cet été un voyage furtif à Naples ; & ce feroit une folie de ma part que d'y aller comme un coupable ſous la protection d'autrui : c'eſt ce que le devoir ni les circonſtances ne m'obligent point de faire.

Avant de vous mettre en voyage il ſera néceſſaire que vous liſiez l'*Italiam & Siciliam* de Cluverius, & que vous en faſſiez des extraits (1). Vous pouvez vous paſſer de tous les autres livres. *La Sicilia illuſtrata* du P. Pancraze eſt un *Feto frateſco*. La deſcription de la Sicile du Hollandois eſt un *in-folio* aſſez conſidérable, & contient tout ce qu'il eſt poſſible de dire. Cet ouvrage eſt d'une telle im-

(1) M. le Baron de Riedeſel ne paroît pas être du ſentiment de M. Winckelmann ſur cet ouvrage de Cluverius. Voyez ſon *Voyage en Sicile & dans la grande Grece.*

portance pour vous, que votre voyage feroit infructueux fi vous l'entrepreniez fans l'avoir lu.

Tâchez de voir à Palerme l'Abbé Bandini de Siene, qui doit y être connu de tout le monde; c'eft un fubtil Florentin, qui étoit Bibliothécaire du Cardinal Archinto à Drefde; fi je ne l'oublie pas, je lui marquerai votre arrivée, parce qu'il peut vous être là-bas d'une grande utilité, & vous donner des inftructions fur toute la Sicile, car il ne manque pas de goût.

Il faut chercher parmi les ruines du temple de Jupiter, un petit morceau d'une colonne où le chapiteau dorique foit confervé, parce que le P. Pancraze protefte qu'il n'a pu trouver la moindre trace des énormes colonnes de ce temple. Il y a de moi une differtation particuliere fur ce temple dans la *Bibliothéque des Sciences & des Beaux-Arts* (1), que vous pourrez comparer dans la fuite avec vos propres obfervations.

Je vous embraffe de tout mon cœur.

---

(1) La traduction de ce morceau fe trouve à la fin de la premiere partie de ces lettres.



LETTRE XIX.

Au même.

Rome, le 2 Juin 1767.

Je me réjouis pour moi-même & pour notre patrie, de ce que vous venez de faire heureusement ce voyage difficile, car j'espere que vous communiquerez au Public vos remarques, ainsi que vous l'avez fait à moi. Ce que vous me dites du temple de Girgenti, suffit seul pour me prouver que vous avez plus vu & mieux vu que d'autres, puisque ce court indice sert à expliquer le passage obscur de Diodore de Sicile; & je suis assuré que d'Orville n'a pas remarqué cela. Plût à Dieu que j'eusse pu vous accompagner! car votre relation m'a donné plus d'envie de faire ce voyage que tout ce qu'on m'en avoit dit de vive voix; & personne aussi n'étoit plus libre de préventions. Byres & son compagnon n'ont pas trouvé la même hospitalité que vous, dont je soupçonne facilement la raison, si cela est vrai. Car un être aussi taciturne, aussi inquiet & aussi foible ne m'engageroit pas beaucoup à lui offrir ma maison & ma table; & tous les deux, de même que tous

les Anglois en général, conferveront une averfion pour cette nation.

J'étois dans l'intention d'aller à Naples, car d'Hancarville m'en a tant dit, que pendant longtemps je n'ai eu rien d'autre dans l'efprit ; j'ai cependant été retenu par la réflexion de fa réputation qui n'eft pas encore bien rétablie ; car je n'aurois pu m'empêcher de loger chez lui. Je vois néanmoins que fon cœur n'eft pas méchant, qu'il eft fenfible à l'amitié, qu'il y engage même. Je n'ai pu m'empêcher d'entrer en correfpondance avec lui, à caufe du Miniftre d'Angleterre, & fes lettres font fi pleines de chaleur que le plus froid Catholique Ecoffois devroit y répondre avec amitié.

Si vous vouliez, mon cher Ami, publier quelque chofe en allemand de votre voyage, je m'offre d'y faire une préface, laquelle, j'efpere, ne vous feroit pas défagréable.

Je fuis maintenant occupé au troifiéme volume des *Monumenti*, lequel réuffira pleinement à mon gré je crois. Je n'y mettrai cependant la derniere main qu'à mon retour d'Allemagne. Je me fuis entiérement dégagé du Vatican, & j'ai déclaré que je ne voulois plus recevoir les récompenfes mefquines qu'on fait à Rome.

Mon plus grand defir aujourd'hui eft de manger la foupe avec vous, & de vous faire des queftions à l'infini, particuliérement fur [illegible]tés d'Ery-

cine (1). Si je n'avois pas résolu de faire le voyage d'Allemagne, je pourrois bien faire celui de la Grece ; car je crois toujours en découvrir & en voir plus que les autres.

Un jeune Négociant de Marseille (2), qui a passé quelques années à Constantinople, avec une bonne collection de livres, & qui a parcouru la Grece, s'offre de contribuer autant qu'il dépend de lui à ce voyage. Il ne cesse de me peindre les grandes beautés qu'il y a vues, & desire que je puisse les voir aussi pour les décrire. Je dois néanmoins remettre ce projet jusqu'à mon retour. Mon malheur est que je suis de ces gens que les Grecs appelloient ὀψιμαθεῖς, *sero sapientes* : (*sapientes* n'est pris ici que comme le moindre degré de savoir); car je suis entré trop tard dans le monde & en Italie. J'aurois dû y venir à votre âge, si j'avois reçu une éducation convenable.

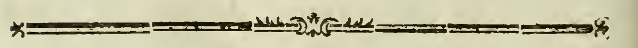
J'espere que nous passerons des jours plus agréables ensemble l'automne prochain ; car alors, &

(1) M. le Baron de Riedesel pense que le culte qu'on rendoit à Vénus sur le mont Erix, pourroit bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitoient. Il ajoute que Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile. Voyez son *Voyage en Sicile & dans la grande Grece*, *p. 20*.

(2) C'est sans doute M. Guys de qui nous avons quelques ouvrages littéraires estimés.

même dès à préſent je puis être entiérement à vous, comme je le ſerai auſſi long-temps que je vivrai.

O qui amplexus & gaudia quanta futura!



LETTRE XX.

Au même.

Villa Albani, le 17 Juin 1767.

Si jamais lettre de votre part m'a été chere & agréable, c'eſt ſans doute celle que je reçois dans ce moment; & à laquelle je vous réponds plein de joie, d'amour & de la plus vive amitié, mais en même-temps dans la plus grande confuſion: car je me trouve partagé entre vous & mes amis éloignés, entre le ciel de la Grece & celui de la patrie. Dans cette grande alternative, où mille idées agréables ſe préſentent rapidement à mon imagination & laiſſent flotter mon cœur & mon eſprit dans l'incertitude, l'eſpérance de jouir bientôt de vous ſans réſerve & avec toute l'effuſion de cœur, eſt ma plus grande conſolation, jointe à l'idée que je ſuis libre de vous ſuivre. Je ſuis maintenant convaincu que s'il y a un homme qui met ſon bonheur dans la balance de la raiſon, c'eſt ſans doute moi; car je ſuis pleinement ſatiſ-

fait de mon ſort, & je jouis du bonheur extraordinaire de poſſéder deux amis préférables à tous les biens & à toutes les grandeurs de la terre; & c'eſt ſans doute avec l'un de vous deux que je finirai mes jours, ſans autres ſoins, ſans autres deſirs & ſans autre ambition. Je partirois ſur le champ pour Naples, ſi nous n'étions pas ſi près des grandes chaleurs; & mon petit commerce ne me permet pas d'être abſent pendant tout l'été. Mais vous devez, mon cher Ami, donner l'automne à Rome & à moi. Alors je jouirai de vous à toute heure, & nous nous promenerons enſemble dans ces lieux fortunés, fier de l'ami avec qui je goûterai ce plaiſir. —

Je vous prie de jetter le plutôt qu'il vous ſera poſſible ſur le papier la relation de votre voyage. Si vous le trouvez bon, j'y joindrai une préface avec une épître dédicatoire à vous-même, par laquelle on pourra s'appercevoir que l'Auteur de l'ouvrage eſt la même perſonne que celle qui veut bien en recevoir la dédicace.

Nocturnis te ego ſomniis
Jam captum teneo — HORACE.

LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 18 Juin 1767.

Si jamais j'ai soupiré après quelqu'un, c'est bien maintenant après vous; car dorénavant nos entretiens seront sans bornes & sans fin. En faisant nos tournées, je commencerai au Quirinal par des discours pleins d'enthousiasme; & quand nous arriverons fatigués à Castello, il nous restera à nous entretenir en continuant nos courses à Nemi, à Genzano, & ensuite à Tivoli & à Subiaco. C'est alors que je voudrois que plusieurs novices Allemands me vissent empressé autour de vous, pour ne m'occuper que de vous seul. Dès l'aube du jour j'irois vous trouver, pour aller ensemble à Villa Madona; & du pain & des herbages me seront plus agréables en votre compagnie que tous les mets de la table du Cardinal. Je m'éleverai avec mon Ami au-dessus de tout ce qu'on estime de grand dans le monde, pour nous promener en imagination le long des bords de l'Ilissus & de l'Eurotas. Ne seroit-il pas possible que vous revinssiez au moins en Octobre? J'espere que les folies d'un mariage ne vous arrêteront pas.

Le

La lettre du Prince d'Anhalt, que je reçois dans ce moment, m'apprend que le jeune Prince Henri de Pruſſe eſt mort de la petite vérole. C'étoit un Prince bien eſtimable, à ce qu'il me marque, & qui auroit fait honneur à l'humanité (1).

LETTRE XXII.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

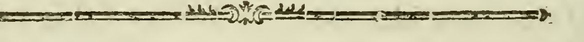
MILLE remercimens pour le Journal intéreſſant & inſtructif de votre voyage dont j'attends la ſuite, & au ſujet duquel j'ai écrit en Suiſſe pour le faire paroître ſans vous nommer. Il y a quelques années que j'ai reçu d'une perſonne de ma connoiſſance le premier volume de l'Académie des Sciences de Palerme. Il y a dans ce volume un voyage en Sicile, relativement aux antiquités, fait par un homme conſidérée dans le pays, mais qui eſt auſſi décharné que la relation de Fourmont,

(1) Le diſcours de S. M. le Roi de Pruſſe ſur la mort de cet aimable Prince, qui eſt un vrai modele d'éloquence & d'une ſenſibilité ſentie, eſt ce qui peut ſervir le mieux à confirmer ce jugement de M. le Prince d'Anhalt. N. de M. D.

insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.* Je voudrois bien avoir les dessins de quelques-uns des plus beaux vases de terre cuite que vous y avez vus. Je comprends néanmoins que cela doit être difficile à obtenir, faute de Dessinateur.

J'ai demandé plusieurs fois à d'Hancarville des nouvelles d'une urne funeraire qui est à Sainte Claire à Naples; mais il me répond qu'elle ne s'y trouve plus. Montfaucon en a donné un pitoyable dessin dans son *Diario Italico*, & Mengs dit l'avoir vu : elle ne peut donc pas être perdue.

Peut-être bien est-elle maintenant dans le cloître même, & alors il n'y a pas moyen d'en avoir le dessin.



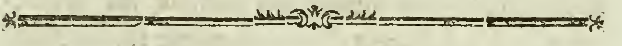
LETTRE XXIII.

Au même.

Rome, le 5 Juillet 1767.

M. le Comte de Firmian a fait un grand éloge de mon ouvrage (*Monumenti inediti*), & le vieil & respectable Münchhausen, qui m'écrit toujours avec beaucoup de bonté, en a demandé trois exemplaires. Je suis très-content, cela ira peu-à-peu.

Je voudrois bien ſavoir ſi M. Hamilton, qui a acheté les vaſes du Sénateur Porcinari, a auſſi obtenu en même temps une figure de Bachus en bronze; ſi cela eſt, je vous prie de m'en dire la hauteur & le jugement que vous en portez. Car je veux indiquer toutes les ſtatues de bronze que je pourrai découvrir, excepté celles de Portici. On pourroit auſſi faire connoître les perſonnes qui poſſédent en Sicile des vaſes peints de terre cuite. Je ſuis, &c.



LETTRE XXIV.

Au même.

Rome, le 14 Juillet 1767.

M. Jenkins m'a remis hier matin, comme un préſent de votre part, quatre bouteilles de vin dans lequel j'ai trouvé & ſavouré le goût du terroir, & dont je vous remercie de tout mon cœur. Cet Anglois parle avec une amitié & une eſtime ſinguliere de vous, & montre des ſentimens qui ne lui ſont pas communs pour d'autres —.

Mon cher Ami! vous penſez bien ſans doute que je ſuis ſans ceſſe occupé de notre amitié. Ce livre eſt un préſent bien médiocre pour Myladi (Orford), & ne mérite pas qu'on en parle davantage. J'accepte avec plaiſir ſa protection auprès

du Miniſtre *a ciglia iſpide* (le Marquis Tanucci), & cela ne contribuera pas peu à fortifier l'eſtime qu'il me montre. Il s'eſt déclaré en deux mots ſur l'animoſité des Pédans de Naples, dont je lui avois parlé légerement en paſſant dans ma lettre, en lui envoyant mon ouvrage. *Le inimicizie Ercolaneſi*, dit-il, *le laſcio eſſere; ma ricevo*, &c.; de ſorte que j'ai lieu de m'attendre à une bonne réception. Je vous prie, en attendant, de témoigner ma tendre reconnoiſſance à cette obligeante Dame, que je regarderai dorénavant comme ma protectrice, & à qui j'aurois écrit moi-même aujourd'hui, ſi le temps ne m'avoit pas manqué.

Mon voyage chez vous reſte toujours fixé pour le même-temps; & j'ai écrit à d'Hancarville que je mangerai chez lui, mais que je veux loger avec vous.

Si quelque choſe peut être regardé comme parfait, je crois que mon *Hiſtoire de l'Art* le deviendra. Je ſuis moi-même ſurpris des objets curieux qui ſe ſont préſentés à mon eſprit. Je vous parle le langage de l'amitié, parce que je ſais m'apprécier moi-même & que je n'oublie pas ce que dit Pindare: que nous ne ſommes qu'une ombre du néant.

Puiſque la figure de bronze du cabinet Porcinari n'a pas été achetée par M. Hamilton, on pourra ſavoir peut-être entre les mains de qui elle a paſſée. Je ſuis, &c.

I mei ſaluti all' Amico d'Hancarville.

LETTRE XXV.

Au même.

Rome, le 17 Juillet 1767.

MON vieil Albani vous ſalue de tout ſon cœur. Il croit que vous avez oublié de voir à Malthe quelque choſe qui lui eſt connu. C'eſt un Hercule de pierre d'Egypte qui ſe trouve dans le jardin des Jéſuites.

J'ai réſolu de ne faire nulle part inſérer votre voyage, afin qu'il ne paroiſſe pas par piéces & par morceaux; mais de le faire imprimer ſéparément. Comme Ami, je prendrai quelques libertés permiſes là où il ſera néceſſaire.

Que cette vérité eſt grande, qu'un ſeul moment de ſatisfaction intérieure eſt préférable à toute l'immortalité des ſiécles futurs (1). Je ſuis plein d'impatience d'aller vous voir : les deux mois s'écouleront imperceptiblement, ſur-tout pour moi, & alors on préparera les valiſes.

Je ſuis tout à vous.

(1) Maxime admirable! Heureux celui qui comprend tout le prix de cette vérité, & qui ne la perd jamais de vue, tant comme homme que comme Auteur. N. de M. D.

LETTRE XXVI.

Au même.

Rome, le 21 Juillet 1767.

J'AURAI ſoin, ſi vous voulez le permettre que votre voyage ſoit convenablement imprimé ſous l'inſpection de mes amis à Zuric; & j'y ajouterai une préface, ſans nous faire connoître ni vous ni moi. Mais je vous prie de me faire paſſer auſſi votre relation de la grande Grece.

Mon voyage eſt comme le ſort, infaillible, & je ſuis plus impatient de vous voir que vous ne pouvez l'être. Je pourrois quereller le ciel de ce que la ſaiſon n'y eſt maintenant pas propice. Je vous promets auſſi de venir libre de tous ſoins & de tous ſoucis, pour ne me livrer qu'à l'amitié & à la joie.

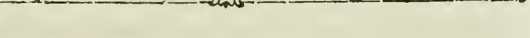
Pour ce qui eſt de la figure de bronze, elle s'eſt trouvée dans le cabinet Porcinari, & l'on en demandoit mille écus.

Myladi badine. Je n'en fais pas le prix, & je ne vends pas ce qui ne m'a rien coûté. Mais Freemann auroit dû me payer deux ſéquins, tandis qu'il ſoutient, dans une lettre à Jenkins, que je lui en ai fait préſent. Je voudrois pouvoir le

donner à cette Dame avec toutes les corrections & aditions que j'y ai faites. Qu'elle daigne le recevoir tel qu'il eſt, comme une marque de mon attachement. —

J'ai reçu hier une lettre fort amicale de John Wilkes, datée de Paris, par laquelle il me marque que ſon *Hiſtoire d'Angleterre, depuis la derniere révolution*, pourra paroître l'année prochaine. Il n'a pas encore oublié ſa Belle; il me dit qu'il croit qu'elle eſt à Gênes.

Je me réjouis de l'arrivée de M. Hamilton à Rome, & de voir quelqu'un avec qui je pourrai parler pertinemment de l'antiquité, & qui ne jette pas à la traverſe des ſcrupules de conſcience & des conſidérations théologiques, comme la perſonne que vous connoiſſez. Je ſuis, &c.



LETTRE XXVII.

Au même.

Rome, le 28 Juillet 1767.

JE ne puis vous cacher l'envie qui m'eſt venue de voir au moins une partie de la Sicile, & ce ſera la partie orientale, ſi le Prince Biſcari veut me permettre de faire deſſiner quel-

ques-uns de ses vases (1); car je me flatte que les Bénédictins de Catane m'accorderont cette permission. Si vous pouvez m'obtenir cette faveur de cet homme estimable, je ferai venir mon Dessinateur de Rome, après m'être arrêté quelques temps à Naples, pour m'embarquer avec lui pour Messine. Je laisserai alors ce Dessinateur à Catane, après lui avoir indiqué les vases qui peuvent servir à mon projet, & je retournerai à Naples. Si cette proposition vous convient, il ne faudra pas en parler au Capitaine Tempête (2), je le lui annoncerai moi-même; & s'il avoit le même projet, je l'engagerois à s'en désister. Mais cela devra se faire sans délai, afin de pouvoir faire à temps les préparatifs nécessaires. Je pourrai ensuite faire passer à peu de frais mon Dessinateur dans d'autres parties de l'isle. Car cet homme s'exposeroit aux plus grands dangers pour moi, comme j'en ai des preuves.

Faites, si l'occasion s'en présente, mes complimens à d'Hancarville, & demandez-lui, comme pour vous même, le prix de son crater du Vésuve & des trente vues de Naples.

Le célebre Baron de Bielefeld de Berlin s'est

---

(1) Le Lecteur lira avec plaisir la description du Cabinet ou Museum du Prince Biscari, dans le Voyage de M. le Baron de Riedesel en Sicile & dans la grande Grece, p. 113.

(2) C'est sans doute de M. d'Hancarville dont M. Winckelmann veut parler ici.

offert de ſe charger du débit de mon ouvrage en Allemagne; j'en ferai donc partir cinquante exemplaires. Il eſt avec Stoſch chez le Prince Ferdinand à ſa maiſon de campagne proche de Berlin. Le ciel vous donne autant de joie & de plaiſir que j'en goûte moi-même, & m'accorde à moi le bonheur de jouir de votre compagnie jusqu'à la fin de mes jours.

LETTRE XXVIII.

Au même.

Rome, le 4 Août 1767.

Je réponds ſur le champ à votre chere lettre qui m'eſt parvenue aujourd'hui, car tout doit céder au plaiſir de m'entretenir avec vous.

Mon départ eſt auſſi infailliblement arrêté que les décrets du ſort, pour les derniers jours de Septembre; voilà pourquoi je ſerai obligé de paſſer par les marais juſqu'à Mola di Gaetta, afin d'éviter Fondi, *il morboſo aere di Fondi.*

Il ſera néanmoins néceſſaire d'être aſſuré de la permiſſion de votre cher Prince avant mon départ de Rome. Car s'il faiſoit quelque difficulté, & ſi les Bénédictins, à qui je ferai écrire auſſi, ne vouloient pas non plus y acquieſcer, il feroit inutile de traîner mon Deſſinateur avec moi.

Je parlerai auſſi au Capitaine Tempête de mon projet, afin de ſuivre la droite route. Le grand voyage ſera l'objet de nos entretiens de vive voix.

Il paroît un peu fâché de ce que j'ai préféré d'aller loger chez vous, quoique je le lui aie fait comprendre en riant.

J'ai donné votre voyage à lire à l'honnête Reiffſtein, qui a trouvé autant de plaiſir à cette lecture que moi-même; & comme deux bouches ſuffiſent pour atteſter la vérité, nous pouvons compter ſur l'approbation de tous les Lecteurs.

Il me reſte encore une inquiétude pour Naples, c'eſt de la part du Colonel des Ingénieurs Eſpagnols, qui ne peut pas être ſatisfait de ma *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum* (1), je pourrois bien recevoir une volée de coups de bâton, ſi je n'ai rien de pire à craindre; dans le dernier cas le plaignant ſe tait, & dans le premier il garde les coups qu'il a reçus. De toute maniere je cours beaucoup de riſque, & les trois royaumes de la Grande-Bretagne ne ſauroient me raſſurer contre cette crainte. Cela pourroit bien auſſi m'arriver hors de Naples, car il y en aura plus d'un qui ſe tiendra en embuſcade contre moi.

---

(1) L'Ingénieur Eſpagnol, dont M. Winckelmann parle ici, ſe nommoit Don Roch-Joachim Alcubierre, Voyez la *Lettre à M. le Comte de Brühl ſur les découvertes d'Herculanum*, imprimée in-4° à Paris chez Tilliard, pag. 17 & 18.

LETTRE XXIX.

Au même.

Rome, le 24 Novembre 1767.

JE ſuis arrivé heureuſement ici en bonne compagnie, & j'ai reçu, avec un extrême plaiſir, la lettre dont vous m'avez honoré. Le Cardinal, Jenkins & Reifſtein ſe ſont informés avec beaucoup d'amitié de vous, & tous trois m'ont chargé de vous faire leurs complimens.

J'écris en même temps à mon hôte, & je lui fais de nouveau connoître ma répugnance, que je lui avois déja montrée à Naples, pour l'entrepriſe à laquelle je devois avoir part. Cet ouvrage qui contiendroit toutes les pierres gravées notables, m'occuperoit peut-être une année entiere, & je ferois obligé de travailler dans ma plus grande vieilleſſe à l'*Hiſtoire de l'Art* & au troiſiéme volume des *Monumenti*. Je crains d'ailleurs d'entreprendre ce travail pour lequel je ſerois ſans ceſſe obſédé; car c'eſt ſur cet ouvrage qu'on compte gagner les frais pour l'entrepriſe ſur la Sicile. J'aurois à appréhender auſſi que toute la machine ne vint à s'écrouler & ne me tombât ſur les bras. Il n'a pas à ſe plaindre de moi, puiſqu'il n'a pas encore mis la main à la plume.

J'envoye en préſent à Martorelli un exemplaire de mon ouvrage, ce que je lui fait ſavoir par d'Hancarville; mais je ne veux rien recevoir en retour de cet *avaro ſpilorcio*. J'ai écrit à d'Hancarville que s'il lui remet pour moi ce que je lui ai demandé, ce ſera vous qui le lui payerez; ce que je vous prie inſtamment de vouloir bien faire: je vous rembourſerai le tout.

Le Roi de Pruſſe m'a fait écrire par M. Catt la réponſe ſuivante.

Monſieur,

« S. M. a reçu les livres & la lettre que vous » lui avez envoyés. Elle m'a ordonné de vous en » faire ſes remercimens, de vous dire combien » étoit intéreſſant un ouvrage de cette nature, » & qu'Elle avoit de vos talens la meilleure idée » poſſible. Je ſuis bien enchanté en mon parti- » culier d'avoir cette occaſion de vous aſſurer, » que rien n'égale l'eſtime que j'ai conçue pour » vous, par votre cœur & par vos connoiſſances, » que je le ſerois ſi cet envoi me procuroit la » douce ſatisfaction de vous voir ici, de vous » entendre & de vous aſſurer, que c'eſt avec » l'eſtime la plus diſtinguée que j'ai l'honneur » d'être, &c. »

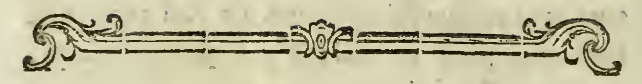
Stoſch lui a fait remettre relié en maroquin rouge, non-ſeulement mes *Monumenti*, mais en-

core tout ce que j'ai grifonné. Le Roi avoit déja beaucoup parlé de moi, il y a quelque temps, au Prince d'Anhalt.

Reïffstein croit avoir remarqué que les ignares d'ici font de nouveau indifpofés contre moi, ce qu'il faut peut-être attribuer à J****; puifqu'il a fu prévenir contre moi un Miniftre étranger, ce qui eft fans doute caufe de la froideur que M. Hamilton m'a témoignée. Tout cela ne m'inquiéte cependant pas, car je fuis à l'abri du befoin & du blâme, & c'eft tout ce que je fouhaite. J'écrirai néanmoins fous peu à M. Hamilton, pour lui faire mes remerciemens, ainfi que je le dois.

Voulez vous rendre une perfonne bien fatisfaite par deux lignes indifférentes, écrivez à Jenkins, qui ne ceffe de parler vous.





REMARQUES

Sur l'Architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile.

PAR M. WINCKELMANN.

Ces Remarques ne paroîtront ſans doute pas inutiles à ceux qui connoiſſent le grand Ouvrage du P. Pancraze ſur les Antiquités de la Sicile ; puiſque cet Ecrivain n'y entre, pour ainſi dire, dans aucun détail ſur l'architecture de ce temple & des autres édifices dont il a donné les planches. Les Savans n'aiment pas à s'écarter de la route qu'ils ſe ſont tracée : voilà pourquoi M. le Chanoine Mazocchi, un des hommes les plus inſtruits de notre temps, dans la ſavante Diſſertation ſur la ville de Peſtum, qui ſe trouve jointe à ſon Explication des Tables d'Herculanum, paſſe entiérement ſous ſilence, comme s'il n'avoit jamais exiſté, le temple de Peſtum, dont je parlerai ici en paſſant.

Le P. Pancraze, de l'ordre des Théatins, vit encore actuellement (en 1759) à Cortone en Toſcane, ſa patrie, hors de ſon ordre & retiré du monde, à cauſe de l'eſpece d'enfance dans laquelle il eſt tombé, & qu'on attribue au chagrin

qu'il a eu de n'avoir pu ſubvenir aux frais que demandoit ſon ouvrage ; s'étant vu trompé dans ſes eſpérances à cet égard, qu'il avoit principalement fondées ſur la libéralité de l'Anglois à qui il a dédié les planches de ſon ouvrage : parce que, ſaute de bien connoître la nation Britannique, il avoit pris pour une même choſe l'idée qu'il s'en étoit formée & la généroſité qu'il en attendoit.

Comme ſon projet étoit de faire un ouvrage conſidérable, il fit imprimer en entier la lettre de Phalaris, qu'il prit pour fondement de l'hiſtoire de la ville d'Akragas, à laquelle les Romains ont donné le nom d'Agrigente, & qui eſt aujourd'hui connue ſous celui de Girgenti. Il ſe fonde ſur le témoignage de Dodwel qui, contre toute vraiſemblance, regarde cette lettre comme authentique. Je ne crois pas que l'Auteur ait lu la derniere diſſertation que Bentley, a écrite en anglois ſur cette lettre; ce livre étant fort rare en Italie : car je ne penſe pas qu'après des recherches auſſi ſavantes il en reſte encore d'autres à faire ſur ce ſujet.

Mon intention n'eſt pas de faire des obſervations critiques ſur les antiquités de la Sicile, mais ſeulement de raſſembler quelques remarques ſur l'architecture dorique des plus anciens temps ; parce que ni Vitruve, ni ceux qui ſont venus après lui, ne nous diſent rien de l'ancien ſtyle de cet ordre d'architecture. Ceux qui juſqu'à préſent ont

voulu écrire l'hiſtoire de l'architecture grecque, ont été obligés de paſſer avec Vitruve tout d'un coup du temps où le beſoin de ſe garantir des intempéries de l'air enſeigna l'art de conſtruire des cabanes & de bâtir des maiſons, à celui où l'architecture ſe trouva à ſon plus haut dégré de perfection. Je tâcherai donc de remplir l'intervalle de temps qui s'eſt écoulé entre ces deux périodes de l'art. Mais je devrai me borner à des recherches qui ne demandent aucune planche. Mes moyens ne m'ont pas encore permis de voir par moi-même les antiquités de Girgenti, & je n'établis mes remarques que ſur les obſervations qui m'ont été communiquées par M. Robert Mylne, Ecoſſois, grand Amateur de l'architecture, qui a vu & examiné avec beaucoup de ſoin les reſtes des anciens édifices de la Sicile, & qui vient de retourner depuis peu dans ſa patrie.

Les dimentions dont je me ſervirai ſont ſur le pied d'Angleterre, qu'il ſera facile au Lecteur de comparer à d'autres meſures. Le pied anglois eſt plus petit que l'ancien pied grec, mais la différence ſe réduit à très-peu de choſe. Le pied anglois, qui a douze pouces, eſt d'un $\frac{875}{10000}$ de pouce plus petit que le pied grec. Le pied de Paris eſt plus grand que le pied anglois, & contient un $\frac{8160}{10000}$ de ſes pouces de plus que ce dernier. Si l'on diviſe le pied de Paris en dix mille parties, le pied grec n'aura que 9431 de ſes parties. Ce rapport exact

exact m'a été donné par M. Henry, Ecuyer, Ecossois qui s'est rendu célebre par ses voyages, & qui l'a tiré des remarques qu'il a faites sur le rapport des mesures, pour rectifier les tables d'Arbuthnot. M. Henry demeure depuis quelque temps à Florence.

Le temple de la Concorde à Girgenti est sans doute un des plus anciens édifices grecs qu'il y ait au monde, & la partie extérieure s'en est conservée en entier. L'Auteur des Explications des Antiquités de la Sicile en a donné le plan & l'élévation; mais il n'est entré dans aucune description, parce que la personne qu'il avoit employée pour en faire le dessin, s'étoit réservé cette partie. Mais il est difficile de traiter cette matiere quand on n'a aucune connoissance de l'architecture.

Ce temple est de l'ordre dorique & hexastypériptérique, c'est-à-dire, dont le pourtour porte sur une suite de colonnes isolées, & qui en a six par devant & autant par derriere, qui forment le Pronaos & l'Opistodomos, ou deux portiques libres à l'entrée & par derriere. De chaque côté il y a onze colonnes, ou bien treize, en comptant deux fois celles des angles. Il y a deux temples à Pestum sur le bord du golfe de Salerne, dont l'extérieur ressemble parfaitement à ce temple de Girgenti & qui paroissent de la même antiquité. On avoit déja fait la description du temple de Girgenti; mais il n'y a que dix ans qu'on a parlé

pour la premiere fois de ceux de Peſtum (1); quoique ces derniers n'aient ſouffert aucun dommage, & qu'ils aient toujours été expoſés librement à la vue dans une vaſte pleine inhabitée, ſur le bord de la mer. Le défaut de renſeignemens ſur ces édifices eſt cauſe qu'on n'a connu juſqu'à préſent aucun autre ouvrage d'ordre dorique des Grecs, que les colonnes d'en bas du théatre de Marcellus, de l'amphithéatre de Veſpaſien à Rome, & celles d'une porche à Verone (2).

Les colonnes du temple de Girgenti n'ont pas tout-à-fait, y compris les chapiteaux, cinq diamètres près de leur baſe de hauteur, comme celles de Peſtum. Vitruve fixe la hauteur des colonnes doriques à ſept diamètres ou quatorze modules, ce qui revient au même : car un module fait la

(1) Groſley dit qu'un jeune Eleve d'un Peintre de Naples fut le premier qui, en 1755, réveilla l'attention des curieux ſur les reſtes précieux d'architecture qu'on voit à Peſtum. En 1767 M. Morghan les fit graver en ſix feuilles, dont M. de la Lande a donné un extrait dans une ſeule planche. Il n'y a pas long-temps qu'on a publié à Londres des belles gravures des monumens de *Peſtum*. En 1769, le Libraire Jombert à Paris a imprimé *les Ruines de Peſtum*, avec dix-huit planches.

(2) Chambray, dans ſa comparaiſon de l'Architecture ancienne & moderne, place par ignorance le théatre de Vicenze, bâti par Palladio, au rang des ouvrages anciens.

moitié d'un diamètre. Cependant comme cet Ecrivain a voulu déterminer ſes dimenſions de l'architecture, comme celles du corps humain, en partie ſur le myſtere de certains nombres, & en partie ſur l'harmonie, il n'a pu donner d'autre raiſon de ces ſept diamètres que ſon nombre myſtérieux de ſept ; ce qu'il faut mettre au même rang du rêve des Modernes touchant la ſeptiéme en Muſique. On pourroit trouver quelque fondement de ſix diamètres des colonnes, dans la proportion du pied, que les plus anciens Statuaires ont regardé comme faiſant la ſixiéme partie de la hauteur d'une figure. Quant à la hauteur des colonnes dont il eſt queſtion ici, il faut en chercher la raiſon dans le plan du temple, & non pas dans les colonnes mêmes; car leur proportion ne peut pas être déterminée par le diamètre entier, puiſqu'il manque un pied & un pouce à ce qui eſt au-deſſus de quatre diamètres. Je trouve que la hauteur des colonnes eſt égale à la largeur du temple, laquelle étoit toujours aux temples doriques de la moitié de la longueur de tout le temple ou de la nef ſeulement. Il ne falloit donc pas chercher ici la ſavante proportion dans quelque choſe d'étranger à l'édifice, puiſque cette proportion ſe trouvoit dans le temple même.

Si l'on pouvoit prendre à la lettre un paſſage de Pline, où il dit, que dans les temps les plus reculés la hauteur des colonnes étoit du tiers de

la largeur du temple (1), les colonnes devoient être encore plus courtes que celles dont nous parlons ; car si nous portons à 50 pieds la longueur d'un temple, & par conséquent sa largeur à 25, les colonnes auront environ 8 pieds de hauteur. Si maintenant nous prenons deux pieds pour le diamètre des colonnes, elles n'auront que quatre diamètres d'élévation.

Ces colonnes sont d'une forme conique dont il faut moins attribuer la cause à la proportion de ces colonnes qu'aux vues de l'Architecte ; car une forme cylindrique avec des diamètres égaux par le haut & par le bas auroit exposé les pierres dont les colonnes sont faites, à se fendre & à se crévasser ; parce que le poids de l'entablement auroit principalement porté sur l'axe du cylindre ; mais la diminution conique rassemble davantage le point d'appui. Ces colonnes ont des cannelures doriques, c'est-à dire, que deux canaux se joignent par un angle aigu ; au lieu que les cannelures joniques & corinthiennes ont des angles plats.

L'entablement de ce temple, comme celui des autres, consiste en trois parties : l'architrave qui pose directement sur le chapiteau des colonnes,

---

(1) *Antiqua ratio erat columnarum altitudinis tertia pars latitudinem delubri.* Hist. Nat. L. XXXVI. C. 56.

N. du T.

la frife & la corniche. Vitruve veut que la hauteur des parties de l'entablement foit proportionnée à la longueur des colonnes; & quelques Architectes modernes prétendent que l'architrave ne doit pas avoir beaucoup au-delà de la moitié de la frife : cependant on ne trouve pas que l'une & l'autre de ces regles aient été connues de la haute antiquité. Car au temple de Girgenti, ainfi qu'à ceux de Peftum, l'entablement eft grand & magnifique, & plus fort que la hauteur des colonnes ne l'exigeoit. Et à vue d'œil l'architrave & la frife paroiffent avoir la même hauteur; & que cela eft fans doute ainfi, comme il le paroît, pourra fe conclure de la mefure de l'entablement du temple de Jupiter Olympien; la corniche a à-peu-près les trois quarts de la hauteur de la frife.

La proportion des triglyphes & des métopes, ou de l'intervalle quarré entre ces triglyphes ou boffage, eft la même qu'aux autres édifices d'ordre dorique que nous connoiffons. Mais comme il n'y a pas à Rome d'édifice entier de cet ordre, on ne peut voir qu'à ces temples la diftribution des Anciens dans la fymétrie, relativement aux triglyphes fur les colonnes à l'angle, qui ne portent pas fur le milieu de ces colonnes, mais qui font jettés contre l'angle des frifes, pour ne pas laiffer cet angle à découvert. Les triglyphes de ces temples ne font pas travaillés fur la frife même, mais ils y font encaftrés; & à l'un des

temples de Peſtum ils manquent tous à un ſeul près, en ayant ſans doute été enlevés dans les temps barbares.

Comme les triglyphes ſur les quatre colonnes des angles ſont portés contre le tranchant des friſes, leurs métopes doivent être un peu plus grands que ceux des autres; ce qui ne s'apperçoit néanmoins pas à la ſimple vue, parce que les colonnes les plus voiſines de l'angle ſont plus ſerrées que celles du milieu; de ſorte que l'entrecolonnement des trois colonnes de chaque angle eſt plus petit que les ſuivans; avec cette différence cependant que le premier intervalle eſt plus petit que le ſecond, & celui-ci plus petit que le troiſiéme : différence qu'on ne peut néanmoins pas appercevoir à la ſimple vue, mais ſeulement par le compas. Ces colonnes rapprochées des angles n'ont pour objet que la plus grande ſolidité de l'édifice, comme il eſt facile de s'en appercevoir.

Les cinq grandes ouvertures circulaires par le haut, qui ſervent de fenêtres au temple du Girgenti, ont été percées, comme on le voit diſtinctement, dans des temps poſtérieurs, & probablement par les Sarraſins, qui ſe ſont ſervi de ce temple, comme on le ſait : car les temples quarrés des Anciens ne tiroient, en général, le jour que par la porte d'entrée.

La fermeture des portes du temple de Girgenti a été enlevée, ainſi qu'à celles des temples

de Peſtum ; mais il eſt à croire qu'elle aura été plus étroite par le haut que par le bas, dans le goût des portes doriques décrites par Vitruve ; & comme on le voit dans un autre petit temple de Girgenti, auquel les habitans ont donné le nom de Chapelle de Phalaris, dont la porte a cette eſpece de fermeture. Le Deſſinateur du P. Pancraze a, je ne ſais pourquoi, caché cette porte par un arbre ſur ſa planche (*Tom. II*, *tab.* 14), de ſorte qu'on n'en peut pas voir la forme. Cette porte a été murée par les Moines, qui en ont fait percer une autre du côté oppoſé où il n'y en avoit point. Pourquoi ? parce que l'autel devoit être expoſé vers un certain point du ciel.

Cette eſpece de portes n'étoit pas particuliere à l'ordre dorique ſeul, comme on pourroit le croire d'après Vitruve ; mais il paroit que dans la haute antiquité on leur donnoit ſouvent cette forme : du moins eſt-il certain qu'elles étoient en uſage chez les Egyptiens, comme on peut s'en convaincre par les portes qu'on voit ſur la table Iſiaque & ſur pluſieurs pierres égyptiennes gravées. La ſolidité étoit le motif qui leur faiſoit donner cette forme ; car le poids & le fardeau de l'édifice ne portent pas ſeulement ſur l'architrave de la porte, mais encore ſur les deux montans des côtés, placés de biais.

Les ornemens du temple de Girgenti & de ceux de Peſtum ſont, comme l'étoient en général

ceux des plus anciens temps, ſimples & maſſifs. Les Anciens cherchoient la grandeur dans laquelle conſiſte la vraie magnificence; c'eſt pourquoi les parties de ce temple ſont fort ſaillantes & beaucoup plus que du temps de Vitruve, ou que cet Architecte ne l'enſeignoit lui-même. Un goût diamétralement oppoſé à celui des Anciens ſe remarque à ces édifices de Florence & de Naples, bâtis peu de temps avec le renouvellement de de l'art; car comme on a toujours plus conſervé en Italie qu'ailleurs l'idée de l'architecture ancienne, il ſe forma de cette eſpece de réminiſcence & du goût de ce temps-là, une certaine pratique mixte. On laiſſa à peine appercevoir les corniches & les avant toits, parce qu'on chercha la beauté dans les petites choſes. La ſimplicité conſiſte entr'autres dans le peu de ſaillie ou de cambrure; voilà pourquoi il n'y a à nos temples ni cannelures ni cimaiſe convexes; mais tout y eſt en ligne preſque droite, excepté la ſeule partie du chapiteau, laquelle eſt en général ornée de ce qu'on appelle goûtes, qui aux temples de Peſtum, ſort en une rondeur, pour ainſi dire, imperceptible, & qui n'a point les goûtes en queſtion. C'eſt dans ce même goût que ſont fait les plus anciens autels & cénotaphes. (*Conf. Fabretti Inſcr. c. III, p. 239, c. X, p. 696, nº 172*); & c'eſt ce qui nous en prouve la haute antiquité.

Les principales recherches du P. Pancraze ſe

ſont bornées à trouver parmi les ruines de l'ancienne ville d'Agrigente, le temple de Jupiter Olympien, dont les amas de pierres & la tradition du nom, qui s'eſt conſervé parmi les habitans du pays, lui firent découvrir l'emplacement. On n'y voit rien d'autre, dit-il, & il n'eſt pas poſſible de ſe former la moindre idée d'un plan ou de l'eſpace du terrein qu'occupoit ce temple. Tout ce qu'il trouva fut un ſeul triglyphe qui ſervoit à prouver qu'il étoit de l'ordre dorique; & des entailles en forme de fer à cheval dans quelques pierres qui, ſuivant lui, ont ſervi à élever ces pierres avec plus de facilité. Il cite le paſſage de Diodore de Sicile touchant ce temple, ſans rien ajouter de plus. Fazelli, n'en dit pas davantage.

Suivant Diodore de Sicile ce temple de Jupiter étoit le plus grand de tous ceux de la Sicile, & pouvoit être comparé de ce côté-là aux plus beaux temples qui ſe trouvoient par-tout ailleurs. Il donne la meſure de ſa longueur, de ſa largeur, de ſa hauteur, ainſi que du diamètre des colonnes.

On voit encore aujourd'hui le plan entier des fondemens de ce temple, qui eſt expoſé aux regards de tout le monde; mais entourré à la vérité de ruines entaſſées les unes ſur les autres, & par deſſus leſquelles l'Auteur des Antiquités de la Sicile & ſon Compagnon ne ſe ſont pas aviſés de regarder. Ces ruines renferment un eſpace de terrein

libre, couvert d'herbe, qui fait ſi bien connoître le plan du temple, que dans quelques endroits on voit les marches qui régnoient tout autour de cette édifice. On remarque auſſi un endroit où l'on a fouillé à une aune de profondeur dans les fondemens.

L'étendue de cette place s'accorde avec la meſure que Diodore de Sicile a donné de ce temple, qui porte ſa longueur à 340 pieds. Suivant la meſure angloiſe elle eſt de 345 pieds; parce que le pied anglois eſt un peu plus petit que le pied grec, ainſi que je l'ai dit plus haut. La largeur de la place eſt de 165 pieds; ce qui diffère beaucoup de la meſure de 60 pieds que Diodore donne pour la largeur de ce temple.

Mais ſi la largeur d'un temple doit être de la moitié de ſa longueur, & 170 étant la moité de 340, la meſure de la largeur actuelle, qui ne peut pas être ſi exacte ſous les ruines, approcheroit aſſez de cette dimention. Parconſéquent la meſure de 60 pieds de Diodore ne peut pas être juſte, & il manque certainement une centaine devant le nombre ſoixante. La moindre réflexion ſur les dimentions que les Anciens donnoient à leurs temples auroit dû faire douter de l'exactitude du texte greq de Diodore : cependant perſonne n'y avoit penſé juſqu'à préſent. Les manuſcrits de Diodore de Sicile que j'ai vu à Rome & à Florence, ainſi que ceux de la biblio-

théque Chigi à Rome, qui ſont les plus anciens, s'accordent tous avec la leçon imprimée. Il ne faut pas s'imaginer que les Grecs ayent bâti leurs temples ſuivant le plan d'une certaine cathédrale Réformée, conſtruite depuis peu en Allemagne, en leur donnant une façade de la ſixiéme partie de leur longueur.

La hauteur de ce temple, ſans compter l'élévation des marches du pourtour (χωρὶς τῦ χρηπιδώματος) étoit de 120 pieds. Κρηπίδωμα n'a pas été entendu par les Traducteurs; car on a cru que ce mot ſignifioit les fondemens. Le nouveau Traducteur françois a voulu épiloguer ſur ce paſſage, & n'a fait que prouver ſon ignorance (1). Il penſe qu'il y eſt queſtion de la corniche. Pourquoi? parce que δῶμα ſignifie auſſi le haut d'une maiſon ; ce qu'il auroit du moins dû chercher à prouver. D'ailleurs perſonne n'ignore que la corniche ne ſert pas à couvrir la voûte, autant qu'on le ſait.

(1) Voici la note de M. l'Abbé Terraſſon dont M. Winckelmann veut parler : il y a dans le grec χωρις τῦν χρηπιδώματος que Rhodoman traduit par *fundamento tamen excepto*. Mais on n'a jamais fait entrer les fondemens qu'on ne voit point dans la deſcription d'un édifice. Δωμα ſignifie d'ailleurs le haut d'une maiſon, d'où nous vient dôme. Ainſi χρηπιδομα doit être ici la corniche, l'impoſte de la voûte ou du comble, dont on ne pouvoit pas donner la hauteur, puiſqu'il n'étoit pas fait.

Les colonnes en dehors étoient arrondies & quarrées en dedans, suivant l'expreſſion de Diodore, à laquelle ſe tient le Traducteur latin avec le même laconiſme. Par quarrées en dedans on peut entendre que ces colonnes étoient taillées quarrément dans le mur. Il y a à Volſena une partie d'une colonne de porphire ſemi-circulaire, dont l'autre moitié eſt quarrée. Je crois néanmoins plutôt que Diodore a voulu dire : que ce temple avoit extérieurement des colonnes ſemi-circulaires, & que l'intérieur en étoit décoré de pilaſtres (1).

Ces colonnes ſemi-circulaires avoient 20 pieds de circonférence. L'*intérieur* (mot que le Traducteur n'a de même pas compris), l'intérieur de ces colonnes, dis-je, étoit de 12 pieds (2). Si le diamètre d'une colonne pris trois fois en fait toute la circonférence qui ſeroit ici de 36 pieds, la moitié de cette circonférence auroit été de 18 pieds ; mais comme elle étoit de 20 pieds, il faut que ces colonnes ayent décrit plus d'un demi cercle. Quelques morceaux de

(1) M. l'Abbé Terraſſon a traduit : « On a employé dans ce temple deux pratiques d'architecture jointes enſemble ; car d'eſpace en eſpace on a placé dans les murs des piliers qui s'avancent en dehors en forme de colonnes arrondies, & en dedans en forme de pilaſtres taillés quarrément ».

(2) Le texte de M. l'Abbé Terraſſon porte : « Les pilaſtres du dedans ont douze pieds de largeur ».

ces colonnes nous ont prouvé aussi que cette dimention étoit exacte : car le diamètre étoit d'un peu plus de 11 pieds anglois, comme on a pu le déterminer par plusieurs morceaux tronqués. Le diamètre des huit colonnes semi-circulaires de la façade de l'église de St Pierre à Rome, qui sont les plus grandes colonnes connues des temps modernes, doit être à-peu-près de 9 pieds anglois, ce qui peut servir à se faire une idée de la grandeur des colonnes du temple de Jupiter.

Vitruve, en parlant de différentes espéces de temples, ne fait aucune mention de celles à colonnes semi-circulaires. On ne trouve pas non plus chez aucun autre Ecrivain la moindre chose d'un édifice grec aussi ancien. Le temple de la Fortune Virile, qui est aujourd'hui l'église de Ste Marie Egyptienne à Rome, le plus mauvais de tous les anciens édifices, est décoré de pareilles colonnes ; il y a aussi des colonnes semi-circulaires au théatre de Marcellus & à l'amphithéatre de Vespasien.

Diodore nous donne une idée sensible de la grandeur des colonnes du temple de Jupiter, quand il dit qu'un homme pouvoit se placer dans une seule des cannelures (διάξυσμα) dont il doit y en avoir 20 à une colonne dorique. La largeur des cannelures des morceaux qui en restent est de deux palmes romains ou deux empans & trois pouces & demi d'une arrête à l'autre : espace suffisant pour

contenir un homme. Le Pere Pancraze ſe plaint de n'avoir pu trouver aucune trace des colonnes de ce temple. Les plus grandes colonnes cannelées antiques qu'on voit à Rome, ſont trois colonnes iſolées avec leur entablement au Campo Vaccino. Elles ont 41 pieds 5 pouces romains de hauteur; leur diamètre eſt de 4 pieds 14 pouces; mais leurs cannelures n'ont que la moitié de la largeur de celles du temple de Jupiter, car elles ne ſont que d'un grand empan. Les plus grandes colonnes des temples grecs, après celui d'Agrigente, étoient celles d'un temple de Cizicum, dont la circonférence étoit de 'Οργυιαὶ ou braſſes, (la 'Οργυιά compté à 6 pieds grecs); & l'on prétend que ces colomnes étoient faites d'une ſeule pierre. (*Strab. L. XIV. p. 941*).

Les colonnes du temple d'Agrigente n'étoient pas faites ainſi d'un ſeul bloc, mais de différens petits morceaux inégaux, diſpoſés ſuivant la dimention du tout; voilà ce qui fait qu'on n'en peut pas reconnoître les reſtes au premier coup-d'œil.

L'entablement au-deſſus des colonnes conſiſtoit en trois grandes maſſes de pierre poſées l'une ſur l'autre, & compoſant un tout. Les architraves & les friſes étoient, comme celles du temple dont nous avons parlé, d'une égale hauteur; c'eſt-à-dire, que chacune de ces parties avoit 10 pieds anglois d'élévation. Les corniches, dont il ne

s'eſt rien conſervé, doivent avoir eu environ 8 pieds de hauteur. Les triglyphes, ainſi que je l'ai remarqué, étoient de même encaſtrés dans les friſes & d'un ſeul bloc de 10 pieds de haut. On en a trouvé deux dans les ruines. Il ne s'eſt conſervé qu'un ſeul chapiteau entier: il étoit d'une ſeule pierre qu'on ne pouvoit meſurer que par le moyen d'une échelle.

Les dimentions que nous avons indiquées peuvent être accordées avec la hauteur du temple donnée par Diodore de Sicile; & le diamètre des colonnes, ainſi que les dimentions de l'entablement, comparés à la hauteur de 120 pieds (hauteur du temple), nous conduiſent à la connoiſſance de la hauteur des colonnes. Celles-ci ne peuvent pas avoir été auſſi écraſées que celles du temple de la Concorde & de ceux de Peſtum. Elles ne peuvent pas non plus avoir eu la hauteur que Vitruve donne aux colonnes doriques; c'eſt-à-dire, de ſept fois leur diamètre; car pour faire accorder la dimention indiquée avec la hauteur du temple, on ne peut donner à ces colonnes ni plus ni moins de ſix diamètres. Suivant Diodore le diamètre des colonnes étoit de 12 pieds; or, ſix fois douze fait ſoixante-douze. Les architraves & les friſes étoient de 20 pieds anglois, & les corniches d'environ 8. L'élévation des colonnes & de l'entablement pris enſemble alloit à 100 pieds. Les 20 autres pieds de toute la hau-

teur jusqu'à la pointe du frontispice restent donc pour cette dernière partie. Car le frontispice ou la cime du portail étoit, dans les anciens temps, fort écrasé, ainsi qu'il paroît par l'autre temple de Girgenti, & par l'un de ceux de Pestum, auquel cette partie a été conservée.

Il sembleroit, par ce que nous venons de dire, qu'on a passé par degrés dans la proportion de la hauteur des colonnes sur la largeur du temple, comme nous l'avons observé plus haut, à celle de six diamètres & enfin à celle de sept. Il paroît donc que la hauteur de six diamètres a été la proportion des colonnes doriques dans les plus beaux temps de la Grece. Car pendant la quatre-vingt-treiziéme Olympiade les Carthaginois vinrent pour la seconde fois en Sicile, & c'est alors qu'Agrigente fut saccagée par ces Conquérans : c'est cette guerre, dit Diodore, qui fit suspendre la construction de ce temple.

Comme je crois avoir prouvé que les colonnes de ce temple ne peuvent avoir eu ni plus ni moins de six diamètres de haut; le temple de Thesée à Athenes, qui est plus ancien & qui a été bâti immédiatement après la bataille de Marathon, ne peut donc pas avoir eu des colonnes dont le fût seul étoit de sept diamètres, que Pococke donne à ces colonnnes ainsi qu'à toutes celles des autres édifices doriques à Athenes.

Le temple dont nous parlons doit avoir été hexastyle,

hexaſtyle, c'eſt-à-dire, qu'il avoit ſix colonnes de front : car ſix colonnes de 12 pieds de diamètre font déja 72 pieds; &cinq entre-colonnemens, chacun de trois modules ou d'un diametre & demi des colonnes, font 90 pieds; parconſéquent le tout enſemble va à 162 pieds; ce qui, à 2 pieds près, s'accorde avec la largeur de 160 pieds.

On trouve encore dans quelques groſſes pierres de l'entablement des marques du méchaniſme dont on s'eſt ſervi pour la bâtiſſe de ce temple. Ce ſont des entailles en forme d'une demi élipſe aux deux petits côtés de la pierre. Dans ces entailles on paſſoit un cable ou une chaîne, qui en élevant ces grandes maſſes de pierres alloient ſe joindre enſemble par le haut.

Par ce moyen on plaçoit les pierres les unes à côté des autres ſans le ſecours d'aucun levier; & lorſque ces pierres ſe trouvoient à leur place, on en ôtoit le cable ou la chaîne, & l'on bouchoit enſuite avec du bois l'entrée de l'entaille qui étoit en haut, afin qu'il n'y pénétrât aucune humidité. On a trouvé dans l'un de ces entailles un peu de bois qui depuis plus de deux mille ans s'y eſt bien conſervé. Parmi les deſſins d'anciens édifices du célebre Architecte San Gallo, qui ſont dans la bibliothéque Barberin, j'ai vu dans les ruines du temple de Vénus à Epidaure en Grece une pareille entaille aux pierres; mais elle y eſt angulaire. Cette méthode d'élever de grandes maſſes

de pierre & de les poſer en même temps à leur place, eſt ſans doute beaucoup préférable à celui qu'indique Vitruve (LX. C. 5.); & les ſacs de ſable dont Pline parle, ſuivant l'explication de Poleni (*Diſſ. ſopra al tempio di Diana d'Efeſo.* § *XIX.*), paroiſſent ridicules en les comparant à cette méchanique des Grecs.

On voit par là combien la maniere d'opérer des Anciens étoit ſimple; & il paroît que malgré leurs arts & le ſecours de l'algebre, les Modernes n'ont pas encore pu parvenir à la perfection des forces mouvantes des Anciens. Qu'on ſe rappelle la grandeur énorme des obéliſques. Tout l'univers a retenti des préparatifs de Fontana pour dreſſer un obéliſque ſous le pontificat de Sixte V; tandis qu'on ne trouve rien ſur la maniere dont les Anciens s'y prenoient pour les élever. De nos jours Zobaglia nous a montré à Rome, combien la voie la plus naturelle & la plus facile eſt préférable dans la méchanique à toutes les forces compliquées des roues & des poulies, quand la nature des choſes ne l'exige point. Cet homme admirable qui n'avoit jamais reçu aucune inſtruction, & qui même ne ſavoit ni lire ni écrire, a inventé, par la ſeule force de ſon génie, des machines qui ne paroiſſent rien en elles-mêmes, mais dont les effets ſont ſurprenans, & avec leſquelles il a opéré des choſes qui étoient reſtées inconnues aux autres Architectes.

Comme le temple de Jupiter dont il eſt ici queſtion n'a pas été achevé ; il eſt arrivé qu'avec le temps on a bâti tout à côté de ce temple des maiſons, juſqu'à ce qu'enfin cet édifice en a été tout-à-fait entourré. Voilà ce qu'il faut entendre par ce paſſage de Diodore, dont perſonne, à ce que je crois, n'a compris le ſens. Τῶν ἄλλων, ἢ μέχρι τοιχων τῦς νεὼς οἰκοδομουντων, ἢ κυκλώσι τῦς οἴκους περιλαμβανόντων. La traduction latine du premier Comma eſt : *cum alii ad parietes uſque templa educant.* Mais il faut lire : τοὺς νεὼς, τοῦ νεὼ, ce qu'on doit traduire : *cum alii ad parietes uſque templi ædificiis fabricandis accederent.* Dans le ſecond Comma Henri Etienne & Rhodoman ont lu, au lieu de Κυκλώσι, *in circuitu*, κἴοσι, *columnis.* Weſſeling cherche à conſerver ces deux mots, & croit qu'il faut lire : κυκλῳ κίοσι, ou bien κυκλώσι κιόνων.

Je me tiens ici à la Leçon imprimée, & le Lecteur inſtruit dans la langue grecque verra, ſans qu'il ſoit néceſſaire de faire une longue diſſertation académique, ſi ces Savans ont compris le texte & laquelle de ces explications eſt à préférer. Le Traducteur françois a paſſé cela ſous ſilence.

Cette courte diſſertation pourra peut-être engager quelque Savant à faire des recherches plus exactes ſur les lieux même touchant les anciens temples de la Grece, tel, par exemple, que celui de Simium ſur le promontoire Attique, qui porte

ſur dix-ſept colonnes entieres, & qui mérite une deſcription plus exacte que celle qu'on en trouve dans la relation du voyage de M. Fourmont en Grece (*Mem. de l'Académie des Inſcript. Tom. VII. pag.* 344, *éd. de Paris* 4.). Tout dépend de la maniere dont on voit les choſes. Spon & les Voyageurs les plus érudits ſe ſont bornés à chercher des inſcriptions & des livres anciens. Cluverius & Holſtein ſe ſont occupés de la Géographie ancienne, & d'autres ont eu pour but quelqu'autre objet; mais juſqu'ici perſonne n'a penſé à l'Art. Il y a encore beaucoup de choſes à dire des ouvrages de l'Architecture des Anciens qui ſont à Rome & aux environs de cette ville. Deſgodes a meſuré : il reſte donc à un autre à nous donner des obſervations & des regles générales ſur cet art.

Ἀλλὰ τι τοῖσδ᾽ ἐπίκειμ᾽, ὡσεὶ μεγα χρῆμα τι πράσσων.

Empedocl. Agrigentini, ex Laertio.

Fin de la premiere Partie.



